



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service

Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-56351-6

DU TRAVAIL DE FEMMES:
LES CYCLES DE LA PRODUCTION DOMESTIQUE EN BERKSHIRE

1851-1871

Thèse présentée à
l'école des Etudes supérieures
l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de
la maîtrise es Arts en histoire

par

Sylvie M. Paquette

Université d'Ottawa

Sylvie M. Paquette, Ottawa, Canada, 1989



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

RESUME

Nous avons entrepris d'illustrer ce que représentait, dans le quotidien, ce travail de femmes qu'était la production domestique, au XIX^e siècle. Or, celle-ci, largement déterminée par les fonctions reproductives, était cyclique, et c'est cet itinéraire féminin, qui transcende les barrières de classes, qui fait l'objet de cette étude; par contre, le fardeau ménager n'avait pas le même poids pour toutes les femmes, et la diversité de leur vécu, qui tient à l'appartenance sociale, constitue le deuxième volet de notre analyse.

A l'intérieur de cette étude, le terme "production domestique" s'applique à la production de services. Et dans la mesure où le travail domestique consiste à fournir des services personnels à une maisonnée, il est fonction du nombre de personnes dont les ménagères ont la charge et du nombre d'appuis qu'elles peuvent trouver dans leur entourage. C'est en identifiant l'un et l'autre, dans les données recensées de 1851 et de 1871, que nous avons évalué, puis comparé, la charge de 1854 femmes de différents milieux géographiques et socio-professionnels.

Notre étude porte sur le Berkshire, région essentiellement agricole du sud de l'Angleterre; nous y avons retenu deux paroisses rurales, de même que quelques quartiers, prolétaires et bourgeois, de la ville de Reading, la plus importante du comté.

Quel que soit le milieu, la vie de ces Victoriennes se consumait dans la production domestique, dont le cycle, amorcé tôt après le mariage, ne se terminait que dans la vieillesse. Sur une période de vingt ans toutefois, le poids du travail ménager se fait de plus en plus lourd pour les femmes de l'élite ouvrière, alors qu'il s'allège sensiblement pour leurs homologues d'autres groupes.

AVANT-PROPOS

Ce projet de maîtrise a été interrompu et remis en marche à maintes reprises, ce qui, dans une certaine mesure, en a rendu la réalisation difficile. Plusieurs personnes m'ont accompagnée dans cette entreprise qui s'est avérée plus longue qu'elle ne devait l'être au départ. Mes remerciements vont d'abord à M. Jean-Guy Daigle, qui a accepté de diriger ma thèse, et qui s'est montré aussi généreux avec sa documentation qu'avec ses conseils et ses encouragements. Les échanges d'idées et les rapports cordiaux qui se sont établis en cours de route ont grandement contribué à rendre un travail solitaire agréable et, surtout, ils m'ont beaucoup aidée à le mener à terme. J'aimerais aussi exprimer mes sincères remerciements à Pierre Nantel, dont l'expertise technique et la disponibilité m'ont été d'un grand secours. Enfin, mes remerciements s'adressent à Nicole Neatby, Julie Dompière, Luc Côté, Nicole Lemire, Colette Michaud, qui ont bien voulu lire le manuscrit ou en discuter, et dont les commentaires ont été très appréciés, et à mes parents, l'équipe de soutien permanente.

TABLE DES MATIERES

RESUME	1
AVANT-PROPOS	11
TABLE DES MATIERES	111
LISTE DES TABLEAUX	iv
CHAPITRE I: LA FEMME AU FOYER: EN MARGE DE L'HISTOIRE	1
A. De l'histoire de la famille à l'histoire des femmes: Et les ménagères?	2
B. Sources et méthodologie	15
CHAPITRE II: LE BERKSHIRE A L'EPOQUE MID-VICTORIENNE	27
A. Les campagnes	28
B. Reading	33
C. Démographie et professions	39
D. Le travail féminin	64
CHAPITRE III: MERES ET MAITRESSES DE MAISON VICTORIENNES	73
A. Le foyer bourgeois	74
B. Le foyer ouvrier	92
CHAPITRE IV: LES CYCLES DE LA PRODUCTION DOMESTIQUE	108
A. L'environnement familial	108
B. Les cycles de la vie familiale	116
C. Les cycles de la production domestique	125
CONCLUSION	146
ANNEXES	151
BIBLIOGRAPHIE	158

LISTE DES TABLEAUX

2.1	Caractéristiques démographiques et sociales des secteurs à l'étude, 1851-1871	38
2.2	Population du Berkshire, de la municipalité de Reading et des zones retenues, 1851-1871	39
2.3	Population selon le sexe, l'âge, l'état matrimonial: zones urbaines, 1851	41
2.4	Population selon le sexe, l'âge, l'état matrimonial: zones urbaines, 1871	42
2.5	Population selon le sexe, l'âge, l'état matrimonial: zones rurales, 1851	45
2.6	Population selon le sexe, l'âge, l'état matrimonial: zones rurales, 1871	47
2.7	Lieu d'origine des couples, zones urbaines, 1851	49
2.8	Lieu d'origine des couples, zones urbaines, 1871	50
2.9	Lieu d'origine des couples, zones rurales, 1851	53
2.10	Lieu d'origine des couples, zones rurales, 1871	54
2.11	Structure professionnelle, hommes, 1851-1871	56
2.12	Structure professionnelle, femmes, 1851-1871	67
4.1	Structure des ménages (%), 1851-1871	109
4.2	Répartition des épouses par groupe d'âge, 1851-1871	115
4.3	Nombre moyen d'enfants par femme selon le groupe d'âge et le milieu géographique	117
4.4	Emploi des femmes sans enfants selon le milieu géographique et socio-professionnel	118
4.5	Nombre moyen d'enfants par femme selon le groupe d'âge et le milieu socio-professionnel	121
4.6	Indice de travail par groupe d'âge, ensemble des femmes, 1851-1871	130
4.7	Indice de travail par groupe d'âge, milieu urbain, 1851-1871	132
4.8	Indice de travail par groupe d'âge, milieu rural, 1851-1871	134
4.9	Indice de travail par groupe d'âge, groupes bourgeois, 1851-1871	136
4.10	Indice de travail par groupe d'âge, groupes intermédiaires, 1851-1871	139
4.11	Indice de travail par groupe d'âge, groupes prolétaires, 1851-1871	141
4.12	Occupation des filles selon le milieu, 1851-1871	143

CHAPITRE I

LA FEMME AU FOYER: EN MARGE DE L'HISTOIRE

Récemment, dans L'actualité, une femme dénonçait la marginalisation des maîtresses de maison dans nos sociétés occidentales.¹ Le fait que bon nombre de femmes revendiquent aujourd'hui la valorisation sociale du travail domestique ne peut qu'inciter à la réflexion. Il y a cent ans à peine, les ménagères étaient érigées en exemple alors que les travailleuses rémunérées, elles, faisaient l'objet des récriminations des contemporains. Le modèle de la femme au foyer était alors prédominant; il figure d'ailleurs au rang des nombreuses créations de l'ère victorienne et, comme bon nombre d'entre elles, il a laissé sa marque. Considéré désuet par certains, indispensable par d'autres, le rôle de ménagère à temps plein survit, tant bien que mal, et il fait couler autant d'encre qu'il génère de polémiques. Et pour cause: au croisement du personnel, de l'économique, et du social, la question de la femme au foyer véhicule des enjeux considérables, tant sur le plan des rapports entre les sexes que sur ceux qui s'articulent entre les classes. Les débats vont bon train, sur tous ces fronts, depuis quelques années déjà. Comme c'est souvent le cas,

¹ M. T. Ribeyron, "La maternité en péril", L'actualité, mars 1988, p. 89-92.

c'est à partir d'un intérêt tout actuel pour le sujet que sont venus les questionnements proprement historiques.

Ils ont d'abord été explorés dans le cadre d'un séminaire sur la Grande-Bretagne à l'époque victorienne, où la femme au foyer figurait parmi les thèmes de travaux proposés. Au terme de cette première étude, nous pouvions cerner, de façon très générale, les contraintes qui pesaient sur la vie des ménagères, chez la classe ouvrière et dans la bourgeoisie. Plusieurs questions demeuraient toutefois en suspens et provoquaient les controverses chez les historiens. La curiosité suscitée par les interprétations divergentes des auteurs constituait une raison de plus pour entreprendre ce projet. L'état des connaissances, il faut bien le dire, ne s'est pas sensiblement amélioré depuis.

A. De l'histoire de la famille à l'histoire des femmes:

Et les ménagères?

L'accumulation des connaissances sur les femmes à la maison² a été dans un premier temps tributaire de l'histoire de la famille dont la production a connu un accroissement considérable au cours des années 1970.

² C'est à dessein que nous avons choisi de ne retenir que les travaux qui nous paraissaient les plus importants. Le lecteur trouvera dans la bibliographie des titres qui ne figurent pas dans ce chapitre.

Que l'étude de la cellule familiale ait été entreprise dans une perspective démographique, économique, ou sur le plan des liens affectifs, son apport à la compréhension des sociétés du passé a été clairement établi.³ De façon générale, les historiens de la famille ont fait ressortir l'importance du rôle de la femme au sein du foyer.⁴ Deux exemples nous permettent de mesurer leur contribution à l'étude de la femme.

L'ouvrage pionnier de M. Anderson trace un portrait de la vie familiale chez la classe ouvrière des régions cotonnières du Lancashire. En ayant recours à la quantification, il tente d'évaluer l'impact de l'industrialisation sur les structures familiales et de déterminer comment les changements socio-économiques ont affecté les rapports familiaux de 1830 à 1865. C'est à l'intérieur de ce schéma que l'auteur traite de la position de la femme au sein de la famille, en se penchant en particulier sur les conséquences de son travail à l'extérieur du foyer. Il en conclut que le confort additionnel que les femmes procurent au ménage grâce à leur rémunération compense largement, aux yeux de leurs enfants, les désavantages causés par leur absence de la maison.⁵ L'image qu'il nous présente de la mère attentive à ses enfants malgré ses nombreuses

³ L. Stone, "Family History in the 1980's. Past Achievements and Future Trends", Journal of Interdisciplinary History, vol. XII (Summer 1981), p. 51-87.

⁴ B. Kanner, "The Women of England in a Century of Social Change, 1815-1914: A Select Bibliography", A Widening Sphere. Changing Roles of Victorian Women, sous la dir. de M. Vicinus, Bloomington, Indiana, Indiana University Press, p. 173-206, p. 206.

⁵ M. Anderson, Family Structure in Nineteenth Century Lancashire, Cambridge, Cambridge University Press, 1971, p. 74.

occupations contraste fortement avec le tableau sombre de la mère ouvrière, négligente brossé par les contemporains.⁶

S. Meacham corrobore ce constat, quoique dans une perspective tout à fait différente. En s'appuyant sur des sources qualitatives (témoignages, enquêtes, etc.), l'auteur tente de retracer l'émergence d'une culture proprement ouvrière à la fin du XIXe siècle; son étude de la vie familiale comporte des informations très pertinentes sur la femme au foyer. Elle démontre bien que la récupération du concept de respectabilité par la classe ouvrière a fait peser des contraintes particulières sur les femmes, autant dans l'administration du budget que dans les tâches domestiques. L'utilisation judicieuse de nombreux témoignages met en relief la place centrale occupée par la femme à l'intérieur de la famille, dont la survie dépend largement des aptitudes de la maîtresse de maison.⁷

La ménagère, à cause de son rôle prépondérant dans le cadre familial, s'est donc mérité l'attention des historiens et leur contribution à la compréhension du vécu des femmes est loin d'être négligeable. Il n'en demeure pas moins que leur approche n'est pas centrée sur elles; on en traite dans un contexte très large, on leur consacre tout au plus quelques chapitres, alors

⁶ M. Anderson, Family Structure..., p. 72. Pour une discussion plus détaillée de la perception qu'ont les contemporains de la mère dans la classe ouvrière, voir J. P. Navailles, La famille ouvrière dans l'Angleterre victorienne. Des regards aux mentalités, Paris, Editions du Champ Vallon, 1983.

⁷ S. Meacham, A Life Apart. The English Working Class, 1890-1914, London, Thames and Hudson, 1977, p. 61-62.

que la reconstitution du passé féminin requiert des études beaucoup plus approfondies.

Avant le développement de l'histoire des femmes, très peu d'historiens se sont intéressés aux problèmes proprement féminins dans l'histoire. Dans la plupart des cas, les quelques précurseurs qui s'y sont appliqués n'ont pas abordé la question du point de vue qui nous préoccupe.

En ce qui concerne la classe ouvrière, les historiens ont surtout tenté d'évaluer l'impact de l'industrialisation sur le travail féminin. Dans cette perspective, l'ouvrage de I. Pinchbeck figure parmi les plus importants.⁶ Les auteurs qui ont traité de la femme au foyer l'ont fait d'abord dans le but de déterminer comment les femmes ont réussi à combiner leur rôle de maîtresse de maison et leur travail à l'extérieur, en tenant compte des changements occasionnés par le développement de la grande industrie.⁷ Si cette démarche n'est pas sans intérêt, il faut bien souligner qu'elle ne concerne qu'une minorité, bien qu'importante, de femmes. Une multitude d'épouses d'ouvriers qui consacrent la plus grande partie de leur vie strictement aux obligations domestiques demeure dans l'ombre.

⁶ I. Pinchbeck, Women Workers and the Industrial Revolution, 1750-1850, London, Virago Press, 1979 (1930).

⁷ M. Hewitt, Wives and Mothers in Victorian Industry, citée par B. Kanner dans Suffer and Be Still: Women in the Victorian Age, sous la dir. de M. Vicinus, Bloomington, Indiana, Indiana University Press, 1972, p. 173.

Les femmes des classes aisées ont beaucoup plus retenu l'attention des historiens, mais ici encore, les débats ont porté sur des problèmes qui ne relèvent pas directement de notre sujet. L'histoire du mouvement féministe, les modifications du statut juridique de la femme, sa participation aux oeuvres charitables, sont des thèmes privilégiés et de mieux en mieux documentés; la production historique illustre bien cette tendance.¹⁰ Il serait faux de prétendre que les Victoriennes des classes moyennes ont été évincées de l'histoire mais il faut bien reconnaître que les travaux antérieurs à 1970 n'ont pas contribué à l'amélioration des connaissances sur la maîtresse de maison.

Un ouvrage important, mérite toutefois d'être cité. Dans Prosperity and Parenthood, J.A. Banks émet l'hypothèse que la limitation des naissances s'est amorcée au cours des années 1870 chez les classes moyennes dans le but de préserver le niveau de vie élevé issu de l'expansion économique des années 1850-1870.¹¹ Dans le cadre de cette argumentation, l'auteur se fonde sur l'abondante littérature adressée aux maîtresses de maison pour nous brosser un portrait de la bourgeoise oisive, entourée de domestiques, bonne épouse et mère distante. Son étude constitue un apport important dans la mesure où la femme au foyer y est discutée, et surtout en raison des débats qu'elle soulèvera avec l'accroissement des publications portant

¹⁰ B. Kanner, "The Women of England ...", p. 173-206.

¹¹ J. A. Banks, Prosperity and Parenthood. A Study of Family Planning Among the Victorian Middle Classes, London, Routledge and Kegan Paul, 1954.

sur les femmes.

Cette accélération de la production se situe évidemment dans le cadre du développement de l'histoire des femmes,¹² qui suscitera un intérêt croissant chez les historiens. Au cours des années 1970, les tenants de la discipline vont s'appliquer à restituer aux femmes leur passé, puis à développer des concepts analytiques propres à leur champ d'étude.¹³ Qu'en est-il de leur contribution aux connaissances sur les ménagères?

Les effets de l'industrialisation sur les conditions de vie et sur le statut des femmes sont l'un des thèmes dominants des discussions sur le milieu ouvrier. L'impact de l'idéologie de la domesticité est aussi fréquemment discuté. Angela John, par exemple, s'est penchée sur le sort des ouvrières du secteur minier, et elle a analysé les mécanismes mis en oeuvre pour les faire adhérer au modèle de la femme au foyer.¹⁴

Bien que les écrits les plus nombreux aient été consacrés aux travailleuses rémunérées, quelques auteurs traitent des maîtresses de maison et semblent d'accord pour affirmer que les changements véhiculés par la révolution industrielle les ont désavantagées.

¹² M. Perrot (sous la dir. de), Une histoire des femmes est-elle possible?, Paris, Ed. Rivages, 1984, p. 9.

¹³ Cette orientation est bien retracée par J. Wallach Scott dans "Survey Articles: Women in History, II: The Modern Period", Past and Present, #101 (nov. 1983), p. 141-157.

¹⁴ A. John, By the Sweat of their Brow. Women Workers at Victorian Coal Mines, London, Croom Helm Ltd, 1980.

P. Stearns est l'un des tenants de ce point de vue. Il démontre comment, dans le dernier tiers du XIXe siècle, les facteurs économiques et sociaux se sont conjugués pour reléguer les femmes des échelons supérieurs du milieu ouvrier au foyer; selon lui, cette évolution s'est effectuée au détriment des femmes, d'une part parce que leur confinement à la maison a rétréci leur ouverture sur le monde, d'autre part parce qu'en ne participant plus à l'économie familiale, elles ont perdu une certaine indépendance.¹⁵ M. L. McDougall, dont l'interprétation est un peu plus nuancée, en arrive néanmoins aux mêmes conclusions.¹⁶ En revanche, N. Tómes a bien démontré que les femmes payaient cette autonomie fort cher puisqu'elle contribuait largement à générer la violence conjugale.¹⁷

D'autres travaux ont présenté les problèmes différemment; en examinant la famille ouvrière en tant que cellule économique, certaines historiennes ont tenté d'analyser des secteurs de travail typiquement féminins, qui se situent dans le contexte de la transition vers un système de production séparée. C'est dans cette perspective que P. Malcomson aborde

¹⁵ P. Stearns, "Working-Class Women in Britain, 1890-1914", Suffer and Be Still..., p. 100-120.

¹⁶ M. L. McDougall, "Working-Class Women During the Industrial Revolution, 1780-1914", Becoming Visible: Women in European History, sous la dir. de Renate Bridenthal, Boston, Houghton Mifflin Company, 1977, p. 255-279, p. 275. Pour une discussion plus théorique de la condition de la femme au foyer, voir L. Davidoff, "Mastered for Life: Servant and Wife in Victorian and Edwardian England", Journal of Social History, vol. VII, #4 (Summer 1974), p. 406-428.

¹⁷ N. Tómes, "A Torrent of Abuses: Crimes of Violence Between Working-Class Men and Women in London, 1840-1875", Journal of Social History, vol. II, #3 (Spring 1978), p. 328-345.

son étude des buandières¹⁹ et L. Davidoff celle des logeuses.¹⁹ Toutes deux en concluent que le travail domestique rémunéré offre non seulement une meilleure marge de manoeuvre aux femmes grâce à la flexibilité d'horaire qu'il permet, mais qu'il contribue aussi à rehausser leur statut en leur procurant une plus grande indépendance financière.

Alors que les historiens se sont majoritairement préoccupés des changements les plus radicaux issus de l'industrialisation, ces auteurs démontrent que la démarcation entre domaines public et privé ne doit pas faire oublier que plusieurs situations intermédiaires persistent et qu'elles méritent des études plus approfondies. Le constat est d'autant plus approprié si l'on considère que ce type de travail transitoire est essentiellement féminin.

Quoique l'apport de ces études soit appréciable, il faut bien admettre que la question des maîtresses de maison ne fait que commencer à retenir l'attention des historiens. En 1972, P. Stearns faisait appel aux historiennes de la femme pour combler les lacunes quant à l'état des connaissances sur les ménagères.²⁰ A l'exception de quelques articles, la production subséquente a été très limitée. Tout récemment, l'ouvrage fort utile de J. Lewis, qui consacre une

¹⁹ P. Malcomson, "Laundresses and the Laundry Trade in Victorian England", Victorian Studies, #24 (Summer 1981), p. 439-462.

¹⁹ L. Davidoff, "The Separation of Home and Work? Landladies and Lodgers in Nineteenth Century England", Fit Work for Women, sous la dir. de S. Burman, New York, St Martin's Press, 1979, p. 64-97.

²⁰ P. Stearns, "Working-Class Women...", p. 100.

section à la classe ouvrière, est venu s'y ajouter.²¹ Mais il reste que le sujet est à peine entamé et que les avenues de recherche sont grandes ouvertes.

On aurait pu s'attendre à ce que la situation des maîtresses de maison bourgeoises soit beaucoup mieux documentée. Les historiens s'entendent sur le fait que la séparation des domaines privé et public s'est établie ici beaucoup plus nettement. Puisque la quasi-totalité des femmes des classes aisées étaient absentes des milieux de travail, on aurait pu en déduire que les études historiques seraient centrées sur la place qu'elles occupaient au foyer. Qu'en est-il?

L'abondance d'écrits contemporains adressés à la maîtresse de maison en a fait un sujet très polémique. Les auteurs de manuels de conduite et d'étiquette, de même que les romanciers de l'époque, ont édifié l'image de l'ange du foyer, de la Victorienne parfaite par sa pureté et sa dévotion à sa famille; l'exaltation des qualités maternelles et l'étouffement des pulsions sexuelles sont des sujets récurrents. Les principaux débats historiques gravitent par conséquent autour de la distinction à établir entre mythe et réalité.

Dans cet effort de remise en question du stéréotype, le thème de la sexualité a occupé une place prépondérante dans la production historique.²² Plus récemment, l'histoire des femmes s'est distancée de cette approche pour se pencher sur l'impact de la

²¹ J. Lewis (sous la dir. de), Labour and Love: Women's Experience of Home and Family, 1850-1940, Oxford, Basil Blackwell Ltd, 1986.

²² F. B. Smith, "Sexuality in Britain, 1800-1910: Some Suggested Revisions", A Widening Sphere..., p. 182-198.

division sexuelle des rôles sur le fonctionnement de la société victorienne. Cette nouvelle orientation élargit le champ d'étude et vise à développer "une histoire sociale, économique, et politique de la confrontation des sexes et de leurs enjeux réciproques."²³ Si cette évolution marque un pas important dans la contribution de l'histoire des femmes à la discipline historique,²⁴ elle n'a pas encore généré de travaux qui nous rapprochent de notre sujet.

Celui-ci a toutefois été discuté, encore que certaines approches ont souvent obscurci plutôt qu'éclairé les problèmes se rapportant à la femme au foyer. La littérature s'appliquant à prescrire aux femmes un modèle de conduite a donné lieu à un courant de dénonciation qui, dans bien des cas, a éloigné les auteurs de l'analyse critique pour faire de la genèse de l'oppression féminine une fin en soi. L'essai de K. Blunden s'insère dans cette catégorie²⁵ et F. Basch, qui s'était donné pour but de démontrer comment l'image de la femme victorienne dans le roman divergeait de la réalité, offre, dans une certaine mesure, un autre

²³ A. Farge, "Pratique et effets de l'histoire des femmes", Une histoire des femmes est-elle possible?..., p. 30.

²⁴ Elle est discutée à fond dans les deux articles suivants: N. Z. Davis, "Women's History in Transition: The European Case", Feminist Studies, vol. 3, #3/4 (Spring/Summer 1976), p. 83-103. J. Kelly-Gadoll, "The Social Relation of the Sexes: Methodological Implications of Women's History", Signs, #4, 1976, p. 809-823. Pour un excellent exemple de l'application du concept, voir L. Davidoff, "Class and Gender in Victorian England", Sex and Class in Women's History, sous la dir. de J. L. Newton, London, Routledge and Kegan Paul (History Workshop Series), 1983, p. 17-71.

²⁵ K. Blunden, Le travail et la vertu. Femmes au foyer: Une mystification de la révolution industrielle, Paris, Payot, 1982.

exemple de cette tendance.²⁶ Bien que le type de source dont ces auteurs se sont servis soit riche en informations²⁷, peu d'études concluantes ont résulté de leur utilisation.²⁸ Soulignons-en toutefois quelques-unes.

Dans The Best Circles: Society Etiquette and the Season, L. Davidoff apporte deux éléments importants à la compréhension du rôle de la maîtresse de maison. En premier lieu, elle démontre que la haute société, gérée par les femmes de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie, constitue un lien essentiel entre la famille et les institutions politiques et économiques et, ainsi, que l'influence des femmes privilégiées s'étend bien au-delà du foyer.²⁹ Les fonctions qu'elles assument dans le processus de réglementation de l'accès à l'élite et les tâches qui en découlent contrastent par ailleurs fortement avec le portrait de la femme bourgeoise oisive dressé par J. A. Banks vingt ans auparavant.

Dans le cadre d'une étude fort controversée, P. Branca vient elle aussi nous brosser un tableau de la bourgeoise active dans son cadre de vie quotidien. Cette historienne vise pour sa part à retracer l'émergence de la femme moderne de 1830 à 1880,

²⁶ F. Basch, Les femmes victorienne, Paris, Payot, 1979.

²⁷ Voir P. Otto Klaus, "Women in the Mirror. Using Novels to Study Victorian Women", The Women of England from Anglo-Saxon Times to the Present, sous la dir. de B. Kanner, Hamden, Conn., Archon Books, 1979, p. 259-295.

²⁸ L. Davidoff, The Best Circles: Society, Etiquette and the Season, London, Croom Helm, 1973, p. 14.

²⁹ L. Davidoff, The Best Circles..., p. 14.

modernité qu'elle mesure à l'aide de deux baromètres : l'adoption rapide de la nouvelle technologie offerte aux ménagères et l'affirmation d'un individualisme nouveau qui s'exprime par son désir de mieux contrôler son corps et sa santé.³⁰ Malgré que son interprétation et son argumentation sur la modernisation aient été vivement critiquées, l'auteur a tout au moins le mérite de s'être penchée sur la situation de la femme au foyer et d'avoir suscité des questionnements stimulants. Il s'agit par ailleurs de l'unique ouvrage ayant été consacré à la Victorienne des franges inférieures de la classe moyenne. Quelques années plus tard, elle reprendra sa démarche, cette fois-ci en élargissant le cadre spatio-temporel de son étude.³¹

Si l'on veut dresser le bilan de ce survol historiographique, force nous est de conclure qu'en dépit de l'augmentation de la production historique consacrée aux femmes depuis quinze ans, les publications portant sur les ménagères victorienne demeurent une denrée rare. Exclusion faite de l'ouvrage de J. Lewis, aucune étude importante n'est venue s'ajouter à celles que nous avons consultées pour entreprendre notre travail il y a cinq ans. (

³⁰ P. Branca, Silent Sisterhood. Middle Class Women in the Victorian Home, London, Croom Helm, 1975.

³¹ P. Branca, Women in Europe Since 1750, London, Croom Helm, 1978.

Pour mesurer l'impact des changements socio-économiques du XIXe siècle sur les femmes, il nous paraît particulièrement important de nous pencher sur leur vécu quotidien. Les sources qui se prêtent à la quantification sont un outil qui permettent de le faire, mais à date, elles ont fort peu été exploitées en histoire des femmes. En ce qui concerne la bourgeoisie, indépendamment de la documentation utilisée, l'état des connaissances est somme toute rudimentaire. Or, comme le soulignait P. Branca il y a plus de dix ans, ce que l'on sait des bourgeoises victoriennes relève beaucoup plus du stéréotype que des connaissances fondées sur la recherche; le commentaire n'a pas beaucoup vieilli. Le sujet n'a tout simplement pas capté l'intérêt des historiens. Pour ce qui est de la classe ouvrière, nous avons pu constater que les travaux fondés sur des sources qualitatives sont rares, et que ceux qui ont été entrepris dans une perspective quantitative se sont faits surtout dans le cadre de l'histoire de la famille. Les articles de L. Davidoff sur les logeuses et de P. Malcomson sur les buandières constituent l'exception.

Nous croyons qu'il est nécessaire d'accumuler des informations plus précises sur la femme au foyer, d'où la décision de recourir aux recensements manuscrits de 1851 et de 1871 et de mener une étude quantitative. Par ailleurs, si l'on veut retracer l'évolution des conditions de vie des maîtresses de maison, il nous semble important de tenir compte des différences socio-économiques; notre choix d'étudier plusieurs groupes socio-professionnels en découle. Enfin, comme le soulignait S. R. Johansson, la révolution

industrielle n'a pas eu partout les mêmes répercussions et les études locales se font attendre.³² Il nous paraît à propos de travailler dans cette direction et nous avons limité notre recherche à un cadre géographique précis, le Berkshire.

B. Sources et méthodologie

Le problème de l'idéologie de la domesticité est inévitablement posé lorsqu'il est question des femmes dans l'Angleterre victorienne. A compter du XIXe siècle, l'idéal bourgeois de la famille, qui se définit essentiellement par la division sexuelle des rôles mari/pourvoyeur et épouse/ménagère, s'implante, à mesure que la bourgeoisie assoit son pouvoir économique et politique: "... as the new middle-classes gained political power in the 1830s, so more changes were imposed on the rest of society through parliamentary legislation. The ideology informing such legislation was premised on the middle-class ideal of the family, middle-class morality and respectability in their terms ..."³³ Le modèle de la femme au foyer, de même que le contexte socio-économique qui l'a généré, sont par conséquent fréquemment discutés dans les études sur les femmes et sur la famille victorienne, et il est certes

³² S. R. Johansson, "Demographic Contributions to the History of Victorian Women", The Women of England..., p. 259-295, p. 282.

³³ D. Gittins, The Family in Question. Changing Households and Familiar Ideologies, New Jersey, Humanities Press International, Inc., 1986, p. 33-34.

important d'en comprendre les origines et d'étudier les rouages de sa dissémination. Mais il est fondamental aussi de voir comment il se vit et c'est là, surtout que se situe notre approche. Que l'on s'entende sur le fait que les contemporains veuillent, et réussissent dans une large mesure, à reléguer les femmes aux tâches ménagères est un aspect de la question; que l'on se penche sur ce que cela signifie dans le quotidien en est un autre, et c'est celui-là que nous proposons d'illustrer.

Or ce travail féminin, qui mêle l'affectif au productif, peut être abordé sous plusieurs angles. Nous l'avons défini en termes quantitatifs: dans la mesure où il consiste essentiellement à fournir des services personnels à une maisonnée, le fardeau ménager dépend directement de l'environnement immédiat des femmes. Les tâches domestiques sont fonction du nombre de personnes dont elles assurent le confort, et du nombre d'appuis qu'elles peuvent trouver dans leur entourage, et les recensements permettent d'identifier les uns et les autres. Nous avons donc défini la production domestique à partir de ces deux éléments: ceux qui constituent la charge, soit le mari,³⁴ le

³⁴ Les historiens sont d'accord pour affirmer que dans l'Angleterre victorienne, les tâches domestiques incombent strictement à l'épouse; il nous paraît donc juste d'inclure le mari au rang des personnes à charge. En ce qui concerne la classe ouvrière, le partage des tâches féminines et masculines est discuté entre autres par E. Ross, "Fierce Questions and Taunts: Married Life in Working-Class London, 1870-1914", Feminist Studies, vol. VIII, #3 (Fall 1982), p. 575-602, p. 580, de même que par P. Stearns, "Working-Class Women in Britain...", p. 113. — Pour ce qui est de la bourgeoisie, voir L. Davidoff, "The Rationalization of Housework", Exploitation in Work and Marriage, sous la dir. de D. Barker et S. Allen, London, Longman's, 1976, p. 121-155, p. 122.

nombre d'enfants en fonction de leur âge, et le nombre de personnes à charge, qu'il s'agisse de parents, locataires, ou autres; et ceux qui allègent leurs tâches, c'est-à-dire le nombre de domestiques et le nombre de filles ou parentes en âge de les aider. Ce sont ces données qui nous ont permis d'évaluer la production domestique, et la procédure utilisée fera l'objet d'explications plus détaillées au moment de la démonstration. La nature du travail ménager n'est évidemment pas quantifiable, et elle sera illustrée à l'aide de documents qualitatifs.

Cette démarche, nous l'avons entreprise dans le but de traiter de deux dimensions fondamentales du vécu féminin: celle qui relève des impératifs dictés par le sexe, et celle qui découle de l'appartenance sociale. Il est clair qu'il existe une condition féminine, qui se définit, au XIXe siècle, par le fait que toutes les femmes sont assignées au travail ménager, qui est cyclique puisqu'il se modifie aux différentes étapes de la vie; en cela, l'ensemble de la gent féminine suit le même parcours. C'est, dans un premier temps, cet itinéraire de la vie des femmes, qui transcende les barrières de classes, que nous avons voulu retracer. Par contre, et c'est là le deuxième volet de notre démonstration, le fardeau domestique n'a pas le même poids pour toutes; il est plus ou moins lourd selon le milieu auquel on appartient, et, en le définissant en termes quantitatifs, il est possible de vérifier dans quelle mesure il diffère d'un groupe social à l'autre.

Notre recherche s'est élaborée à partir des recensements manuscrits de 1851 et de 1871. Un bref historique de ce document permettra d'en faire ressortir les avantages et les limites.

C'est grâce à l'initiative de J. Rickman que s'est organisé le premier dénombrement de la population des Iles britanniques en 1801. A cette époque, les administrateurs de la Loi des Pauvres et le clergé sont chargés de recueillir l'information requise; dans chaque paroisse, un responsable coordonne les travaux, à partir du choix des agents recenseurs jusqu'à la compilation des résultats. Les autorités donnent peu de directives en ce qui a trait à la procédure à suivre; par conséquent, les recensements de 1801 à 1831 se caractérisent par le manque d'uniformité et par la probabilité élevée d'erreurs; la quantité d'informations que l'on peut tirer de ces documents est du reste limitée.³⁵

En 1841, les responsables de l'état civil prennent en mains l'organisation du recensement et y apportent des modifications importantes. A compter de cette date, seules les personnes présentes dans la nuit qui précède l'énumération sont considérées résidentes. Dans le but de faciliter la tâche des énumérateurs, la surface à dénombrer est réduite et divisée en 2 193 districts correspondant aux territoires administratifs de la Loi des Pauvres de 1834; chacun est placé sous la

³⁵ Pour des informations plus détaillées, consulter M. Drake, "The Census, 1801-1901", Nineteenth Century Society, Essays on the Use of Quantitative Methods for the Study of Social Data, sous la dir. de E. A. Wrigley, Cambridge, Cambridge University Press, 1972, p. 7-46, p. 7-10.

surveillance d'un secrétaire de l'état civil. Les agents recenseurs sont par ailleurs soumis à des critères d'embauche beaucoup plus stricts que par les années précédentes; ils doivent notamment avoir une bonne connaissance de leur district. Les autorités exigent de plus que le travail soit complété en moins de deux jours pour éviter les doubles comptages. La compilation de l'information, dont les énumérateurs étaient autrefois responsables, sera faite dorénavant au bureau central du district, par un personnel plus qualifié pour la tâche. Fait important, le recensement de 1841 constitue le premier recensement nominatif des Iles britanniques. L'inscription du nom de chaque individu permet aux officiers de l'état civil de corriger les imprécisions, le cas échéant. Les chefs de famille sont par ailleurs tenus de remplir eux-mêmes la fiche de famille, mesure qui diminue considérablement les possibilités d'erreurs.

Ces modifications visent à rendre le système plus uniforme de façon à réduire la marge d'inexactitudes. Il demeure que la justesse des résultats est discutable, tout au moins dans les régions rurales, puisque le compte est effectué en juin, période où la mobilité de la population est forte en raison des récoltes.

A compter de 1851, les listes d'énumération deviennent une source beaucoup plus intéressante pour l'historien puisque les chefs de famille doivent préciser leur lien de parenté avec leurs co-résidents. Du point de vue de la procédure, une amélioration importante est apportée; l'énumération aura lieu le 31 mars, alors que la mobilité est moins élevée.

L'information contenue dans le dénombrement de 1851 demeurera la même jusqu'au XXe siècle: le nombre total d'habitants, la superficie couverte, le nombre de maisons recensées, le type d'habitat, le nom de tous les résidents, leur lien de parenté avec le chef de famille, leur âge, sexe, profession, état civil et lieu de naissance, y seront indiqués.

A compter du milieu du XIXe siècle donc, le recensement devient un document plus fiable et plus complet. C'est par ailleurs à cette époque que la pratique de l'énumération commence à s'implanter dans les moeurs et à devenir une institution. Pendant la première moitié du siècle, plusieurs se méfiaient de cette intrusion dans la vie privée des familles et craignaient que la documentation ne soit utilisée pour fins d'impôts. Il est donc probable que la falsification ait été une pratique plus courante pendant cette période.³⁶ Ces réticences vont s'atténuer graduellement, les progrès en matière d'éducation aidant. Les agents recenseurs ayant recueilli l'information pour les recensements de 1841 et de 1851 ont de fait noté un changement d'attitude dans cet intervalle de dix ans.³⁷ C'est pour cet ensemble de raisons que les historiens, à l'exception de A. Armstrong, dont l'étude de York s'appuie sur celui de 1841, se sont abstenus d'utiliser cette source pour étudier les premières décennies du XIXe siècle anglais.

³⁶ M. Drake, "The Census...", p. 22.

³⁷ M. Drake, "The Census...", p. 22.

La qualité de la documentation, de même que sa disponibilité, ont aussi motivé notre choix de périodisation. Quoique le recensement de 1881 soit maintenant accessible, nous avons jugé important de respecter l'uniformité de la période mid-victorian. C'est en effet vers le milieu du XIX^e siècle qu'un consensus semble s'établir autour des valeurs véhiculées par la bourgeoisie montante; la société victorienne est alors en plein épanouissement. Vers 1875, le ralentissement des activités économiques s'accompagne d'une crise des valeurs qui ont caractérisé la période centrale, et qui marque le début de la période late victorian. Nos recensements de 1851 et de 1871 nous permettent de respecter l'uniformité de cette périodisation. D'autre part, un intervalle d'une vingtaine d'années nous est apparu suffisamment long pour pouvoir retracer l'évolution des conditions de vie des femmes mariées sur une échelle de deux générations.

Quoique les dénombrements constituent une source privilégiée pour entreprendre une étude des femmes au foyer, ils présentent des inconvénients, notamment en ce qui concerne l'exactitude de certaines informations. Pour ce qui est de l'âge par exemple, la pratique d'arrondir les chiffres est assez répandue.³⁰ Evidemment, nous avons dû nous en tenir à ce qui était inscrit dans le recensement, mais cette complication peut être atténuée à l'étape du traitement des données, par le recours à des tranches d'âge adéquates.

³⁰ M. Drake, "The Census...", p. 11.

Dans certains cas, on ne peut pallier les lacunes des documents. Il est entre autres impossible de distinguer les enfants du couple de ceux qui seraient issus d'un mariage précédent du mari. Les liens de parenté étant définis par rapport au chef de famille, seuls les beaux-fils et belles-filles de l'époux sont indiqués comme tels. De ce fait, notre étude doit exclure certaines questions qu'il aurait été intéressant d'aborder; nos données ne nous permettent pas d'évaluer le taux de fécondité des femmes par exemple. D'autres liens interpersonnels posent un problème. Dans le cas des locataires et des pensionnaires, il est difficile de déterminer jusqu'à quel point la distinction est bien établie; cette information est importante puisqu'elle influence la charge de travail des épouses mais ici encore, nous avons dû nous contenter d'inscrire ce qui était indiqué dans la documentation.

Les lieux de naissance des résidents sont pour leur part presque toujours mentionnés, à défaut de quoi nous les avons placés dans une rubrique à part.

La nomenclature présente aussi quelques difficultés. Les professions masculines et le nombre d'employés sont en général spécifiés, mais l'on retrouve parfois deux dénominations sous cette rubrique. Un individu peut par exemple se définir à la fois comme tenancier et comme menuisier; dans ce cas, il est probable qu'il ait un employé pour tenir son établissement alors qu'il pratique son métier, et c'est la raison pour laquelle nous avons systématiquement retenu les professions actives.

Le recensement est particulièrement lacunaire en ce qui a trait aux professions féminines; ce problème a été discuté par tous les historiens qui s'y sont intéressés. Il est certain que le travail rémunéré des femmes est sous-recensé, d'une part parce qu'il est souvent cyclique, d'autre part parce qu'il est fréquemment complémentaire de celui de mari et pas toujours inscrit comme tel. La situation des femmes dont l'époux est commerçant est assez représentative; les propriétaires de boutique cumulent parfois plusieurs occupations, et on peut supposer que ce sont souvent les épouses qui assument la responsabilité du commerce. Nous avons choisi de fonctionner systématiquement selon les informations contenues dans les listes d'énumération plutôt que de classer nos gens à partir de déductions, si légitimes soient-elles.

En général, nous nous en sommes tenue aux éléments contenus dans la documentation, sauf dans les cas où les ambiguïtés nécessitaient une intervention; nous avons par ailleurs attribué un code particulier aux valeurs manquantes lorsque l'information n'était pas inscrite.

Quoique les problèmes liés à l'utilisation des recensements manuscrits ne soient pas négligeables, on doit considérer que les complications qui s'y rattachent sont à la mesure de leur richesse en information, à plus forte raison en ce qui concerne la maîtresse de maison. Aucun autre document ne nous aurait permis de situer des femmes de différents milieux dans leur environnement familial, d'en vérifier les caractéristiques socio-professionnelles, et de suivre leur cycle de vie.

Parce que les dénombrements comportent des données sur l'âge, le sexe, l'état civil, la profession, les liens de parenté et les lieux de naissance de tous les membres d'un ménage, ils permettent de mesurer l'influence de chaque variable sur le problème à l'étude, dans ce cas-ci, la charge de travail des femmes. Contrairement aux recensements publiés, qui présentent l'information déjà classifiée pour des délimitations géographiques plus vastes, les listes d'énumération rendent possibles les études locales détaillées et l'établissement de méthodes de codage des variables adaptées aux besoins de la recherche.

Le processus de codage qui va de pair avec la quantification encourt une perte de détail qui peut soulever des objections. Nous avons choisi de privilégier une approche permettant de dresser, à partir d'agréats anonymes, un portrait global des Victoriennes et, ainsi, d'accorder prééminence au général sur le particulier. Si, par définition, toute forme de schématisation atténue les particularités, il n'en demeure pas moins que ce type d'analyse est nécessaire parce qu'il donne une vue d'ensemble sur les problèmes historiques qui s'y présentent. Nous avons retenu un agrégat suffisamment considérable (1004 cas, chaque cas correspondant à une femme mariée, dont l'âge est précisé et lisible) pour être en mesure de dégager des conclusions assez larges sur la situation des femmes; c'est la raison pour laquelle nous avons rejeté l'alternative de la reconstitution des familles sur une plus petite échelle par exemple.

A partir de l'information recensée, nous avons distingué deux types de variables: les variables brutes, c'est-à-dire celles que l'on retrouve dans les différentes rubriques, et les variables créées, constituées à partir de l'information puisée dans le recensement mais n'étant pas regroupées sous une rubrique spécifique.

Dans la première catégorie, nous avons retenu le nom de la paroisse, l'année du recensement, l'âge de tous les résidents ayant un lien de parenté avec le chef de famille ainsi que la nature de ces liens interpersonnels.

La profession et le lieu de naissance sont les seules variables brutes que nous n'ayons retenues que pour le mari et l'épouse.²⁷ Nous avons aussi noté le nombre d'employés au service de l'époux, le cas échéant.

Pour compléter notre fichier informatisé, nous avons créé une série de variables; la structure du ménage indique dans quel milieu familial les femmes évoluent: ménage nucléaire, avec parenté, avec domestiques, etc. Le nombre de domestiques, de locataires, de pensionnaires et d'apprentis complète la documentation sur le milieu familial.

Les autres variables créées concernent les professions. Dans le but de situer le foyer dans l'échelle professionnelle et sociale, nous avons établi

²⁷ La procédure que nous avons adoptée, tant pour le codage des professions que pour l'évaluation des différents niveaux de qualification, est expliquée en annexe I.

le niveau de qualification de l'époux et de l'épouse en fonction du métier exercé. Lorsque les femmes n'avaient pas de travail rémunéré, nous leur avons donné le même niveau de qualification professionnelle que celui du mari. Enfin, en ce qui concerne les enfants et la parenté, nous avons distingué neuf secteurs professionnels, à défaut de retenir la profession exacte de chacun.

En gros, ces considérations situent l'essentiel de notre démarche méthodologique. Les chapitres qui suivent s'appliqueront à situer notre population féminine dans son environnement et à faire la démonstration statistique de notre hypothèse.

CHAPITRE II

LE BERKSHIRE A L'EPOQUE MID-VICTORIENNE

Le point de départ de notre étude correspond à un point tournant de l'évolution économique et sociale de l'Angleterre victorienne; pour la première fois en 1851, la population urbaine surpasse la population rurale, ce qui reflète bien les grands bouleversements qui s'amorcent. La région que nous avons choisi d'étudier figure parmi les comtés où les changements occasionnés par la révolution industrielle se sont implantés graduellement, sans grands heurts. Elle n'a donc pas retenu l'attention des observateurs contemporains, plutôt préoccupés par les effets du gigantisme industriel dans l'Angleterre noire. Situé au sud de l'Angleterre, le Berkshire est un comté essentiellement agricole, malgré l'accélération et la diversification des activités économiques vers les années 1850. L'histoire de cette région de l'Angleterre verte n'a pas encore été faite et les données ayant trait à son évolution économique et sociale sont pour dire le moins fragmentaires. Notre description générale du milieu pendant la période à l'étude ne peut donc qu'être brève.

Par contre, les listes d'énumération regorgent d'informations et c'est sur elles, surtout, que s'appuie le gros de la présentation du milieu, tant sur le plan démographique que sur le plan socio-professionnel.

A. Les campagnes

Au cours de la période qui nous intéresse, le Berkshire compte parmi les régions les plus fertiles du royaume pour ce qui est de la production céréalière, particulièrement celle du blé; en 1866, plus de 40% des terres arables sont consacrées à la culture de cette denrée,¹ l'orge et l'avoine venant en deuxième et troisième places.² Les contrées les plus fertiles se trouvent surtout à l'ouest et au centre où, déjà avant le milieu du siècle, le mouvement des enclosures est completé, ce qui explique qu'ici plus que dans les comtés adjacents, les grosses exploitations sont la norme; déjà en 1851, on y compte en moyenne quatorze employés par ferme.³ A l'est, les terres de la vallée de la Kennet comptent parmi les plus productives,⁴ et c'est là que se trouve Tilehurst, l'une des deux paroisses rurales qui font l'objet de notre étude.

L'élevage, du porc et surtout du mouton, constitue une occupation importante dans l'ensemble la région, notamment dans les campagnes voisines de Reading. Les pâturages occupent ainsi une place considérable dans

¹ D. Hoseason Morgan, Harvesters and Harvesting, 1840-1900. A Study of the Rural Proletariat, London, Croom Helm, 1982, p. 43.

² The Victoria History of the Counties of England, Berkshire, Vol. III, Folkestone and London, Dawsons of Pall Mall, 1923, p. 336.

³ Le Buckinghamshire et l'Oxfordshire, situés juste à côté, comptent seulement 10 employés par ferme. D. Hoseason Morgan, Harvesters and Harvesting..., p. 113.

⁴ D. Hoseason Morgan, Harvesters and Harvesting..., p. 34.

l'aménagement du sol; en 1870, on compte 43 555 acres de prés pour 61 312 acres de terres où le blé est cultivé.⁵ Paysage essentiellement rural donc, où, en 1861, les métiers liés à l'agriculture occupent 25,6% de la population, ce qui place le Berkshire au quatorzième rang des quarante-six comtés.⁶ On estime que le tiers seulement des travailleurs de cette partie du pays sont embauchés à l'année⁷ ; c'est dire que la plupart des familles qui besognent dans le secteur de l'agriculture vivent dans l'insécurité, voire la pauvreté.

Pendant la période à l'étude, l'économie rurale bénéficie de la prospérité qui précède la crise des années 1870. Contrairement aux prévisions les plus alarmistes, dont celles des agriculteurs du Berkshire, l'abrogation des Lois sur le blé (1846) n'aura d'effets néfastes que dans le dernier quart du siècle.⁸ Entre-temps, le développement de nouvelles cultures et de meilleurs engrais, et le recours à un outillage perfectionné permettent l'accroissement de la production.

En Berkshire, le passage de l'exploitation agricole à l'entreprise commerciale repose plus sur l'amélioration des outils manuels que sur la mécanisation, qui ne s'opérera sur une grande échelle que vers la fin du siècle⁹ avec le dépeuplement des

⁵ The Victoria History..., p. 336.

⁶ D. Hoseason Morgan, Harvesters and Harvesting..., p. 45.

⁷ D. Hoseason Morgan, Harvesters and Harvesting..., p. 105.

⁸ The Victoria History..., p. 335.

campagnes.. De 1850 à 1870, les recours de plus en plus fréquents à la faucheuse et à la moissonneuse sont les innovations les plus importantes dans ce sens. Ces premiers pas vers la mécanisation n'entraînent pas pour autant la réduction de la force de travail, la croissance économique s'appuyant en premier lieu sur une abondante main-d'oeuvre bon marché. Les ouvriers agricoles du Berkshire comptent en effet/parmi les moins bien rémunérés, et ce durant toute la période.⁷ L'accroissement de la population rurale assure la reproduction d'un réservoir de main-d'oeuvre suffisamment considérable pour maintenir les salaires aux taux les plus bas, ce sur quoi nous aurons l'occasion de revenir puisque ces salaires, ce sont les femmes qui les administrent.

La moisson contribue largement à la survie de la famille paysanne et le travail familial payé à la pièce est le plus répandu.¹⁰ Pour les femmes et les enfants, il consiste essentiellement à lier les ballots. Dans les années 1880, ce type d'organisation du travail sera éliminé par l'adoption de la moissonneuse-lieuse; les travailleurs annuels constitueront graduellement l'essentiel de la main-d'oeuvre affectée à la récolte, au détriment des journaliers, et particulièrement des femmes,¹¹ qui, nous le verrons, remplaceront pour la plupart la faucille par le tablier.

⁷ D. Hoseason Morgan, Harvesters and Harvesting..., p. 113.

¹⁰ D. Hoseason Morgan, Harvesters and Harvesting..., p. 74.

¹¹ D. Hoseason Morgan, Harvesters and Harvesting..., p. 118.

Les deux paroisses rurales que nous avons retenues sont situées au centre du comté, à l'intérieur d'un rayon de 40 kilomètres de Reading. La première, Tilehurst, se trouve à moins de 10 kilomètres de la ville, à laquelle elle sera intégrée en 1889. Étendue sur une superficie d'environ 5 000 acres, elle est bordée au nord par la Tamise, au sud par la Kennet, et desservie par la voie ferrée qui traverse la région depuis 1840.

Tout indique qu'il s'agit d'une paroisse prospère. Quoique nous n'ayons pas de données précises sur le type d'agriculture qui s'y pratique, elle se trouve dans un district¹² où l'on fait la rotation entre quatre types de cultures, dont le blé.¹³ Il semble que l'élevage y tienne une place importante puisque deux marchands de bétail y font des affaires.¹⁴

Les fermes de Tilehurst ont en moyenne 232 acres et elles occupent 60% d'un territoire¹⁵ que se partagent, pour près des deux tiers, deux grands propriétaires, William Champion et John Blagrove. Ce dernier, dont la famille est établie dans la paroisse depuis la fin du XVIIe siècle, est sans doute le personnage le plus influent de la région.

¹² Chaque district correspond à un territoire administratif de la Loi des pauvres de 1834.

¹³ Parliamentary Papers 1867-8 (4068) XVII, Royal Commission on Employment of Children, Young Persons and Women in Agriculture, Evidence, 1867, p. 368-371.

¹⁴ M. Billing, Directory and Gazetteer of the Counties of Berkshire and Oxfordshire, Birmingham, Billing, 1854, p. 375.

¹⁵ Nos calculs ont été faits à partir des données recensées.

Malgré la prépondérance de l'agriculture, les activités économiques sont assez diversifiées, ce qui se remarque notamment par la présence d'une petite élite professionnelle constituée d'un vétérinaire, d'un médecin et de deux curés anglicans.¹⁶ Aux deux églises officielles s'ajoute une chapelle non conformiste, indices de l'importance du culte pour cette collectivité. Tilehurst est par ailleurs suffisamment nantie pour rémunérer les quelques institutrices qui font les classes à l'école du village, et pour faire vivre plusieurs organismes charitables, dont une maison des pauvres pouvant accommoder une quarantaine de personnes.¹⁷

A l'opposé, Aldworth est un exemple type de paroisse fermée; en 1851, cette petite communauté de 312 habitants vit sous le joug d'un gros propriétaire, J. B. Monck, qui monopolise la moitié des 1900 acres de la paroisse.¹⁸ L'orge, le blé et l'avoine y sont les principales cultures¹⁹ alors que l'élevage semble inexistant puisqu'aucun métier s'y rattachant n'est recensé.

Contrairement à Tilehurst, Aldworth n'est pas avantagée par sa situation géographique; établie plus à l'intérieur des terres, elle se trouve en retrait des cours d'eau, et dépend de quelques puits pour son

¹⁶ M. Billing, Directory and Gazetteer..., p. 374-375.

¹⁷ Babbage, T., Tilehurst Described. An Historical Account, Reading, Reading Libraries, 1976, p. 1-21, p. 15.

¹⁸ The Victoria History..., p. 3-8.

¹⁹ Parliamentary Papers 1867-8 (4068) XVII, Royal Commission on the Employment of Children..., p. 386.

approvisionnement. Le coeur du village se résume à 5 boutiques, 2 pubs, et une église anglicane.²⁰ La paroisse fait vivre une petite école mais ne subventionne aucun organisme de bienfaisance.

B. Reading

Aux zones rurales sélectionnées s'ajoutent quelques quartiers de Reading, la ville la plus importante du comté. Située à 60 kilomètres à l'ouest de Londres, au confluent de la Tamise et de la Kennet, cette localité se développe à un rythme accéléré durant notre période, comme en témoigne l'évolution des institutions locales. Avec la grande loi municipale de 1835, les citoyens sont appelés à participer en plus grand nombre à l'élection du conseil municipal dont les pouvoirs ne cessent de s'accroître, notamment en matière d'hygiène et d'éducation. Une agence de santé est créée en 1850, et des services de gaz et de voirie mis en place dans les années soixante. Le conseil scolaire date pour sa part de 1870. En 1888, le Local Government Act confère le statut de bourg-comté à plusieurs municipalités dont Reading, consacrant ainsi son rôle en tant que centre industriel et commercial.

L'accroissement considérable de la population reflète bien le dynamisme de la ville. Après une poussée assez marquée au début du siècle (1800-1840) où la population double, la tendance se poursuit presque

²⁰ M. Billing, Directory and Gazetteer..., p. 178-181.

sans interruption jusqu'en 1881. De 1851 à 1871, le taux de croissance annuel se chiffre à 2,09%, comparativement à 0,72% en Berkshire. Il résulte en premier lieu de l'excédent cumulé des naissances sur les décès, ensuite du bilan migratoire positif, qui est tributaire du mouvement des ruraux vers la ville puisqu'en 1851 comme en 1871, plus de 60% des résidents de Reading sont originaires du Berkshire.²¹

Cette évolution démographique est générée par une expansion économique remarquable. Pendant la première moitié du siècle, Reading s'est dotée d'un réseau de communications propice au développement des échanges, d'abord par voie navigable, complété dans les années quarante par le chemin de fer reliant Londres à l'ouest de l'Angleterre.

Au milieu du siècle, quelques entreprises se démarquent par leur vitalité. Deux marchands embauchent 162 corsetières et un drapier fait travailler 36 hommes.²² Les métiers du textile et du vêtement sont toutefois en voie de céder le pas au secteur agro-alimentaire qui consolidera le rôle de Reading en tant que marché régional et centre d'approvisionnement, orientation qui caractérisera la structure professionnelle de la ville jusqu'au XXe siècle.

²¹ J. G. Daigle, "Alliances et filiations: la mobilité socio-professionnelle à Reading (1837-1882)", manuscrit en préparation, p. 9-11.

²² J. G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 12.

A compter des années cinquante, les industries ascendantes sont pour la plupart stimulées directement ou indirectement par l'agriculture. Les brasseries se multiplient, alimentées par la production d'orge local. La plus importante, Simond's, fait travailler 112 employés en 1851, 162 vingt ans plus tard.²³ Sutton's and Sons' Seeds, entreprise de culture, de sélection et de livraison de graines, offre un autre exemple des liens qui se resserrent entre agriculture et industrie. La biscuiterie Huntley and Palmer's, dont la production quintuple entre 1846 et 1864, sera vite appelée à devenir le plus gros employeur de la ville²⁴ ; à la fin de notre période, elle embauche 971 hommes et 564 garçons, surpassant de loin toutes les autres entreprises.²⁵ Etablie par George Palmer, la réputation de Reading en tant que centre de biscuiterie débordera rapidement des frontières régionales et se maintiendra jusqu'au XXe siècle.

La transformation des produits agricoles est génératrice d'emplois dans d'autres secteurs: la Huntley, Bourne and Stevens Tinworks fabrique les boîtes utilisées par la biscuiterie, à laquelle elle sera éventuellement intégrée. La Reading Ironworks, qui emploie 400 hommes au milieu des années soixante, produit pour sa part charrues et batteuses avant de fermer ses portes en 1888.

²³ J. G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 53.

²⁴ S. T. Blake, "The Physical Expansion of the Borough of Reading, 1800-1862", Ph. D. dissertation, Reading, University of Reading, 1976, p. 54.

²⁵ J. G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 13.

Le bâtiment n'est pas affecté par cette expansion industrielle et continue d'occuper tout au long de la période une place importante dans la structure économique. Encore en 1871, un huitième de la population active oeuvre dans ce secteur.²⁴

La prospérité économique favorise la percée des milieux d'affaires entre 1851 et 1871. Facilité par l'inauguration de la gare de Reading en 1840, le commerce du bois, du bétail, de la farine et du malt surtout, stimule le négoce et la finance, alors que Reading s'affirme de plus en plus en tant que centre d'entreposage et de redistribution vers Londres.

Il est un dernier point à noter: la montée des dispensateurs de services, dont les effectifs triplent en dix ans, et le développement du tertiaire, très notable par l'accroissement des employés salariés, plus marqué chez les commis et les employés de commerce qui triplent en une décennie.²⁵

La variété des activités économiques n'est pas sans conséquences sur l'aménagement du territoire. Contrairement aux villes industrielles du nord, Reading ne connaît pas de ségrégation géographique de classe très marquée, la diversité des occupations empêchant la formation d'un prolétariat massif.²⁶ L'emplacement des terrains propices à la construction favorise par ailleurs le développement de régions intégrées où les types d'habitat sont assez disparates.

²⁴ J. G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 16.

²⁵ J. G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 15.

²⁶ S. T. Blake, "The Physical Expansion...", p. 406.

Les zones urbaines que nous avons retenues pour notre étude reflètent bien cette particularité.²⁹ Elles ont été sélectionnées à l'intérieur des deux paroisses les plus peuplées de la ville. Dans St-Mary, au centre ouest, deux quartiers ont retenu notre attention; le premier (05), situé plus à l'ouest de la ville, est un secteur résidentiel, essentiellement bourgeois, et le second (04), plus au sud, se trouve dans un secteur industriel où s'installent des familles de travailleurs.

St-Giles, qui s'étend plutôt vers le sud, témoigne de la même hétérogénéité. Nous y avons retenu une section résidentielle (06) sur London Street, la crème de la ville, et une section ouvrière (03) située à quelques pâtés de maisons, à proximité de quelques complexes industriels, dont deux brasseries.

Nous avons sélectionné nos quartiers selon trois critères, en étudiant la carte de la municipalité et les listes d'énumération: l'homogénéité sociale en était un de première importance puisque nous désirions établir une comparaison entre divers milieux; nous avons aussi tenu compte du bassin de population de chaque quartier de façon à ce que le nombre de cas soit suffisant pour obtenir des résultats statistiques valables; enfin, nous avons tenté, dans la mesure du possible, de respecter les délimitations géographiques de nos quartiers de 1851 à 1871.³⁰

²⁹ Le plan de ville se trouve en annexe II.

³⁰ Le quartier St-Giles (03) a nécessité des aménagements qu'il nous faut expliquer: le quartier que nous avons sélectionné à l'origine était beaucoup plus peuplé en 1871 que vingt ans auparavant; nous avons jugé nécessaire de retourner au recensement de

Pour faciliter la lecture de l'analyse qui suit, nous avons jugé utile d'inclure ici un tableau concis des principales caractéristiques de nos secteurs; il pourra servir de point de repère.

Tableau 2.1
Caractéristiques sociales et démographiques
des secteurs à l'étude
1851-1871

Zone	Social	Rapport masc.	Densité	Ori. F	Ori. H
St-Mary 04	MP (P)	108,5 (106,0)	5,47 (4,77)	A (A-)	A (A+)
St-Mary 05	B (B-)	57,2 (55,5)	4,90 (4,80)	E (E++)	E (E-)
St-Giles 03	M (M)	86,5 (105,8)	4,95 (5,24)	EA(EA)	A (A-)
St-Giles 06	B (B)	68,4 (67,0)	5,15 (5,37)	E (E--)	A (A)
Tilehurst	P (P-)	97,3 (101,4)	4,54 (4,78)	A (A)	A (A)
Aldworth	P (P+)	105,2 (113,6)	4,65 (4,50)	E (E-)	A++(A-)

Social: P= Zone prolétaire (plus d'un tiers de travailleurs du groupe V)

M= Zone partagée entre les groupes III à V surtout

B= Zone bourgeoise (plus d'un tiers font partie du groupe II)

MP= Partagée mais à tendance prolétaire

Ori. : Origines des couples:

A= Autochtones (plus du tiers nés(es) dans la paroisse)

E= Etrangers (plus du tiers de régions éloignées)

EA= Partagée entre gens de l'extérieur et autochtones

Les données entre parenthèses s'appliquent à l'année 1871.

1851 et d'y ajouter un district adjacent, semblable du point de vue socio-professionnel, de sorte que les résultats statistiques soient comparables. Nos totaux sur l'évolution démographique des zones urbaines (tableau 2.2) excluent donc le quartier St-Giles (03), pour lequel les données ne peuvent se prêter à comparaison puisque les délimitations géographiques sont légèrement différentes.

C. Démographie et professions

Tableau 2.2

Population du Berkshire, de la municipalité de Reading
et des zones retenues

1851-1871

	1851			1871			
Région	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	total	Crois.
Berkshire	84 927	85 138	170 065	97 078	99 397	196 475	0,72
Reading	9 961	11 495	21 456	15 423	16 901	32 324	2,09
Zones urbaines	826	1 062	1 888	793	1 043	1 836	----
St-Mary (04)	407	375	782	403	380	783	0
St-Mary (05)	265	463	728	264	475	739	0,12
St-Giles(03)	628	694	1 322	540	510	1 050	-1,14
St-Giles(06)	154	224	378	126	188	314	-0,92
Zones rurales	1 204	1 224	2 428	1 391	1 354	2 745	0,58
Tilehurst	1 044	1 072	2 116	1 233	1 215	2 448	0,69
Aldworth	160	152	312	158	139	297	-0,23

Comme l'indique le tableau 2.2, nos zones urbaines connaissent un taux de croissance négligeable, évoluant ainsi à contre-courant de la poussée démographique de la ville. Cette décroissance origine du quartier aisé que nous avons retenu à St-Giles (06); on peut supposer qu'elle résulte de la tendance des classes moyennes à s'éloigner du centre-ville à compter du milieu du siècle puisque la construction accrue de villas en

Danielle atteste de leur popularité grandissante.²²

Dans les zones rurales, la modeste paroisse d'Aldworth perd elle aussi, mais pour des raisons différentes; si elle offrait peu d'attraits en 1851, elle en présente d'autant moins vingt ans plus tard, au moment où les activités agricoles sont en recul, ce dont il sera question plus loin.

Un regard sur l'état de la population selon le sexe, l'âge et l'état civil nous permettra de mieux évaluer les caractéristiques démographiques de nos quartiers.²³ Le tableau 2.3 indique que nous sommes en présence d'une population urbaine jeune, surtout chez les hommes, le surplus d'enfant mâles étant particulièrement élevé. Il faut noter aussi que cette tendance est complètement inversée dans la tranche 15-19 ans et donc que, de l'âge au mariage jusqu'à la vieillesse, les citadines sont, à quelques exceptions près, en surnombre.

Ce déséquilibre hommes/femmes est beaucoup moins accentué dans les zones défavorisées, où le rapport de masculinité est soit conforme à la moyenne (82,5), soit très élevé, ce qui est le cas à St-Mary (04) où il se chiffre à 105,5. L'influx de jeunes travailleurs en ville explique que les hommes soient en surnombre dans ces quartiers. Dans les deux zones aisées, le rapport

²² S. I. Blake, "The Physical Expansion...", p. 99.

²³ Pour mieux en cerner les composantes, nous avons effectué un regroupement en trois grandes catégories couramment utilisées: le classement en jeunes (0-19 ans), adultes (20-59 ans), et âgés (60 ans et plus), d'après le modèle suggéré par Louis Henry dans L. Henry, Techniques d'analyse en démographie historique, Paris, Editions de l'Institut national d'études démographiques, 1960, p. 11.

Tableau 2.3
Population selon le sexe, l'âge, l'état matrimonial

Zones urbaines
-1851-

Ages	Sexe masculin				Sexe féminin				RM
	Cél.	Mar.	Veuf	Tot.	Cél.	Mar.	Veu.	Tot.	
0-4	177			177	162			162	109,9
5-9	176			176	144			144	122,2
10-14	168			168	162			162	103,7
15-19	140			140	204	2		206	67,9
20-24	79	21	1	101	145	42		187	54,0
25-29	42	64	1	107	79	68	1	148	72,2
30-34	29	64	3	96	59	69	6	134	71,6
35-39	11	76	4	91	30	78	5	113	80,5
40-44	13	47	5	65	20	56	11	87	74,7
45-49	11	56	3	70	11	51	12	74	94,5
50-54	7	46	8	61	15	29	17	61	100,0
55-59	8	33	6	47	20	43	16	79	59,4
60-64	9	31	18	58	13	25	19	57	101,7
65-69	1	22	13	36	14	14	18	46	78,2
70-74	2	13	13	28	7	13	25	45	62,2
75+	2	11	20	33	9	7	35	51	64,7
Total	875	484	95	1454	1094	497	165	1756	82,8
Reading									86,6
Berkshire									99,7
Jeunes	45,5%				Jeunes	38,4%			
Adultes	43,9%				Adultes	50,2%			
Agés	10,7%				Agés	11,3%			

Tableau 2.4
Population selon le sexe, l'âge, l'état matrimonial

Zones urbaines
-1871-

Ages	Sexe masculin				Sexe féminin				RM
	Cél.	Mar.	Veuf	Tot.	Cél.	Mar.	Veuf	Tot.	
0-4	189			189	179			179	105,5
5-9	155			155	160			160	96,8
10-14	145			145	139			139	104,7
15-19	116	2		118	175	2		177	66,6
20-24	91	32		123	95	58		153	80,3
25-29	34	78		112	29	87	1	117	95,7
30-34	17	71		88	29	64	4	97	90,7
35-39	8	63	1	72	23	61	3	87	82,2
40-44	10	64	1	75	25	69	9	103	72,8
45-49	7	47	6	60	10	51	14	75	80,0
50-54	8	47	1	56	8	44	16	68	82,3
55-59	3	43	3	49	14	28	17	59	83,0
60-64	2	30	6	38	12	26	13	51	74,5
65-69		18	6	24	4	13	15	32	75,0
70-74		10	3	13	6	10	15	31	41,9
75+		7	9	16	3	4	18	25	64,0
Total	785	512	36	1333	911	517	125	1553	85,8
Reading									91,2
Berkshire									97,6
Jeunes	45,5%				Jeunes	42,2%			
Adultes	47,6%				Adultes	48,8%			
Agés	6,9%				Agées	9,0%			

de masculinité se situe entre 57 et 66, de loin inférieur à la moyenne, les femmes étant certainement surreprésentées du fait de la domesticité.⁵³

Etant donné ~~la répartition inégale des sexes~~, il n'est pas surprenant de constater que le célibat définitif, qui qualifie ceux et celles qui ont atteint 45 ans sans s'être mariés, est deux fois plus élevé chez les femmes (21,5%) que chez les hommes (12%). Si les citadines ont moins de chances de se marier, elles se marient assez jeunes: 22% des 20 à 24 ans sont mariées, alors que 20,7% des hommes du même âge le sont. Ceux-ci choisissent par ailleurs de s'établir avant de franchir le cap des trente ans puisque 59% d'entre eux ont pris épouse dans la catégorie des 25-29 ans. La gent féminine connaît plus tôt le veuvage, qui s'accroît dans la quarantaine, alors qu'il se manifeste plus clairement chez leur partenaire dans la cinquantaine.

En gros donc, nos groupes urbains se démarquent par la place considérable qu'occupe la jeunesse dans la structure démographique, par le surplus d'effectifs féminins qui se dessine avant l'âge adulte pour s'accroître par la suite, et par un marché matrimonial qui fonctionne au détriment des femmes, dont un plus grand nombre seront célibataires toute leur vie ou subiront la perte d'un conjoint plus rapidement que leur partenaire sans avoir autant de chances de se remarier.⁵⁴

⁵³ Tous nos commentaires sur les quartiers individuels sont fondés sur des calculs faits à partir de tableaux qui ne sont pas illustrés ici.

⁵⁴ J.G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 22-23.

Vingt ans plus tard, la situation n'est pas tout à fait la même puisqu'un meilleur équilibre semble s'être établi entre les sexes et cela malgré le recul, plus accentué chez les hommes, de la population âgée. Par conséquent, le célibat définitif régresse de part et d'autre, passant à 16,7% chez les femmes et à 7,6% chez les hommes.²⁵ Les mariages sont aussi plus précoces; à l'intérieur du groupe des 20 à 24 ans, les femmes mariées ont gonflé leurs rangs de 15,5%, les hommes de 11,3%, le phénomène étant sans doute lié au rapport de masculinité beaucoup plus normal qu'on observe dans cette tranche d'âge. En 1671, chez les 25 à 29 ans, les trois quarts des femmes et les deux tiers des hommes sont mariés, l'accroissement étant très marqué des deux côtés.

Quoique la structure démographique en milieu rural ait certains points communs avec la ville, ce sont les différences qui sont les plus frappantes. Ici aussi la population est jeune, mais légèrement plus dans le cas des filles que des garçons. En 1651, la répartition presque équitable des sexes dans les trois catégories de population distingue nettement les campagnes de heading. Enfin, les gens âgés sont moins nombreux, leurs effectifs étant plus proches de la moyenne nationale de 6,5 à 7% pour le XIXe siècle.²⁶

Four l'ensemble de la ville, il se situe à 4,7% chez les hommes et à 15,6% chez les femmes, J. G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 22-23.

E. A. Wrigley, R. S. Schofield, The Population History of England. A Reconstruction, London, Edward Arnold Ltd, 1961, p. 217.

Tableau 2.5
Population selon le sexe, l'âge, l'état matrimonial

Zones rurales
-1951-

Ages	Sexe masculin				Sexe féminin				RM
	Cél.	Mar.	Veuf	Tot.	Cél.	Mar.	Veuf	Tot.	
0-4	166			166	169			169	98,3
5-9	144			144	162			162	88,8
10-14	125			125	139			139	97,1
15-19	117			117	97	2		99	118,1
20-24	72	16		90	69	32		101	89,1
25-29	38	58	1	97	34	53	1	88	110,2
30-34	10	56	5	71	12	66	1	81	87,6
35-39	12	56	4	72	9	49	8	66	109,0
40-44	6	41	3	50	6	51	2	59	87,4
45-49	11	56	3	70	2	42	2	46	152,1
50-54	4	47	2	53	5	45	5	55	96,1
55-59	5	36	9	50	1	36	8	45	111,1
60-64		24	7	31	3	26	8	39	79,4
65-69	1	16	9	26	3	16	13	34	76,4
70-74	2	16	2	20	3	7	4	14	142,0
75+	3	9	10	22	2	4	21	27	81,4
Total	716	433	55	1204	716	435	75	1224	98,3
Berkshire									99,7
Jeunes	45,8%				Jeunes	46,5%			
Adultes	46,1%				Adultes	44,3%			
Agés	8,3%				Agées	9,3%			

On ne retrouve pas dans nos paroisses rurales l'excédent normal d'enfants mâles, très considérable en ville. Et, au moment où les jeunes femmes commencent à surpasser de loin les hommes en nombre à Reading, le mouvement inverse s'opère à la campagne; cela indique que dans nos paroisses, c'est entre l'âge de 15 et 19 ans que les jeunes filles quittent le foyer pour aller besogner en ville, sûrement comme domestiques, ce qui explique les surplus de femmes du même âge à Reading.

Le célibat définitif, n'est donc pas très répandu à la campagne et il est plus rare chez les femmes (7,3%) que chez les hommes (9,5%). Il semble toutefois que cette situation résulte, en partie du moins, de l'émigration des femmes célibataires vers la ville. En milieu rural, les femmes seules de plus de 25 ans constituent 15% de la population féminine alors qu'elles sont beaucoup plus nombreuses en ville. On peut donc supposer qu'il est malaisé pour une célibataire de faire sa vie à la campagne. Le mariage est aussi plus précoce de part et d'autre: en 1851, 11,0% des femmes et 20% des hommes de 20 à 24 ans sont en ménage alors que dans le groupe d'âge qui suit, près des deux tiers de nos gens sont mariés. Puisque moins de conjoints survivent jusqu'à la vieillesse, le veuvage arrive plus vite.

La domesticité est en pleine expansion à cette époque et elle se recrute beaucoup plus chez les jeunes filles de milieu rural que chez celles de la classe ouvrière. S. Meacham, A Life Apart. The English Working Class, 1890-1914. London, Thames and Hudson, 1977, p. 100-104.

Tableau 2.6
Population selon le sexe, l'âge, l'état matrimonial

Zones rurales
-1871-

Ages	Sexe masculin				Sexe féminin				RM
	Cél.	Mar.	Veuf	Tot.	Cél.	Mar.	Veuf	Tot.	
0-4	173			173	176			176	98,2
5-9	170			170	174			174	97,7
10-14	157			157	151			151	103,2
15-19	132			132	99	1		100	132,0
20-24	90	21		111	66	32		98	113,2
25-29	36	53		89	41	52		93	95,6
30-34	14	50	2	66	18	61	6	85	77,6
35-39	17	69	2	88	9	52	2	63	139,6
40-44	8	53	2	63	10	65	6	81	77,7
45-49	12	54	3	69	5	51	3	59	116,9
50-54	7	61	7	75	10	63	11	84	89,2
55-59	5	45	5	55	3	32	9	44	125,0
60-64	7	34	5	46	5	41	8	54	85,1
65-69	3	25	6	34	1	20	10	31	109,6
70-74	3	29	9	41	3	16	10	29	141,3
75+		16	6	22	2	7	22	31	70,9
Total	834	510	47	1 391	773	494	87	1 354	102,7
Berkshire									97,6
Jeunes	45,4%				Jeunes	44,5%			
Adultes	44,3%				Adultes	44,9%			
Agés	10,2%				Agés	10,7%			

Les changements qui s'observent en milieu rural vont à l'encontre de ceux que nous avons relevés en ville. Là, la population âgée se décime, alors qu'elle s'accroît légèrement ici. Au moment où la population féminine de Reading tend à s'équilibrer avec les effectifs masculins, à la campagne, ceux-ci prennent de l'avance par rapport aux femmes, la tendance visible chez les 15 à 19 ans étant plus accentuée en 1871. L'âge au mariage demeure stable, mais le célibat définitif augmente chez les deux sexes; malgré que le marché matrimonial continue de favoriser les femmes restées sur place.

S'il est important de scruter la dynamique démographique en ce qui concerne les mouvements de population, l'équilibre des sexes et l'état civil, la mobilité géographique mérite aussi une attention particulière, et c'est là le sujet des tableaux 2.7 à 2.10. Les mêmes quartiers sont représentés mais ces données, de même que toutes les données subséquentes, portent strictement sur les femmes mariées, celles donc que nous avons retenues pour notre étude. Il s'agira ici de voir d'où viennent ces femmes qui se sont établies à Reading, à Tilehurst et à Aldworth. Y ont-elles suivi leur mari ou est-ce plutôt l'inverse? Ces questions nous importent parce qu'elles posent le problème de l'isolement des femmes. Celles qui passent leur vie entre quatre murs sont sans doute coupées du monde; elles le sont à différents degrés selon qu'elles ont grandi dans la paroisse ou celle d'à côté, ou qu'elles sont venues de loin, brisant du coup les liens

avec leur milieu d'origine.³⁰

Tableau 2.7

Lieu d'origine des couples

Zones urbaines-1851

TABLE OF FEMDIS BY MARIDIS

FEMDIS (DISTANCE DU LIEU D'ORIGINE)
MARIDIS (DISTANCE DU LIEU D'ORIGINE)

FREQUENCY PERCENT ROW PCT COL PCT	DE LA PA ROISSE	ENTRE 1 ET 40 KM	DE PLUS DE 40 KM	TOTAL
DE LA PAROISSE	66 16.14 55.00 46.81	28 6.85 23.33 25.93	26 6.36 21.67 16.25	120 29.34
ENTRE 1 ET 40 KM	42 10.27 35.59 29.79	42 10.27 35.59 38.99	34 8.31 28.81 21.25	118 28.85
DE PLUS DE 40 KM	33 8.07 19.30 23.40	38 9.29 22.22 35.19	100 24.45 58.48 62.50	171 41.81
TOTAL	141 34.47	108 26.41	160 39.11	409 100.00

FREQUENCY MISSING = 17

³⁰ Nos tableaux ont été constitués à partir du codage des lieux de naissance de tous les maris et femmes; nous avons par la suite attribué à chacun un code de distance entre le lieu d'origine et la paroisse de résidence et c'est à ce code que correspondent les variables "FEMDIS" (distance du lieu d'origine de l'épouse) et "MARIDIS" (distance du lieu d'origine du mari). Les tableaux se lisent comme suit: la première donnée de chaque case indique le nombre total de personnes dans chaque catégorie; la seconde indique le pourcentage par rapport au total; la troisième le pourcentage par rapport à la ligne, et la dernière le pourcentage par rapport à la colonne.

Tableau 2.8

Lieu d'origine des couples
Zones urbaines-1971

TABLE OF FEMDIS BY MARIDIS

FEMDIS (DISTANCE DU LIEU D'ORIGINE)
MARIDIS (DISTANCE DU LIEU D'ORIGINE)

FREQUENCY PERCENT ROW PCT COL PCT	DE LA PA ROISSE	ENTRE 1 ET 40 KM	DE PLUS DE 40 KM	TOTAL
DE LA PAROISSE	82 16.91 59.85 48.81	30 6.19 21.90 29.70	25 5.15 18.25 11.57	137 28.25
ENTRE 1 ET 40 KM	33 6.80 27.97 19.64	44 9.07 37.29 43.66	41 8.45 34.75 18.98	118 24.33
DE PLUS DE 40 KM	53 10.93 23.04 31.55	27 5.57 11.74 26.73	150 30.93 65.22 69.44	230 47.42
TOTAL	168 34.64	101 20.82	216 44.54	485 100.00

FREQUENCY, MISSING = 16

Les résidents de la ville sont surtout originaires de régions assez éloignées ou de Reading même, les femmes ayant moins de racines en ville (29,3%) que leur maris (34,4%). On peut en déduire soit qu'elles y sont venues en plus grands nombres pour travailler et qu'elles se sont mariées par la suite, ou que les hommes sont plus mobiles que les femmes, vont travailler à l'extérieur, et reviennent s'installer dans leur ville natale avec une épouse d'ailleurs, ce qui confirmerait bien que "qui prend mari prend pays". Si le pourcentage des natifs est à peu près le même en 1871, l'afflux de l'extérieur s'est accru sensiblement, les nouveaux débouchés résultant de l'expansion industrielle constituant sans doute un facteur d'attraction. Ces mouvements de population ne s'opèrent toutefois pas à grande échelle; nos données sur les lieux de naissance démontrent que l'influx provient surtout des comtés voisins, très peu des villes, des régions lointaines de l'Angleterre, encore moins de l'étranger.³³

Les couples que nous avons retenus se caractérisent aussi par leur forte tendance à l'endogamie.³⁴ La moitié d'entre eux sont originaires de la même région en 1851, près de 60% en 1871. Si le pourcentage de ménages de souche locale se maintient autour de 16%, on

³³ Nous n'avons retenu pour la présentation que les données concernant la distance par rapport au lieu d'origine. Il est par ailleurs important de noter que dans ce chapitre comme dans les chapitres subséquents, les totaux peuvent varier d'un tableau à l'autre en fonction des valeurs manquantes.

³⁴ Nous n'utilisons pas le terme au sens propre mais bien pour définir les conjoints qui proviennent de régions situées à égale distance de la paroisse où ils résident.

observe une nette augmentation des couples nés à plus de 40 kilomètres de la ville, ce qui reflète bien la mobilité accrue constatée pour l'ensemble. Cela n'est d'ailleurs pas une caractéristique régionale; le développement des moyens de transport fait que les déplacements à grande échelle sont de plus en plus fréquents dans la deuxième moitié du siècle.

Mobilité et appartenance socio-professionnelle sont étroitement liés. Dans les quartiers ouvriers, la population est surtout d'origine locale; si St-Giles (03) ne s'écarte pas outre mesure de la moyenne, on trouve à St-Mary (04) un agrégat fortement autochtone, par le biais des femmes aussi bien que des hommes; les natifs y constituent environ 40% du total, en 1851 comme en 1871. Les groupes bourgeois sont pour leur part surtout de nouvelle souche; à St-Mary (05), les résidents nés en ville comptent pour 20% de l'ensemble, les individus nés à plus de 40 kilomètres pour plus de 80%. Le même phénomène est visible à St-Giles (06), mais par le biais des femmes plutôt que des hommes puisque plus de 40% d'entre eux sont nés en ville.

Cette immigration bourgeoise reflète bien le développement de Reading, qui devient une destination de plus en plus intéressante pour les mieux nantis; la politique d'embellissement de la ville, évidente dès les années 1840, démontre que les autorités municipales veulent promouvoir cette orientation.

Plusieurs maîtresses de maison des classes moyennes sont donc, dans notre étude, des femmes particulièrement isolées, parties de loin pour venir s'établir dans une nouvelle ville avec leur mari.

Tableau 2.9

Lieu d'origine des couples
Zones rurales-1851

TABLE OF FEMDIS BY MARIDIS

FEMDIS(DISTANCE DU LIEU D'ORIGINE)
MARIDIS(DISTANCE DU LIEU D'ORIGINE)

FREQUENCY PERCENT ROW PCT COL PCT	DE LA PAROISSE	ENTRE 1 ET 40 KM	DE PLUS DE 40 KM	TOTAL
DE LA PAROISSE	67 16.46 52.34 40.12	50 12.29 39.06 33.33	11 2.70 8.59 12.22	128 31.45
ENTRE 1 ET 40 KM	63 15.48 37.95 37.72	74 18.18 44.58 49.33	29 7.13 17.47 32.22	166 40.79
DE PLUS DE 40 KM	37 9.09 32.74 22.16	26 6.39 23.01 17.33	50 12.29 44.25 55.56	113 27.76
TOTAL	167 41.03	150 36.86	90 22.11	407 100.00

FREQUENCY MISSING = 15

Tableau 2.10

Lieu d'origine des couples
Zones rurales-1871

TABLE OF FEMDIS BY MARIDIS

FEMDIS (DISTANCE DU LIEU D'ORIGINE)
MARIDIS (DISTANCE DU LIEU D'ORIGINE)

FREQUENCY PERCENT ROW PCT COL PCT	DE LA PA ROISSE	ENTRE 1 ET 40 KM	DE PLUS DE 40 KM	TOTAL
DE LA PAROISSE	96 19.03 59.72 48.59	42 9.29 29.17 26.75	16 3.54 11.11 13.56	144 31.86
ENTRE 1 ET 40 KM	64 14.16 35.36 36.16	82 18.14 45.30 52.23	35 7.74 19.34 29.66	181 40.04
DE PLUS DE 40 KM	27 5.97 21.26 15.25	33 7.30 25.98 21.02	67 14.82 52.76 56.78	127 28.10
TOTAL	177 39.16	157 34.73	118 26.11	452 100.00

FREQUENCY MISSING = 3

En milieu rural, la mobilité n'est pas la règle, ou tout au moins se limite-t-elle à une circonférence beaucoup plus restreinte. L'immigration en provenance de régions éloignées est moins considérable et plus féminine que masculine. En gros, les échanges de population se font surtout avec les paroisses d'à côté. Ici comme en ville, les femmes ont moins de souches dans leur communauté, ce qui indique bien que, pour beaucoup de femmes, le mariage s'accompagne d'un certain déracinement par rapport au milieu d'origine.

La tendance à l'endogamie est moins accentuée à la campagne, où 46,7% des couples sont originaires d'endroits situés à égale distance de leur paroisse de résidence; en 1871, leurs effectifs se rapprochent de la moyenne urbaine, résultat surtout de l'augmentation des conjoints nés dans leur paroisse ou venus de loin. Malgré cette évolution, les femmes de milieu rural doivent plus souvent que les citadines sortir de leur environnement lorsqu'elles prennent mari.

Q Ce phénomène est particulièrement évident à Aldworth, où seulement 16,2% des femmes sont nées dans la paroisse alors que les hommes en sont originaires pour les deux tiers. La pénurie d'effectifs féminins oblige les prétendants à aller chercher épouse dans les villages limitrophes, où sont nées 40% des femmes. En 1871, ce pourcentage s'accroît alors que l'immigration féminine en provenance de régions plus éloignées diminue. Cela corrobore nos constats antérieurs à l'effet que, dans cette petite communauté, les horizons se rétrécissent plutôt que l'inverse.

Quel qu'ait été le parcours de ces 1800 femmes, toutes se retrouvent à la ligne d'arrivée, le foyer. La très grande majorité d'entre elles y passent le gros de leurs journées puisque le travail à l'extérieur, nous aurons l'occasion de le constater en fin de chapitre, est marginal. La nature du travail qu'elles font à la maison dépend donc essentiellement de l'occupation de leur conjoint, qui détermine les ressources dont elles disposent, ce dont il sera question au prochain chapitre.

Tableau 2.11
Structure professionnelle

Hommes
1851-1871

	<u>Zones urbaines</u>		<u>Zones rurales</u>	
	1851	1871	1851	1871
Nombre total	419	488	414	452
<u>Secteur</u>	<u>%</u>	<u>%</u>	<u>%</u>	<u>%</u>
Industrie	31,5	29,9	13,3	12,2
Bâtiment	18,4	11,9	9,7	9,1
Manoeuvres	4,1	15,6	0,7	5,3
Commerce	14,6	14,8	5,8	6,0
Services	8,6	12,5	2,7	3,3
Transports	4,5	3,3	2,2	4,6
Service domestique	5,7	5,5	3,4	8,6
Manoeuvres agricoles	5,7	1,8	46,9	31,2
Agr.-Pêches-Mines	3,1	2,7	13,8	16,2
Non actifs	3,8	2,0	1,7	3,5
<u>Niveau de qual.</u>				
I	1,9	1,2	3,1	1,5
II	23,9	17,4	9,2	9,7
III	42,0	42,6	22,7	26,5
IV	7,6	10,5	15,2	21,6
V	20,8	26,4	48,1	37,8
VI	3,8	1,8	1,7	3,3

En milieu urbain, le secteur manufacturier est de loin le plus gros pourvoyeur d'emplois en 1851 et en 1871. La stabilité des effectifs qu'il regroupe n'est pas représentative de la percée des gros établissements industriels, qu'on observe plutôt par l'augmentation considérable des manoeuvres. L'envergure de ce gonflement peut sans doute mettre en cause la nomenclature du recensement mais il nous semble plus plausible de l'attribuer à la demande accrue de main-d'oeuvre non spécialisée qui résulte de la croissance des grosses entreprises. On verrait, mal en effet pourquoi les travailleurs seraient moins enclins à préciser leur domaine de compétence en 1871 alors qu'ils le faisaient vingt ans auparavant. La prépondérance accrue du secteur secondaire se fait notamment aux dépens des occupations liées à l'agriculture dont on constate le déclin.

La réduction qui s'opère dans le domaine des transports reflète la transition en cours entre les métiers traditionnels s'y rattachant et les tâches nouvelles créées par l'avènement du chemin de fer. Nos quartiers sont en effet situés assez loin de la gare à proximité de laquelle résident la plupart des travailleurs du transport.

Les grandes tendances relevées pour l'ensemble de la nomenclature urbaine ne se manifestent toutefois pas dans tous les secteurs d'activité. La chute du bâtiment, qui passe de la deuxième à la cinquième place au rang des occupations, ne reflète pas la stabilité constatée pour l'ensemble de la ville. De même, la montée des professionnels n'est pas aussi spectaculaire

dans nos zones, malgré qu'elle indique bien l'importance croissante de ce groupe.

Si on observe une redistribution de la force de travail dans certaines occupations, il demeure que les travailleurs qualifiés (III) dominant largement par leur effectifs et conservent leur prépondérance. Le changement le plus notable s'observe chez les non qualifiés (V), et est sûrement tributaire de la montée des manoeuvres. Les ouvriers semi-qualifiés (IV) connaissent une croissance plus modeste, ce qui atteste bien que la mobilité s'opère plus par le bas que par le haut. Le déclin des cols blancs, surtout du groupe II, confirme cette évolution.

Milieu ouvrier

A l'intérieur de ce cadre général, nos quartiers se distinguent nettement les uns des autres. Dans le St-Giles des travailleurs (03), les ouvriers du secteur secondaire sont évidemment les plus nombreux (31%), ceux du bâtiment venant en deuxième place (20%); suivent ensuite les manoeuvres, les domestiques, et le secteur tertiaire, modeste, il va sans dire. La population active est constituée pour les trois quarts de travailleurs manuels qualifiés (III) et non qualifiés (V). Les cols blancs sont minoritaires, à plus forte raison en 1871, puisque les très qualifiés (I), peu nombreux au départ, disparaissent du quartier, de même que 10% des effectifs du groupe II. Les non

qualifiés (V) par contre, gonflent leurs rangs de 6% et le groupe des semi-qualifiés (IV) de 8%. Si le mélange des classes, en termes géographiques, est un fait à Reading, la tendance est de plus en plus à l'homogénéisation sociale.

A St-Mary (04), la nomenclature est moins diversifiée, le secteur secondaire occupant 40% des hommes, le bâtiment le quart en 1851. Les métiers liés à l'agriculture sont par ailleurs assez importants puisqu'ils regroupent 10% de la population masculine, dont la moitié comme journaliers. Le commerce est très peu présent et, fait surprenant, les manoeuvres viennent au bas de la liste avec un infime 0,9%.

En 1871, la nomenclature est complètement modifiée. Les manoeuvres ont fait ici un énorme bond de 32%, raflant les effectifs de presque tous les autres secteurs à l'exception du commerce, qui occupe 4% de plus d'hommes. Le bâtiment (-10%) et le travail manufacturier spécialisé (-8%), sont les secteurs les plus touchés. Le phénomène de prolétarianisation est ici très net: le groupe III, qui constituait plus de la moitié du total en 1851, chute à 43% et le groupe V passe de 32% à 48%.

En 1871 donc, les travailleurs du secondaire, les manoeuvres et les ouvriers du bâtiment constituent 80% de la population active à St-Mary (04) et 60% à St-Giles (03). Quoiqu'on trouve une plus grande diversité de métiers à St-Giles, ces deux quartiers se peuplent de plus en plus d'ouvriers non qualifiés.

Milieu bourgeois

Dans les quartiers aisés, la structure professionnelle ne change pas sensiblement de 1851 à 1871. La fonction publique, le commerce et le secteur manufacturier forment l'essentiel de la nomenclature, la première venant en tête de liste. A St-Mary (05), ces trois branches de l'activité économique font vivre près des deux tiers des conjoints, à St-Giles (06) près de 90% d'entre eux.

Compte tenu de la nature des occupations dominantes, St-Mary (05) se partage en gros entre les niveaux de qualification II et III, quoique des déplacements notables s'opèrent en vingt ans. Ceux qui occupaient les postes les plus prestigieux (II), la majorité (54%) en 1851, ne comptent plus que pour 41% de la population active en 1871, alors que ceux du groupe III gonflent leurs rangs de 15%. Si les plus qualifiés demeurent nombreux, les cols bleus prennent de plus en plus de place, ce qui se reflète aussi par l'apparition du groupe IV (7,5%) en 1871. Les non-actifs (VI), qui, dans bien des cas, sont suffisamment nantis pour vivre de leurs avoirs, passent par ailleurs de 13,4% à 5,4%.

A St-Giles, l'éventail des secteurs d'emploi, moins nombreux au départ, rétrécit; en 1871, les employés du secteur primaire et des transports sont éliminés du tableau des occupations. Les dispensateurs de service, qui forment le groupe le plus dynamique, accroissent leurs rangs de 10%, regroupant ainsi le tiers des hommes en 1871; ce gonflement se fait aux dépens des

autres occupations, le commerce et le secteur manufacturier passant en deuxième et troisième places. Le St-Giles des mieux nantis appartient donc de plus en plus aux professionnels.

Quoique les cols blancs (II) se maintiennent au-delà de 50%, leurs effectifs diminuent légèrement, de même que ceux du groupe I, alors que les ouvriers qualifiés (III) gonflent leurs rangs de 8%. Nos deux quartiers bourgeois connaissent donc une évolution semblable, en ce que les gens de métier s'y taillent une meilleure place dans la hiérarchie professionnelle, alors que les effectifs au sommet diminuent, en particulier à St-Mary.

Les travailleurs manuels sont ainsi de plus en plus présents dans tous les quartiers urbains, même les plus cossus. La propension des familles aisées à quitter le centre-ville pour s'installer en banlieue est sûrement un facteur d'explication. Malgré que notre étude ne porte que sur quelques quartiers, on peut très bien y voir aussi les effets de l'expansion industrielle qui résulte dans le grossissement de la masse des travailleurs. Une chose est certaine, lorsqu'il est question de bourgeoisie dans cette étude, il s'agit beaucoup plus des classes moyennes que de la haute bourgeoisie, surtout en 1871.

Milieu rural

Dans les campagnes, la tendance est à la diversification. Quoique les métiers liés à l'agriculture demeurent prépondérants, ils occupent moins de la moitié des hommes en 1871, alors qu'ils en faisaient travailler près des deux tiers en 1851; cette chute est visiblement due à la réduction des manoeuvres agricoles. Si le secteur manufacturier et le bâtiment demeurent à peu près stables, les autres occupations prennent de l'ampleur, à commencer par le service domestique et le travail non qualifié.

En région rurale, la mobilité s'opère manifestement vers le haut. A l'intérieur du groupe V, la population active décline de 10%, le déplacement s'opérant clairement vers les catégories III et IV, mouvement contraire donc à celui que nous avons relevé à Reading. Il semble que les ouvertures soient de plus en plus nombreuses à la campagne, mais il est possible aussi que ceux qui ne réussissent pas à y trouver du travail aillent tenter leur chance en ville.

Illehurst correspond assez bien à ce tableau d'ensemble, autant en ce qui concerne les métiers qu'en ce qui a trait aux regroupements socio-professionnels. Les manoeuvres agricoles y sont toutefois légèrement plus nombreux que la moyenne, ce qui gonfle les rangs des hommes qui se situent au bas de la hiérarchie des qualifications (V).

Aldworth constitue un cas particulier; ici, les métiers agricoles occupent un plus gros pourcentage de la population masculine, quoiqu'ils connaissent aussi une baisse considérable, passant de 63% à 52% en vingt ans. Le secteur manufacturier vient en deuxième place (16%) et demeure stable. Le commerce, qui occupait 9,3% des hommes en 1851, n'en occupe plus que 2,3% en 1871. Force nous est de conclure encore une fois que cette paroisse s'appauvrit.

Le déclin de certaines activités s'opère parallèlement à la percée de nouveaux débouchés: le service domestique, inexistant en 1851, fait travailler 1,3% des hommes en 1871; l'apparition du secteur des transports constitue néanmoins le plus gros changement puisqu'il regroupe en 1871 13,9% de la population active.

Ces modifications ne changent pas sensiblement la structure socio-professionnelle. Les travailleurs semi-qualifiés (IV) conservent des effectifs stables, environ deux tiers du total, suivis du groupe III, qui s'accroît légèrement pour atteindre les 29% en 1871. L'absence du groupe V s'explique du fait qu'il n'existe pas de journaliers agricoles à Aldworth; les hommes sont embauchés comme employés de ferme, probablement pour la plupart au service de M. Monck, ce grand seigneur dont il était question plus tôt. Les groupes I et II, déjà peu présents, y perdent un peu et ne regroupent plus que 9% des hommes à la fin de notre période. De ce 9% toutefois, certains peuvent de toute évidence se permettre, par consécration par excellence du statut et de la richesse, d'embaucher le

... de domestiques maîes qui sont apparus dans la nomenclature en 1871.

En milieu rural comme en ville donc, l'élite resserre ses rangs et, en dessous d'elle, au milieu de la pyramide socio-professionnelle, la tendance est à la mobilité vers le bas, quoique le mouvement varie selon que l'on habite la ville ou la campagne.

D. Le travail féminin

Dans ce contexte changeant, qu'en est-il du travail féminin? Au moment où les débats politiques et féministes vont bon train, il est en voie de disparition: les anges du foyer le sont de plus en plus à temps plein. Et ce mouvement de repli vers le home est étonnamment uniforme.

Si l'on considère que la gent féminine constitue le tiers de la population active de Reading à compter de 1841,¹¹ et que 25% des Victoriennes travaillent à l'extérieur au milieu du siècle,¹² les quartiers urbains que nous avons retenus sont particulièrement propices à l'étude des ménagères puisque la quasi-totalité des femmes mariées qui s'y trouvent se consacrent strictement au travail domestique, plus encore en 1871 (89,2%) que vingt ans auparavant (82,4%). La possibilité qu'un changement de perception

¹¹ J. G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 10.

¹² H. L. McDougall, "Working-Class Women...", p. 267.

par rapport au travail des femmes à l'extérieur ait contribué à accroître la falsification des informations fournies dans le recensement n'est pas exclue; toutefois, si l'on considère que les femmes elles-mêmes remplissaient souvent la fiche de famille qui devait être retranscrite par la suite par l'agent recenseur, il semble moins probable que ce facteur puisse à lui seul rendre compte de cette augmentation. Malgré que la sous-évaluation du travail féminin puisse gonfler les pourcentages, les grandes tendances se dégagent néanmoins clairement.

Les tâches domestiques sont très nettement l'occupation principale de la grande majorité des femmes et le travail à l'extérieur du foyer devient pratique moins courante dans la deuxième moitié du siècle. La dissémination de l'idéologie dominante voulant que la femme soit avant tout épouse et mère, et les nombreuses commissions d'enquête décrivant le travail féminin contribuent sûrement à cette évolution. La documentation contemporaine reflète en effet le désir des classes moyennes de promouvoir la séparation des domaines privé et public; de même, les textes juridiques, telle la Loi des pauvres de 1834, sont fondés sur le principe de la démarcation des rôles hommes/femmes, qui veut que le mari soit le pourvoyeur de la famille et que l'épouse gère la maisonnée. "The central belief that emerged during this period (1750-1850) was that of a male breadwinner gaining a livelihood through work and maintaining his female (and child) dependants within the home as well as representing them in political activities appropriate

to his station".¹² Même dans la classe ouvrière, où le revenu supplémentaire est souvent nécessaire, le travail rémunéré des femmes est fortement critiqué, d'une part par les porte-parole des classes moyennes qui le perçoivent comme une menace pour l'institution familiale, d'autre part par la communauté parce qu'il est perçu comme une atteinte à la virilité du mari.¹³ Les femmes qui travaillent à l'extérieur sont donc sujettes à la réprobation de leur entourage aussi bien qu'à celle des observateurs contemporains.¹⁴ Si on ne peut mesurer concrètement l'impact du discours, on peut à tout le moins supposer qu'il a joué un rôle dans le confinement des femmes au foyer, à plus forte raison si l'on considère que plusieurs de nos quartiers se prolétarisent. Selon F. Stearns, c'est essentiellement en temps de crise que les maris sont forcés d'accepter la contribution financière de leur femme.¹⁵ Il affirme que c'est la prospérité économique de la période mid-victorienne, et l'amélioration du niveau de vie, qui expliquent le recul du travail féminin rémunéré.

En 1851 donc, seulement 17,6% de nos femmes travaillaient à l'extérieur; ce groupe se répartit équitablement entre les travailleuses du secteur secondaire et les domestiques, qui comptabilisent 86% de la population active féminine. Les premières

¹² L. Davidoff, "The Rationalization...", p. 64.

¹³ F. Stearns, "Working Class Women...", p. 113.

¹⁴ H. L. McDougall, "Working-Class Women...", p. 266.

¹⁵ F. Stearns, "Working Class Women...", p. 115.

Tableau 2.12
Structure professionnelle
Femmes
1851-1871

	<u>Zones urbaines</u>		<u>Zones rurales</u>	
	1851	1871	1851	1871
Nombre total	75	54	148	54
<u>Secteur</u>	<u>%</u>	<u>%</u>	<u>%</u>	<u>%</u>
Secondaire	44,0	37,0	19,6	16,7
Service domestique	44,0	44,4	14,2	25,9
Tertiaire	10,7	16,7	6,8	14,6
Manoeuvres agricoles	1,3	1,9	57,4	33,3
Pêches-Mines-Agr.	0,0	0,0	0,0	9,5
<u>Niveau de qual.</u>				
I	0,0	0,0	0,0	0,0
II	13,3	1,9	8,8	13,0
III	45,3	40,3	16,2	16,7
IV	36,7	40,7	39,5	35,2
V	2,7	9,3	62,8	33,3
VI	0,0	1,9	0,7	0,0

gagnent leur vie pour la plupart comme couturières ou modistes, les secondes sont buandières, femmes de ménage, ou servantes. En 1871, le secteur secondaire décline au profit du secteur tertiaire, évolution conforme à celle de l'ensemble de la ville.³⁷

On constatera par ailleurs que, si les femmes font rarement un travail requérant des compétences très poussées, la plupart d'entre elles pratiquent un métier qui nécessite un minimum de qualifications. En 1851 comme en 1871, plus de 60% des travailleuses se classent dans les catégories III et IV. Il semble

³⁷ J. G. Daigle, "Alliances et filiations...", p. 10.

toutefois que la déqualification observée chez les hommes s'opère aussi chez les femmes puisque le groupe V augmente de 7%.

Milieu urbain

Bien entendu, les travailleuses sont surtout concentrées dans les quartiers ouvriers; elles comptent pour 19% de la population féminine à St-Giles (03) et pour 26% à St-Mary (04). Les secteurs d'activité varient toutefois d'un endroit à l'autre. A St-Mary, plus des deux tiers des femmes sont employées dans le secteur secondaire, 26 % seulement comme domestiques, le tertiaire venant en dernière place avec un mince 3%. Le groupe des travailleuses qualifiées domine largement (75%), suivi du groupe IV (25%). En 1971, la structure professionnelle est complètement changée: c'est alors le service domestique qui occupe près des deux tiers des femmes, et le secteur secondaire un peu plus du quart; le tertiaire double mais conserve une place modeste (7%) dans l'ensemble, alors qu'apparaissent les manoeuvres agricoles (3%). La situation des femmes se détériore considérablement si l'on considère que le groupe IV est passé en tête de liste (60%) au détriment des travailleuses qualifiées qui perdent plus de 40% de leurs effectifs; cette prolétarianisation se manifeste aussi par la percée du groupe V (7%). Evolution donc, tout à fait semblable à celle que nous avons observée chez les hommes, dont

près de la moitié sont au bas de l'échelle des compétences en 1871. Dans ce quartier fortement prolétaire, les femmes qui travaillent à l'extérieur demeurent importantes en nombre (21,7%), mais elles perdent de leurs effectifs.

Le scénario est inversé à St-Giles; ici, en 1851, le service domestique occupe près des deux tiers des femmes, suivi de loin par le secteur secondaire (18%) et le tertiaire (15%), les manoeuvres agricoles se situant au bas de la nomenclature (2%). En 1871, les femmes ne comptent plus que pour 7,9% de la population active, en chute de 12%. La structure professionnelle est par ailleurs beaucoup plus équilibrée; le secteur secondaire est passé en première place (43%), suivi du service domestique (31%) et du tertiaire (25%). Les travailleuses sont d'autre part de plus en plus qualifiées à St-Giles; le groupe III double, regroupant ainsi la moitié d'entre elles, alors que le groupe IV perd 26% de ses effectifs (31%); on observe néanmoins une augmentation marquée des ouvrières non qualifiées (18%). Cela aussi correspond à l'évolution des professions masculines.

Si le travail féminin à l'extérieur recule partout, en milieu bourgeois, il est vraiment exceptionnel; ici, seulement 5% à 6% des femmes pratiquent un travail rémunéré de 1851 à 1871. Les quelques travailleuses qui se trouvent à St-Mary (05) en 1851 besognent presque toutes dans le secteur secondaire, quelques-unes sont domestiques, le tertiaire n'apparaissant dans la nomenclature que vingt ans plus tard. A St-Giles (06), les travailleuses se répartissent équitablement entre les secteurs secondaire et tertiaire.

Il serait malaisé de dégager des tendances de ces données, compte tenu du très faible pourcentage de femmes qui s'adonnent à un travail payé. Il est clair aussi que celles qui le font ne sont pas, pour la plupart, issues de milieux aisés si l'on en juge par la nature des occupations. Dans nos agrégats bourgeois donc, la population féminine correspond largement au modèle de l'épouse au foyer.

Milieu rural

En milieu urbain, le poids numérique des travailleuses est assez négligeable, même dans les quartiers où l'on pourrait s'attendre à ce que les femmes participent en plus grand nombre à la force de travail. En milieu rural par contre, la présence des femmes est assez imposante dans la nomenclature; en 1851, la population active féminine y compte pour 35%. Leur éviction du marché du travail est par ailleurs comparable à celle que nous avons observée en ville, puisqu'en 1871, elles ne forment plus que 21% du total.

La restructuration du secteur agricole, et plus précisément des occupations traditionnellement féminines, est de toute évidence largement responsable de ce recul. Les métiers agricoles non qualifiés, qui occupaient plus de la moitié des femmes, perdent en effet le quart de leurs effectifs. Apparemment, plusieurs femmes trouvent d'autres débouchés dans le secteur primaire (+9,3%), ou réussissent à se tailler

une place dans le service domestique (+10%) et dans le tertiaire (+6%), alors qu'elles besognent en moins grand nombre dans le secteur secondaire. Ces nouvelles ouvertures leur ont ~~semblé-t-il~~ permis de s'orienter vers des métiers plus spécialisés. Il n'en demeure pas moins que bon nombre d'entre elles ont clairement été évincées du marché du travail en cours de route.

C'est tout au moins le cas à Tilehurst où la population active féminine passe de 39% à 12%. Ici, la hiérarchie des professions correspond en gros au modèle d'ensemble, quoique le secteur primaire se résume aux manoeuvres agricoles. A Aldworth, l'évolution se fait en sens inverse alors que le pourcentage des travailleuses passe de 3% à 18%. Les occupations se répartissent entre l'agriculture (63%) et le tertiaire (38%).

Malgré que les travailleuses en milieux rural et urbain évoluent différemment en ce qui a trait au niveau de compétence exercé au travail, en gros, les femmes que nous étudions font un parcours semblable en ce qu'elles sont graduellement écartées des métiers rémunérés. Bien que les pressions sociales expliquent en grande partie le phénomène, question sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, il ne faut pas oublier que les aménagements résultant du développement industriel ont largement contribué à masculiniser la nomenclature. Bien sur les nouveaux débouchés découlant de l'industrialisation ont ouvert des portes aux femmes, mais les études faites à partir des recensements ont démontré d'une part que leur pénétration du marché du travail a été beaucoup moins

massive qu'on aurait pu le croire à la lecture de certains textes contemporains; d'autre part, les nouvelles ouvertures ont surtout bénéficié, si l'on peut s'exprimer ainsi, aux femmes célibataires. Le confinement des femmes à des salaires inférieurs alors que les revenus masculins s'amélioraient rendait moins alléchant le salaire additionnel qu'elles pouvaient procurer à leur famille, et la revendication de leur présence à la maison les ont de plus en plus reléguées aux tâches domestiques.²²

Ainsi, à compter du milieu du siècle, les femmes au foyer sont plus nombreuses, et les contemporains en sont sans doute fort aise puisqu'elles sont à l'abri des aléas du travail astreignant auquel elles devaient consacrer une grande partie de leurs énergies, selon plusieurs au détriment de leur famille. Mais la production domestique n'est pas non plus de tout repos, et c'est là le propos de notre prochain chapitre.

²² M. L. McDougall, "Working-Class Women...", p. 275.

CHAPITRE III

MERES ET MAITRESSES DE MAISON VICTORIENNES

Nous avons suffisamment insisté sur le fait que le travail domestique est le lot de toutes les femmes; encore faut-il voir en quoi il consiste. Certes, il se mesure, et nous aurons l'occasion de le démontrer. Mais être ménagère, c'est gérer un budget, nourrir son monde et astiquer autant que faire se peut puisque la propreté compte désormais parmi les marques de la respectabilité. Toutes ces tâches que les femmes accomplissent jour après jour ne sont pas du ressort de nos calculs. Elles se définissent en retrait des tableaux, à l'intérieur du home, l'unique sphère d'influence féminine qui ne soulève aucune objection au XIXe siècle. Quelques historiens nous ont éclairée sur le fonctionnement de cet univers féminin, la plupart en dépouillant l'abondante littérature d'époque. Ce sont leurs observations qui nous ont permis de dresser le portrait du foyer victorien.

A. Le foyer bourgeois

C'est le mariage, bien sûr, qui définit le rôle de la maîtresse de maison et la règle est que l'on se marie lorsque les revenus permettent de subvenir aux besoins de la famille, nombreuse de préférence. La jeune bourgeoise quitte donc le domicile paternel pour le foyer conjugal vers l'âge de vingt-cinq ans, probablement soulagée d'avoir échappé au triste sort de la célibataire. Dans la bourgeoisie anglaise du XIX^e siècle,² quelle que soit la fortune, le mariage est un impératif; on est vieille fille si l'on a pas réussi à faire autrement. La perspective de passer le reste de ses jours à la charge de ses parents est loin d'être réjouissante, pas plus d'ailleurs que celle de devoir gagner sa vie, probablement en s'occupant des enfants des autres puisque la position de gouvernante est à peu près la seule qui soit acceptable pour les jeunes

¹ P. Branca, Silent Sisterhood. Middle Class Women in the Victorian Home, London, Croom Helm, 1975, p. 5.

² Précisons tout de suite ce que les principaux auteurs auxquels nous nous sommes référée entendent par bourgeoisie. J.A. Banks s'est intéressé aux échelons supérieurs de la bourgeoisie, dont le revenu minimum annuel se situe à £300; dans ces bonnes maisons, on embauche au moins trois domestiques. A l'intérieur de nos groupes bourgeois du Berkshire, 9% des femmes peuvent se permettre de tels services. C'est sur les chefs de file de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie que porte l'étude de L. Davidoff, The Best Circles. Society Etiquette and the Season; son analyse est d'autant plus circonscrite qu'elle porte surtout sur l'élite qui joue un rôle actif dans les rouages de la "société", c'est-à-dire dans le réseau de sociabilité qui régit la mobilité. P. Branca s'est par sa part penchée sur les franges inférieures de la bourgeoisie, le groupe le plus considérable donc, dont le revenu varie entre £100 et £300 par année. Ces maisons n'embauchent qu'une seule servante, ce qui correspond à la situation des trois quarts de nos bourgeoises.

filles de bonnes familles.

Les filles sont éduquées en fonction de leur futur rôle d'épouse et de mère et, dans la haute bourgeoisie, les alliances viennent consolider le pouvoir et la fortune; elles résultent fréquemment d'un marchandage où les parents jouent un rôle déterminant.³ Bien que l'idéal du mariage d'amour gagne du terrain au XIXe siècle, très souvent, les futurs mariés se connaissent à peine avant de se marier.⁴ Selon P. Branca, dans la petite bourgeoisie, les mariages sont pour la plupart l'aboutissement de l'amour et les jeunes filles choisissent leur partenaire assez librement.⁵ Cela ne fait pas consensus. Dans une étude récente, J. R. Gillis soutient que l'idéal des unions fondées sur l'affection mutuelle se concrétise rarement et que, même chez les gens de métier, les parents interviennent souvent pour tenter d'influencer le choix du conjoint.⁶

Que l'on aime ou non son mari, l'union véhicule des obligations qui débordent largement de l'engagement personnel; le mariage relève ici autant du social que de l'affectif. Les conjoints sont partenaires dans une entreprise axée sur l'ascension sociale et le rôle assumé par chacun est étroitement lié à cette ambition: le mari se doit d'assurer un niveau de vie convenable à sa femme et l'épouse a la responsabilité de maintenir, voire de rehausser, le rang du ménage par une saine

³ L. Davidoff, The Best Circles..., p. 50.

⁴ J. R. Gillis, For Better, For Worse, British Marriages, 1600 to the Present, Oxford, Oxford University Press, 1985, p. 4-5.

⁵ P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 128.

⁶ R. J. Gillis, For Better, For Worse..., p. 232-247.

gestion domestique.

Ces pressions se comprennent d'autant mieux en contexte. Certes, la classe moyenne élargit considérablement ses effectifs depuis le début du siècle⁷ de 1803 à 1867, elle gonfle ses rangs de 223% alors que la population britannique augmente de 206%.⁷ L'expansion économique repose non seulement sur la masse des travailleurs manuels mais aussi, et de plus en plus, sur la main-d'oeuvre qualifiée, d'où l'importance croissante de la formation. A l'aube de la récession des années 1870, les débouchés se referment et tous les nouveaux bourgeois ne parviendront pas à maintenir une position durement arrachée. A St-Giles et à St-Mary, tout indique justement que la bourgeoisie perd en nombre. Pour les ménages bourgeois, le désir de se tailler une place de choix dans la hiérarchie cause d'autant plus de pressions que la compétition est serrée.

Enfin, le mariage est une affaire de longue durée⁸ et, pour les femmes, il marque le début d'une vie d'isolement, d'une part parce qu'elles seront confinées au foyer, d'autre part parce qu'elles sont presque

⁷ P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 2.

⁸ Une fois atteint l'âge adulte, on peut compter vivre encore trente-cinq à quarante ans, E. A. Wrigley, The Population History of England. A Reconstruction, London, Edward Arnolds Ltd, 1981, p. 453. Le divorce est par ailleurs peu fréquent; il est coûteux, sanctionné par rien de moins qu'un Act of Parliament, la seule raison valable étant l'adultère, auquel doit s'ajouter l'un des éléments suivants: cruauté, désertion, bigamie, inceste, viol ou bestialité. Si le Matrimonial Cause Act de 1857 le rend plus accessible financièrement, il demeurera longtemps encore, est-il besoin de le dire, de l'ordre des choses qui ne se font pas.

toujours coupées de leur famille une fois mariées.⁷ Comme nous l'avons constaté au chapitre précédent, c'est nettement le cas de la majorité de nos bourgeoises de Reading.

Le travail que les femmes accomplissent à la maison ne se comprend qu'à la lumière de ce que le home représente pour les Victoriens. A l'intérieur d'une société hautement compétitive, aux prises avec les bouleversements occasionnés par l'industrialisation, les contemporains lui confèrent presque des propriétés salvatrices. Le home est à la fois le "havre de la tranquillité" à l'intérieur d'un monde menaçant et le lieu d'épanouissement de la famille, qui est, elle aussi sacrée; mais c'est d'abord le refuge du mari: "It was a sanctuary in which the husband could recover from the trials of his business life and over which his wife reigned as guardian angel."¹⁰

Si la maisonnée est aménagée en fonction des goûts du mari, elle doit aussi être à la mesure de sa position. Il en va de la ~~responsabilité~~ de la ménagère de gérer un établissement aussi raffiné que les moyens le permettent puisque le foyer est le reflet de la place que l'on occupe dans la société. C'est cela, autant que d'assurer le bien-être de la famille, qui définit le rôle des maîtresses de maison, et bon nombre de leurs contraintes.

⁷ P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 146.

¹⁰ J. A. Banks, O. Banks, Feminism and Family Planning in Victorian England, New York, Schocken Books Inc., 1964, p. 59.

It was her duty, be she a lower middle-class housewife or the mistress of a more substantial "establishment", to monitor the levels of expenditure and consumption, and to organize domestic life in such a way as to demonstrate the family's standards and values of respectability to the neighbours and to the world at large.¹¹

Etre ménagère consiste donc essentiellement à organiser une maisonnée, grande ou petite, en fonction du double impératif du confort et des apparences. Ce qui se résume en une phrase est en réalité une affaire assez compliquée compte tenu des nombreuses exigences de la respectabilité, dont la propension aiguë à l'ordre n'est pas la moindre. La maxime "tout en son temps et chaque chose à sa place" est ici appliquée à la lettre: "The ultimate nineteenth-century ideal became the creation of a perfectly orderly setting of punctually served and elaborate meals, clean and tidy warmed rooms, cleaned pressed and aired clothes and bed linen."¹²

La maisonnée bourgeoise est en quelque sorte un modèle miniature de la société anglaise. L'aménagement même de la maison reflète les cloisonnements rigoureux que les Victoriens ont reproduits au foyer. L'espace y est divisé entre les lieux d'hospitalité-- salon, salle à manger, vestibule-- et les lieux privés-- réservés

¹¹ Dyhouse, C., "Mothers and Daughters in the Middle-Class Home, 1870-1914", Labour and Love, Women's Experience of Home and Family 1850-1940, sous la dir. de J. Lewis, New York, Basil Blackwell Ltd., 1986, p. 27.

¹² Davidoff, L., "The Rationalization of Housework", Exploitation in Work and Marriage, sous la dir. de D. Barker et S. Allen, London, Longman's, 1976, p. 130.

aux domestiques et aux chambres d'enfants. La ségrégation démarque le privé du public, mais aussi les patrons des employés et les adultes des enfants. Elle est à la mesure des moyens; plus les ressources financières sont considérables, plus le luxe des grands espaces permet la multiplication des compartiments.

A l'intérieur de ce monde hautement structuré, tenir maison relève désormais presque de la science, comme en témoignent les nombreux manuels adressés à la maîtresse de maison, et ils sont en pleine expansion depuis les années 1830.¹³ L'implantation d'horaires rigoureux est l'une des manifestations les plus visibles de ce souci de l'organisation; la maison victorienne, tout comme l'usine, fonctionne de plus en plus au rythme de l'horloge:

Housework schedules began to be drawn up with regular daily, weekly, monthly, and annual tasks to be followed... Early rising was the constant exhortation to mistress and maid alike. Artificial light was improved to even out the day and night throughout the year, and thereby to increase the time so carefully hoarded..."¹⁴

Si les femmes sont responsables d'organiser les différentes besognes quotidiennes, elles participent plus ou moins à leur exécution selon qu'elles se situent en haut ou en bas de l'échelle sociale. Evidemment, la grande bourgeoise est exempte de bon nombre de travaux manuels; quelques-unes, les grandes

¹³ L. Davidoff, The Best Circles..., p. 18.

¹⁴ L. Davidoff, "The Rationalization...", p. 135.

patronnes qui embauchent plusieurs domestiques, en sont complètement dispensées. Encore que le nombre d'employés ne soit pas le seul indice concluant quant au travail que les femmes font ou ne font pas. Une femme qui a trois bonnes à tout faire et dix enfants n'est pas exactement au repos et c'est là le genre de précision qu'apportera notre démonstration statistique.

Il reste que, plus on monte dans la hiérarchie, plus on embauche d'employés spécialisés et, en règle générale, plus la maisonnée est partagée entre les fonctions familiales et les obligations sociales. Dans les très grandes maisons, là où le mari est officier supérieur de l'armée, par exemple, la maîtresse de maison aura sans doute à son service une femme de charge pour voir à l'efficacité d'une armée de domestiques. Elle consacrera une grande partie de son temps à la planification de plusieurs réceptions par semaine. Les femmes qui gèrent ces grands établissements ne se prélassent certes pas, mais leur présence dans notre étude ne justifie pas une description des compétences spécifiques dont elles doivent faire preuve. Parmi nos bourgeoises du Berkshire, celles qui embauchent des femmes de charge comptent pour 1,3% du total.

Par contre, celles qui sont à la tête des bonnes maisons, où l'on embauche entre trois et cinq employés, regroupent 8,4% de nos femmes. Dans ces établissements, la patronne consacre une large part de ses énergies à former, diriger et superviser ses domestiques. La chose n'est pas simple parce que la maisonnée bourgeoise est une machine de plus en plus

complexe; la hiérarchisation des tâches et des activités, aussi bien que celle de l'espace, génère énormément de travail. Pour nourrir la maisonnée, trois séries de repas sont préparés (pour les domestiques, pour les adultes, et pour les enfants) quatre fois par jour, et servis selon le rituel qui va de pair avec la place que l'on occupe dans la maison: coutellerie pour adultes, pour enfants, pour la cuisine, pour la salle à manger, et ainsi de suite.

Les tâches ménagères sont subdivisées en une multitude de menus travaux qui relèvent autant des impératifs de la respectabilité que de ceux du confort. L'obsession de la propreté, par exemple, résulte autant sinon plus du désir de se démarquer du petit peuple que du souci de l'hygiène. Le ménage est donc une besogne considérable, à plus forte raison si l'on considère le légendaire encombrement des intérieurs victoriens où meubles, porcelaine, et décorations s'entassent partout où le regard se pose. Au nettoyage s'ajoute le cérémonial d'astiquer les services à thé, à café, en porcelaine, en argent, et ainsi de suite, quelle que soit l'utilité qu'on en fasse. En général, la maîtresse de maison se réserve la matinée pour s'assurer que ces besognes soient exécutées correctement et pour assigner à chacun les travaux de la journée.

Elle consacrerait aussi une partie de son temps à voir ce qu'il en coûte pour que tout cela se fasse. A compter du milieu du siècle, les livres de comptabilité gagnent en popularité; la maîtresse de maison y inscrit dans le détail les revenus et les dépenses

journalières, hebdomadaires, mensuelles, annuelles, de même qu'elle y tient le compte de la sociabilité. Ici encore, la gestion domestique est érigée en système.

Que la consommation se fasse à grande ou à petite échelle, les femmes n'échappent pas au calcul. Les fonctions du mari dictent le train de vie, qui encourt des dépenses qui sont ou ne sont pas compatibles avec le revenu; quoi qu'il en soit, ce qu'il en coûte pour bien paraître n'est pas un moindre souci: "In the household, there is a constant struggle between the aims of hospitality, generosity, lavish display ... on the one hand, and the aims of economy, rational planning and careful forethought ... on the other."¹⁵

Bien sûr, l'énergie que les femmes mettent à la gestion de la maison et du personnel ne se comptabilise pas. Certains historiens prétendent que c'est là une affaire somme toute assez insignifiante.¹⁶ C'est ne pas tenir compte du fait que les tâches sont considérables et que le personnel n'est pas toujours adéquat. Nous l'avons constaté au chapitre précédent, les servantes, sont pour la plupart très jeunes, souvent originaires de milieu rural et peu familières avec le train de vie de la maisonnée bourgeoise. Elles sont surtout très mobiles; en 1890, elles passent en moyenne 1,4 an dans le même établissement.¹⁷ La formation des domestiques est donc un processus qui se répète à intervalles

¹⁵ L. Davidoff, "The Rationalization...", p. 141.

¹⁶ J. A. Banks, O. Banks, Feminism and Family..., p. 64.

¹⁷ C. Davidson, A Woman's Work is Never Done, A History of Housework in the British Isles, 1650-1950, London, Chatto & Windus Ltd., 1982, p. 170.

réguliers.

Prétendre que les femmes ont peu à faire, c'est aussi accepter d'emblée la théorie selon laquelle les fonctions de la maîtresse de maison bourgeoise se limitent strictement à la planification et à la supervision. Or, en dépit du modèle proposé dans les manuels d'étiquette, parmi lesquels le Book of Household management (1861) d'Isabella Beeton fait figure de Bible, probablement autant chez les historiens que chez les contemporains, il n'est pas du tout exclu qu'une fois les rideaux tirés, les Victoriennes se mettent les mains à la pâte lorsque nécessaire.¹⁰

Elles n'en font toutefois probablement pas un sujet de conversation lors des visites qu'elles doivent faire ou recevoir, quotidiennement, en après-midi. Ce rituel obligatoire, qui accapare une partie de la journée, s'ajoute à la planification de réceptions à forte teneur d'étiquette, dont la fréquence varie selon l'occupation du maître de la maison.

Le portrait de la bourgeoise en société a été dépeint à satiété par les contemporains; c'est aussi celui qui revient le plus souvent chez les historiens. Quelques-uns ont toutefois entrepris de dissocier deux concepts longtemps considérés équivalents: loisir et sociabilité. L. Davidoff a très bien démontré que la vie sociale n'est pas une partie de plaisir mais bien un rouage essentiel de la mobilité et que le rôle que les femmes y assument relève bien plus du travail que

¹⁰ L. Davidoff, "The Rationalization...", p. 137.

de la détente.¹⁷ Les réceptions se consomment rapidement mais elles se préparent longuement et elles sont une obligation, non pas une activité à laquelle les épouses participent lorsque bon leur semble. Ce sont fréquemment en ces occasions que les carrières se font ou se défont et la performance des femmes est fondamentale pour le ménage. C'est là une source de stress très réelle, qui a été trop souvent tournée en ridicule.

Les trois quarts de nos femmes vivent pour leur part un stress d'une toute autre nature. Dans le foyer petit bourgeois, les contraintes de la sociabilité comptent beaucoup moins dans la routine de tous les jours; les tâches domestiques sont par contre très accaparantes parce que les femmes ont peu d'aide. Si le sens de l'organisation est nécessaire pour abattre le besoin, ici, l'endurance physique n'est pas en trop.

La femme de moyenne bourgeoisie gère une maison de six à dix pièces avec l'aide d'une bonne à tout faire jeune et sans expérience, avec laquelle les contacts quotidiens sont souvent tendus, d'une part parce que les rapports sont soutenus et directs, d'autre part parce que le travail est exténuant et que deux paires de bras y suffisent à peine, ce qui aggrave dans bien des cas le problème déjà considérable du recrutement des domestiques. Les journées se répartissent ici entre les courses, la préparation des repas, le lavage, la couture, lorsque le temps le permet ou que les

¹⁷ L. Davidoff, The Best Circles, Society, Etiquette and the Season, London, Croom Helm, 1973.

moyens l'exigent, et tous les menus travaux que requiert le confort d'une famille de cinq personnes.²⁰

L'entretien ménager est d'autant plus laborieux que les moyens sont restreints; au milieu du siècle, la pompe à eau n'est pas encore reléguée aux oubliettes. Sans compter que les règles de la respectabilité s'appliquent à tous les milieux bourgeois et génèrent du travail pour toutes les femmes. La maison doit être impeccable, de l'extérieur comme de l'intérieur;

The middle and upper class house, within its walls and continuing down its front steps and path (ideally maids were supposed to wash both back and front paths as well as steps everyday) was the clean tidy haven in the midst of public squalor and disorder. It was the housemistress's responsibility to make it so.²¹

Le fait que la propreté tienne de plus en plus de l'obsession est particulièrement lourd de conséquences pour celles qui doivent participer activement aux travaux ménagers, et les femmes de la petite bourgeoisie s'y consacrent avec acharnement. La ménagère passe une bonne partie de ses journées et bon nombre de ses soirées à se promener d'un étage à l'autre pour frotter, épousseter, astiquer, et alimenter le système de chauffage au charbon qui contribue grandement à rendre toutes ces corvées exténuantes. Elles le sont d'autant plus que les femmes sont cloisonnées dans un environnement malsain:

²⁰ P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 47.

²¹

L. Davidoff, "The Rationalization...", p. 128.

"Women spent their entire days indoors in rooms that were never properly ventilated ... Windows were draped and shuttered keeping out sunlight and fresh air in order to retain the heat."²²

Les progrès en matière d'hygiène auront bien sûr un impact sur le travail domestique, à commencer par la propagation graduelle de l'eau courante, qui viendra faciliter plusieurs tâches. La mise en marché de certains appareils ménagers tels la machine à coudre, la machine à laver et le four à charbon constitue aussi un gain considérable pour les ménagères. Il ne faut toutefois pas en exagérer la portée; certains articles ne font que substituer un type de besogne à un autre. C'est notamment le cas du four à charbon: "Maintenance of the closed range was extremely arduous. It was necessary to get up very early to light the monster. It also required regular polishing and black-leading to look presentable."²³

Et ces nouveaux biens de consommation, encore faut-il pouvoir se les procurer, ce qui requiert un sens aiguisé du calcul car les besoins essentiels absorbent le gros des revenus. La nourriture peut y compter pour la moitié, le logement pour 20% et il est à la hausse.²⁴ Aux prises avec un budget limité, celle qui désire acheter une machine à coudre, par exemple, aura fort à faire en termes d'économies. Les femmes ont peu de marge de manœuvre pour les imprévus, encore moins pour les articles de luxe; elles doivent maîtriser

²² P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 70.

²³ C. Davidson, A Woman's Work..., p. 60.

²⁴ P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 52.

l'art de bien paraître en dépensant le moins possible. La multiplication des produits de consommation génère autant de tension qu'elle n'offre d'avantages à celles qui fonctionnent avec des moyens restreints: "The middle-class housewife was never able to free herself from money cares for she simply did not have the means to do so. The restrictions of a narrow income in a society of rising costs and constant innovation put a great deal of stress on the woman as a budget manager."²⁵

Que les femmes vivent dans la frugalité ou dans l'aisance, leur vie est fonction des impératifs de la domesticité. Indépendamment de l'argent dont elles disposent et des améliorations technologiques dont elles ont pu bénéficier, le travail qu'elles font n'est pas réglementé; il est à la mesure de leurs capacités et tout indique qu'il est suffisamment considérable pour que les journées soient fort longues. À la différence près, et non la moindre, que certaines ont plus d'aide que d'autres.

Bien des nuances s'estompent toutefois dans la maternité et les Victoriennes ont de nombreux enfants. D'après les recensements, plus du tiers des femmes mariées entre 1850 et 1860 auront enfanté entre cinq et sept fois, et trois femmes sur dix auront eu entre huit et douze enfants.²⁶ C'est dire que les Victoriennes passent une énorme partie de leur vie enceintes, puis en convalescence, ou encore en deuil d'un nourrisson

²⁵ P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 53.

²⁶ F. Bédarida, "La famille dans l'Angleterre victorienne", L'histoire, #8 (janvier 1979), p. 31-39, p. 36.

puisque la mortalité des moins d'un an se situe aux alentours de 15%, à 10% dans la haute bourgeoisie.²⁷

Il est certain que la nature des soins prodigués aux enfants varie selon le milieu social. Dans l'aristocratie ou la grande bourgeoisie, le temps alloué à la progéniture est sûrement restreint, du moins pour ce qui relève du bien-être physique, dont les nurses se chargent. C'est sans doute le cas de cette femme de magistrat de Tilehurst, employeur de 16 domestiques en 1871 et mère de cinq enfants dont elle n'a certainement pas changé les langes. Dans notre étude, il s'agit d'un cas marginal; il ne s'y trouve que quelques-unes de ces grandes patronnes, et à peine plus de femmes suffisamment nanties pour se payer les services de nurses.

Pour la majorité de nos bourgeoises, épouses d'officiers, de marchands ou de boutiquiers, qui n'ont d'aide que la bonne, la maternité se vit pleinement, dans toutes ses composantes.

Evidemment, les nourrissons, qui arrivent à intervalles réguliers, exigent une attention particulière, et surtout constante dans le cas des mères qui allaitent, comme le recommandent les nombreux auteurs sur la question, particulièrement prolifiques à l'époque. Combien de femmes se plient au comportement prescrit? La question reste entière puisqu'elle n'a pas été documentée et la chose est difficile car les recensements n'indiquent pas toujours la spécialité des nurses. Nous avons pour notre part constaté la

²⁷ P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 96-98.

présence de wetnurses dans nos dénombrements, ce qui confirme que certaines femmes y ont recours sans nous renseigner pour autant sur la fréquence de cette pratique. Toutefois, si l'on tient pour acquis que, dans la bourgeoisie, les nourrices résident en général avec la famille,²⁰ peu de nos femmes se payent leurs services.

C'est dire que les mères consacrent d'autant plus de temps aux enfants en bas âge. Sans compter que le rôle de la "mère infirmière" n'est pas à négliger, à une époque où les maladies infantiles sont loin d'être sous contrôle: pneumonie, convulsions, croup et scarlatine continuent donc de faire partie du quotidien de bon nombre de femmes.

Malgré que certaines puissent se départir de plusieurs tâches, la maternité n'en devient pas pour autant un concept théorique; dans tous les milieux, les mères ont des fonctions d'éducatrice importantes, plus encore en ce qui concerne les filles que les garçons, auxquels le privilège de l'éducation formelle est souvent réservé. Alors qu'une grande partie de l'éducation des filles se fait à la maison. Il n'est pas rare d'ailleurs que la mère prenne complètement à charge la formation de ses filles, qui seront ainsi initiées à l'art de tenir maison, de même qu'aux rudiments non moins importants de la conversation mondaine. Cet apprentissage, les filles le mettront en pratique en aidant leur mère jusqu'à ce qu'elles-mêmes se marient.

²⁰ F. Branca, Silent Sisterhood..., p. 103.

²¹ C. Dyhouse, "Mothers and Daughters...", p. 37.

En ce qui concerne la haute bourgeoisie, les rouages de la maternité ont été fort peu étudiés dans la perspective de l'engagement affectif des femmes envers leurs enfants. Nous admettrons volontiers que leurs obligations sociales ne leur permettent pas d'être toutes entières à leurs devoirs maternels sans adhérer pour autant au portrait de la "mère à heures fixes" dépeint par J. A. Banks en 1954, portrait que personne n'a encore nuancé puisque les historiens qui s'intéressent à ce groupe se penchent le plus souvent sur les fonctions sociales de la famille, laissant en reste la dimension proprement personnelle des rapports mère-enfant.

Si le fait d'avoir plusieurs enfants et de veiller plus ou moins étroitement aux différentes facettes de leur éducation est en soi une tâche exigeante, il est fort possible que le rôle de mère ait été beaucoup plus accaparant qu'on le pense. C'est ce que P. Branca a tenté de démontrer en dépeignant l'émergence d'une nouvelle forme de maternité dans les couches inférieures de la bourgeoisie.

Selon cette historienne, à compter du milieu du siècle, les progrès de la médecine favorisent une prise de conscience des femmes face à leur santé, ce qui marque le recul d'un certain fatalisme par rapport à la maladie et à la mort; ce souci du bien-être s'applique aussi à leurs enfants. Les discussions du corps médical sur le taux élevé de mortalité infantile déboucheront par ailleurs rapidement sur la question de la nature des soins à apporter aux enfants, tant sur le plan physique qu'émotif. De plus en plus, l'enfant est

perçu comme un individu ayant des besoins affectifs que seule la mère peut combler. Dans cette perspective, la maternité ne se limite plus à nourrir, vêtir et discipliner la progéniture: "The Victorian mother was not only a giver of life but a maintainer of life, teacher to her children, confidant and disciplinarian. She had to devote a great deal of time and energy to the fulfilment of this complex role."³⁰

Les enfants prennent ainsi de plus en plus de place dans la vie affective des mères, ce qui change considérablement la nature et l'ampleur de leurs obligations. Selon P. Branca, ce sont ces facteurs qui expliquent la décision des femmes de limiter leur progéniture à compter du dernier quart du siècle.

Entre-temps, les Victoriennes continuent d'assumer la responsabilité d'une famille nombreuse et de se partager entre cette tâche et celle, non moins accaparante, qui consiste à tenir maison. Ces responsabilités, les femmes les endossent seules, d'une part parce qu'elles sont définies comme étant de leur ressort, d'autre part parce que les ménagères des classes moyennes sont la plupart du temps loin de leur famille et qu'elles ne bénéficient pas des réseaux d'entraide qui se créent souvent dans les quartiers ouvriers.

Le modèle de la domesticité n'est pas qu'un concept, malgré qu'il ait été le plus souvent étudié comme tel. Dans la vie de tous les jours, être mère et maîtresse de maison consiste à passer d'une obligation à l'autre

³⁰ P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 112.

en obéissant à une série de règles qui ont été apprises dès l'enfance et auxquelles peu de femmes dérogent. C'est le travail que génère cette réalité qui nous intéresse.

Victorian society, in terms of its general culture, was very demanding of its women. It expected them to be perfect ladies, perfect wives, and perfect mothers. The Victorian woman was to have an observing eye, a calculating head, a skilful hand, concise speech, a gentle step, external tidiness and internal purity. She was expected to exercise constant patience and forbearance, in spite of narrow means, inconvenient houses, crying children and preoccupied husbands. Her responsibilities were indeed overwhelming and if she failed she had only herself to blame.³¹

Le foyer ouvrier

La société victorienne impose ses exigences à toutes les femmes, quel que soit le milieu. Les épouses d'ouvriers et de paysans sont elles aussi mères et maîtresses de maison et elles font, avec moins de moyens, les besognes qui vont de pair avec ces fonctions proprement féminines. Le modèle est partout le même mais il ne se vit pas de la même façon pour toutes.

³¹

P. Branca, Silent Sisterhood..., p. 152.

En milieu ouvrier, le mariage n'est pas aussi primordial que dans la bourgeoisie dans la mesure où les jeunes filles peuvent plus aisément travailler à l'extérieur, mais il devient de plus en plus nécessaire à leur survie économique; à mesure que l'on avance dans le siècle, les femmes sont de moins en moins bien payées et elles sont aussi graduellement écartées des métiers rémunérés, d'où le fait qu'elles dépendent de plus en plus du mariage pour subvenir à leurs besoins.

L'affection entre conjoints n'est ni plus rare ni plus fréquente ici qu'en milieu bourgeois mais, une chose est certaine, elle s'exprime avec plus de réserve; le mariage n'est pas célébré comme un événement exceptionnel et il provoque peu d'agitation. Quoique les enjeux qu'il représente ne soient pas les mêmes que dans la bourgeoisie, il n'est pas rare que les parents interviennent dans la décision, soit pour retarder l'union, soit pour influencer le choix de partenaire, en particulier en ce qui concerne les filles.³² Les épousailles peuvent être précipitées par une grossesse indésirée ou par le désir de quitter le domicile paternel ou un logement trop exigü.

Il survient ici aussi lorsque les moyens le permettent et l'indépendance économique est précoce en milieu ouvrier. Nous avons pu constater qu'à l'intérieur des groupes que nous étudions, les jeunes gens se marient de plus en plus jeunes, à plus forte raison à la campagne, ce qui n'est pas la règle.³³ Le

³² D. Vincent, Bread, Knowledge and Freedom. A Study of Nineteenth Century Working Class Autobiography, New York, Methuen & Co., 1981, p. 51.

³³ M. Anderson a constaté qu'en Lancashire, les

fait est directement lié à la nature des occupations; à Tilehurst aussi bien qu'à Aldworth, la majorité des hommes sont journaliers agricoles et atteignent, comme les travailleurs urbains, le maximum de leur revenu assez jeunes.

La plupart des femmes de milieu ouvrier se marient entre 20 et 24 ans.³⁴ Les recherches de J. G. Daigle, qui portent sur plus de 3 000 actes de mariage, démontrent qu'à Reading, les hommes de milieu ouvrier se marient vers l'âge de 26 ans, et que leurs épouses sont un peu plus jeunes qu'eux, les unions les plus précoces étant le fait des travailleurs spécialisés (25,3 ans).³⁵ Contrairement aux bourgeoises, qui sont plus mobiles et souvent coupées de leur environnement familial, la femme d'ouvrier passe souvent toute sa vie dans le même quartier, à proximité de sa famille. En ce qui concerne nos populations, la situation est plus nuancée; si bon nombre de familles ouvrières de St-Mary et de St-Giles sont originaires de Reading, les hommes, nous l'avons vu, y sont plus fortement enracinés que leur femme. Reste que celles-ci sont moins dépayées que leurs homologues de la bourgeoisie une fois mariées.

citadins se marient plus jeunes que les ruraux, comme c'est généralement le cas; les paysans attendent le plus souvent d'avoir leur lopin de terre avant de prendre épouse.

³⁴ M. L. McDougall, "Working-Class Women...", p. 272.

³⁵ J. G. Daigle, "Alliances et filiations: la mobilité socio-professionnelle à Reading (1837-1882)", manuscrit en préparation, p. 26.

Dans les classe défavorisées, le succès du mariage repose largement sur la capacité de survivre, ambition modeste qui s'appuie ici aussi sur le strict partage des rôles féminins et masculins et ils sont partout les mêmes: "... his to provide as steady an income as his abilities and his good fortune would permit; hers to spend it as carefully as her stock of common sense would let her."³⁶

Etre bonne maîtresse de maison, en milieu ouvrier, consiste en tout premier lieu à savoir compter, avec, au mieux, environ vingt-cinq shillings par semaine.³⁷ Au milieu du siècle, le revenu hebdomadaire moyen d'un ouvrier semi-qualifié se situe à 15 shillings 1 d.,³⁸ et, dans les comtés ruraux du sud, à la même époque, les journaliers agricoles empochent un maigre 8 shillings 5 d. par semaine.³⁹

³⁶ S. Meacham, A Life Apart. The English Working Class, 1890-1914, London, Thames and Hudson, 1977, p. 73.

³⁷ Au début du XXe siècle, c'est là le revenu moyen de la majorité des travailleurs dans les secteurs du bâtiment, de la métallurgie et des textiles. S. Meacham, A Life Apart..., p. 235. Les enquêtes sur le sujet débordent souvent de notre cadre chronologique mais elles demeurent très utiles pour illustrer les contraintes des femmes. M. Pember Reeves a analysé trente budgets et il semble que l'utilisation de l'argent soit partout la même, ce qui n'est pas surprenant; la flexibilité du budget a ses limites lorsque l'on fonctionne avec peu.

³⁸ J. Burnett, A History of the Cost of Living, Buckinghamshire, Hazell Watson & Viney Ltd, 1969, p. 263.

³⁹ J. Burnett, Plenty and Want. A Social History of Diet in England From 1815 to the Present Day, Buckinghamshire, Hazell Watson & Viney Ltd, 1968, p. 154.

Le loyer constitue une grosse dépense et il absorbe entre le quart et le tiers des revenus alors qu'il devrait normalement compter pour un septième du budget; à Reading, 67% des logis se louent à plus de 6 shillings la semaine.⁴⁰ Ses dimensions varient, mais il n'est pas rare de retrouver huit personnes dans un logement de deux chambres à coucher, qui coûte six à sept shillings.⁴¹

La famille ouvrière n'est pas mieux nourrie qu'elle n'est logée. En principe, pour subvenir au minimum vital d'une famille de cinq, la ménagère devrait dépenser quinze shillings par semaine, ce qui est évidemment impensable; dans la plupart des foyers étudiés par M. Pember Reeves, huit shillings sont alloués à l'alimentation.⁴² Selon J. Burnett toutefois, il n'est pas rare que celle-ci absorbe plus des deux tiers du budget.⁴³

Dans les maisons où le revenu est irrégulier, les aliments sont achetés au jour le jour, ce qui en augmente le coût, sans compter que tout ce qui est acheté au magasin du quartier est de piètre qualité. Le pain et la pomme de terre constituent la principale source d'alimentation et ils reviennent au menu tous les jours ou presque; les quantités de chacun sont mesurées d'après les prix. Seules les familles ouvrières aisées consomment régulièrement de la viande; les autres n'en mangent qu'à l'occasion et en quantités

⁴⁰ S. Meacham, A Life Apart..., p. 75.

⁴¹ M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 77.

⁴² M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 80-87.

⁴³ J. Burnett, A History..., p. 263.

insuffisantes pour qu'il s'agisse d'une denrée nutritive.

On ne s'alimente pas mieux en milieu rural; de fait, dans le cadre d'une enquête réalisée en 1863, un fonctionnaire affirmait que les habitants du Berkshire comptaient parmi les plus mal nourris du pays. A la campagne comme en ville, le pain constitue la principale denrée, et un adulte en mange en moyenne 12 livres par semaine, la pomme de terre étant là aussi la deuxième denrée la plus consommée.⁴⁴

La maîtresse de maison parvient à nourrir son monde au prix de minutieux calculs et, d'après les observations de M. Pember Reeves, le plus souvent, elle tente d'acheter précisément la même chose à toutes les semaines pour pouvoir planifier son budget à la perfection.⁴⁵ Les femmes n'ont jamais suffisamment d'argent pour acheter en quantités économiques. Le combustible, tout comme la nourriture, coûte plus cher; on le paye environ dix shillings de plus la tonne.⁴⁶

Dans les budgets étudiés par M. Pember Reeves, une fois le logement, la nourriture, et le charbon payés, plus des deux tiers du revenu sont liquidés. Il suffirait d'acheter un paire de bottes de travail, à 9 shillings, pour qu'il n'en reste plus rien. Les dépenses allouées aux vêtements sont donc minimes; l'ingéniosité et le recyclage sont de mise, de même qu'une bonne dose d'oubli de soi dans le cas de la

⁴⁴ J. Burnett, Plenty and Want..., p. 159-160.

⁴⁵ M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 63.

⁴⁶ S. Meacham, A Life Apart..., p. 78.

ménagère, qui préférera vêtir ses enfants et son mari, qui se présentent en public alors qu'elle fait peu de sorties.⁴⁷

Les femmes consacrent une partie du revenu hebdomadaire à "l'assurance-funéraille"; en moyenne, il en coûte 30 shillings pour faire enterrer son enfant et comme la mortalité des nourrissons est fréquente, c'est un article sur lequel on ne lésine pas puisque l'on tient à éviter l'humiliation d'un enterrement de pauvres. Chaque enfant est assuré séparément au coût de un penny par semaine, car l'assurance n'est pas transférable.⁴⁸

Le revenu dont les femmes disposent varie évidemment selon le marché de l'emploi et la stabilité n'est pas la norme; rappelons que les deux tiers des travailleurs agricoles du Berkshire sont journaliers. A Aldworth, la majorité des hommes sont employés de ferme et jouissent d'un revenu régulier. En revanche, les salaires sont très bas et les femmes doivent se débrouiller avec peu, comme l'indique le budget d'une famille de la paroisse, pour l'année 1893:⁴⁹

⁴⁷ M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 63.

⁴⁸ M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 69

⁴⁹ Il est tiré de l'ouvrage de R. Samuel, Village Life and Labour, London, Routledge & Kegan Paul, 1975, p. 55.

Farm labourer, man, wife and five children,
four under eleven years of age. Man's wage
10s. weekly, one boy earning 4s. 6d. weekly.
Harvest money about 51s., Michaelmas wage 21s.

	s.	d.
Bread	6	5
Bacon	2	1.5
Butter	1	8.5
Sugar	1	8
Tea	0	5.5
Soap, soda, &c.	0	6
Oil and candles	0	3
Tobacco	1	0
Wood and coal	2	0
Rent, house, and garden	1	0
	17	1.5

Plusieurs ménagères doivent par contre faire pour le mieux avec un revenu irrégulier; l'endettement est donc une chose courante. Les femmes doivent souvent tenter d'obtenir crédit au magasin local et lorsque cela n'est plus possible, elles se rendent chez le prêteur à gages. En dernière instance, elles emprunteront, à des taux d'intérêts qui peuvent aller jusqu'à plus de 400%.²⁰

Ce qui peut ajouter considérablement au casse-tête du budget, c'est bien sûr le mari, car le revenu est aussi fonction de la bonne volonté du conjoint. Les coutumes varient quant à l'allocation des fonds mais la plupart du temps, le pourvoyeur s'en réserve une partie pour ses dépenses personnelles, bière et tabac. Celui qui en consomme trop met évidemment sa femme dans l'embarras et la chose n'est pas rare. Les maris ne sont pas au fait des finances du ménage, encore moins des détours que les femmes prennent pour nourrir la maisonnée. Ils sont par contre convaincus qu'il est du devoir de leur épouse de faire balancer les comptes,

²⁰ M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 73.

indépendamment du montant versé.⁵¹ Les querelles et la violence conjugales sont la plupart du temps imputables aux questions d'argent.⁵²

Le calcul constitue la toile de fond de la vie de tous les jours; aucune tâche ménagère ne s'accomplit sans que les considérations financières n'aient été pesées. Les repas, malgré qu'ils soient rudimentaires, constituent un gros investissement en temps parce que les courses se font dans bien des cas deux fois la semaine, dans plusieurs magasins, pour acheter au meilleur prix lorsque cela est possible.

Les repas sont à la mesure de l'équipement, et des aliments que l'on a réussi à se procurer: simples. Le plus souvent, les femmes disposent d'une bouilloire, d'un poêlon et de deux casseroles. La durée de la préparation dépend du montant d'argent que les femmes ont pu conserver pour le combustible. La viande est réservée au mari et les enfants n'en consomment au total qu'environ une livre par semaine, en ragout, avec beaucoup de pommes de terre. En milieu rural, la plupart des aliments sont bouillis.⁵³ Le pain, assaisonné de thé, de graisse, ou de sucre, revient au menu deux fois par jour, le poisson une fois la semaine. Le dimanche, le repas chaud est la règle et le poêlon devient plus polyvalent: "The same iron pot

⁵¹ N. Tones, "A Torrent of Abuses: Crimes of Violence Between Working-Class Men and Women in London, 1840-1875", Journal of Social History, vol. II, #3 (Spring 1978), p. 331.

⁵² E. Ross, "Fierce Questions and Taunts: Married Life in Working-Class London, 1870-1914", Feminist Studies, vol. VIII, #3 (Fall 1982), p. 582.

⁵³ C. Davidson, A Woman's Work..., p. 63.

was capable of producing a simple meal, say of boiled potatoes to be eaten with buttermilk; or an elaborate two course repast of meat, dumplings, potatoes and greens followed by suet pudding..."⁵⁴

En règle générale, on mange peu et rapidement, le manque de meubles forçant les relais à table. Bien souvent, la qualité du repas dépend plus de la poêle à frire que des aptitudes culinaires de la maîtresse de maison, qui vague à ses occupations une fois le souper sur le feu.

Le ménage figure en tête de liste. Quelques marques de respectabilité, telle la propreté, ont fait leur chemin jusque dans certains milieux ouvriers. Lorsque tel est le cas, l'extérieur du logis reflète ici aussi les valeurs de la famille.⁵⁵ Plusieurs femmes mettent donc au nettoyage toute la détermination dont elles disposent. Evidemment, l'ordre et la propreté dépendent aussi du nombre d'enfants que l'on a, des goûts du mari et des ressources disponibles. Les articles de nettoyage sont à peu près le seul article compressible du budget; ils se résument en gros au savon, au soda, à l'amidon, et au balai.⁵⁶

Le nettoyage du foyer et des planchers, le balayage et l'époussetage, se font à chaque jour. A la ville comme à la campagne, la piètre qualité du logis et la ténacité de la vermine font du ménage une véritable bataille. Malgré que l'on ait peu de possessions, le

⁵⁴ C. Davidson, A Woman's Work..., p. 46.

⁵⁵ E. Ross, "Fierce Question and Taunts...", p. 583.

⁵⁶ M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 60.

manque d'espace rend le maintien d'un minimum d'ordre difficile.

C'est toutefois la pénurie d'eau qui fait de l'entretien ménager un véritable cauchemar et, en ville, les conditions sanitaires sont pitoyables, en particulier dans les quartiers qui font partie de notre étude. Dans St-Giles, on compte, au mieux, un robinet pour dix maisons mais, dans certains secteurs, il n'y en a qu'un seul par vingt-cinq habitations. La situation est pire encore dans St-Mary où, au milieu du siècle, certaines rues n'ont aucun point d'eau, le mauvais système de drainage résultant dans la pollution des puits.⁵⁷

Quoi qu'il en coûte en énergie, le nettoyage est une affaire de fierté pour plusieurs et il en va de même pour le lavage qui, à lui seul, consomme une journée de travail par semaine. C'est ici que le problème d'approvisionnement en eau pose le plus de problèmes. Il faut marcher plus ou moins longtemps pour se rendre au puits ou à la source quotidiennement mais, le jour du lavage, il faut y aller plusieurs fois. L'eau doit être bouillie et le linge frotté, puis séché. Les femmes de la campagne font plusieurs de ces besognes à l'extérieur alors qu'en ville, la maison est sens dessus dessous pendant deux jours au moins, ce qui ne va pas sans expliquer la répugnance des ménagères pour cette corvée.

⁵⁷ Lee, William, Report to the General Board of Health on a Preliminary Enquiry into Sewerage, Drainage and Supply of Water, and the Sanitary Condition of the Inhabitants of Reading, London, Clowes and Sons, 1850, p. 20-21.

L'entretien des vêtements est donc une besogne monstre, à laquelle s'ajoutent le reprisage et la couture, qui sont d'autant plus accaparants que les nouveaux achats sont rares.

Evidemment, le fardeau domestique s'alourdit à mesure que la famille grandit et le processus commence peu après le mariage, pour se poursuivre jusqu'à la ménopause. Les grossesses sont en elles-mêmes une surcharge physique et émotive pour les femmes. Les futures mères sont pour la plupart en mauvaise santé et sous-alimentées, et le fait de porter un enfant s'accompagne souvent d'infections diverses. Mais surtout, elles sont une source intarissable d'inquiétudes puisque la nouvelle bouche à nourrir est du ressort de la femme et non du mari.⁵⁰ Dans ces conditions, la venue d'un nouvel enfant génère beaucoup plus d'anxiété que de joie: "Over and over again, we hear of pregnancy as a period of special hardship. It involved more work accompanied by great anxiety, as women prepared for the confinement and tried to equip themselves for the new baby."⁵¹

La plupart des femmes ne produisent pas suffisamment de lait pour satisfaire les besoins de leur nourrisson mais la majorité allaitent durant une année entière, parce que c'est là une méthode économique en temps et en argent; elle offre aussi l'avantage de prévenir une autre grossesse. Elle ajoute toutefois considérablement à la fatigue des mères, sans compter

⁵⁰ E. Ross, "Fierce Questions and Taunts...", p. 595.

⁵¹ E. Ross, "Labour and Love: Rediscovering London's Working-Class Mothers, 1870-1918", Labour and Love..., p. 73-96, p. 78.

que les nourrissons constituent une charge de travail considérable: "Babycare among the poor involved relentless physical labour: heating water for bathing and laundry, carrying heavy buckets, emptying coppers; all at a time when breast-feeding seriously undermined a woman's stamina."⁶⁰

Lorsque les bébés sont sevrés, ils sont nourris comme leurs frères et soeurs, au pain et au lard trempés dans le thé sucré.⁶¹ Au moment où les enfants sont en âge d'aller à l'école, le pain et le thé constituent l'essentiel de leur régime alimentaire. La période de l'enfance est alors à peu près terminée, et les enfants sont en âge de s'occuper d'eux-mêmes et de contribuer au roulement de la maisonnée.

L'état de santé déplorable des enfants et le travail qui est exigé d'eux sont, de façon générale, beaucoup plus le fait de la pauvreté que de la négligence. Tout indique que les fils et filles d'ouvriers le perçoivent ainsi puisque les témoignages révèlent la plupart du temps leur attachement pour leurs parents, et en particulier pour les mères, dont les sacrifices sont évidents.⁶² De fait, il semble qu'aux yeux des enfants, un bon père soit un père passif: "A good father and a good husband up to a point, he left the responsibility of the whole family to my mother. She it was who had to start us all out in life."⁶³

⁶⁰ E. Ross, "Labour and Love...", p. 79.

⁶¹ S. Meacham, A Life Apart..., p. 80.

⁶² M. Anderson, Family Structure in Nineteenth Century Lancashire, Cambridge, Cambridge University Press, 1971, p. 69.

⁶³ M. L. Davies, Life as we Have Known it, London,

La famille ouvrière est dominée par le père, dans la mesure où il est pourvoyeur et maître dans sa maison, mais elle est centrée sur la mère, qui voit à tout. La femme s'assoit rarement à table avec sa famille; elle s'assure plutôt que chacun ait une portion juste et se contente pour sa part de ce qui reste.⁴⁴ C'est elle qui soigne son monde lorsque la maladie frappe et cela fait partie de la routine quotidienne; les maris sont fréquemment atteints d'asthme ou de rhumatismes chroniques et les maladies respiratoires sont communes chez les enfants. Les familles ouvrières de St-Giles et de St-Mary sont pour leur part dans un état de santé lamentable, largement attribuable aux mauvaises conditions sanitaires qui prévalent dans leur secteur. La fièvre et la petite vérole y sont apparemment très répandues et, d'après l'enquête de W. Lee, c'est à partir de nos voisinages de St-Giles que s'est propagé le choléra de 1849.⁴⁵ La maladie est donc la toile de fond de la vie de tous les jours et, pour les femmes, elle représente une surcharge de travail et d'inquiétudes.

Bien sûr, sauf lorsque malades, les enfants ne sont pas pouponnés, ce qui ne veut pas dire qu'on ne les aime pas. Ici, le fait d'avoir réussi à leur donner un toit, de les avoir nourris et vêtus le plus convenablement possible est en soi un témoignage d'amour. Le fait d'envoyer ses enfants à l'école constitue aussi un sacrifice, d'une part parce qu'il

Hogart Press, 1931, p. 7.

⁴⁴ M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 112.

⁴⁵ Lee, William, Report to the General..., p. 21.

faut leur procurer le nécessaire, d'autre part parce que cela élimine un revenu supplémentaire ou quelques paires de bras qui seraient utiles à la maison. Les filles, nous aurons l'occasion de le constater, cessent d'étudier assez jeunes parce que leur présence est nécessaire pour accomplir la besogne domestique.

Les témoignages démontrent que les ménagères qui ont peu de moyens assument leurs obligations maternelles aussi consciencieusement que leurs homologues de la bourgeoisie. Les enfants reçoivent apparemment toute l'attention que les mères sont en mesure de leur donner; selon M. Pember Reeves, ce sont eux, bien plus que les maris, qui sont au coeur des préoccupations des femmes: "They spoke well of their husbands when they spoke of them at all, but it is the children chiefly who fill their lives."⁶⁶

La majorité des auteurs sont d'accord pour affirmer que les femmes de milieu ouvrier se consacrent à leurs rôles de mères et de maîtresses de maison au meilleur de leurs capacités:

The vast majority of working-class women accepted responsibility for the welfare of their families, which entailed considerable personal sacrifice in both material and psychological terms; women went without new clothes, good food and the leisure to pursue activities related to the development of self rather than the welfare of family.⁶⁷

⁶⁶ M. Pember Reeves, Round About a Pound..., p. 16.

⁶⁷ J. Lewis, Labour and Love..., p. 10.

Si les règles de la respectabilité et de la bonne gestion domestique sont adaptées au milieu, elles n'en sont pas moins contraignantes pour autant. Les observateurs contemporains ne sont pas les seuls à juger les femmes en fonction de leur performance au foyer. Les ménagères, prolétaires comme bourgeoises, sont évaluées par leur entourage selon les aptitudes dont elles font preuve dans l'accomplissement de leur besogne quotidienne.⁶⁰

Les recherches qui ont été faites démontrent que, consciemment ou non, la vaste majorité des Victoriennes ont intégré le modèle de la domesticité; peu d'entre elles refusent le mariage, limitent leur progéniture, ou rejettent en tout ou en partie les responsabilités du fardeau ménager.

⁶⁰ L. Jamieson, "Limited Resources and Limiting Conventions: Working-Class Mothers and Daughters in Urban Scotland, 1890-1925", Labour and Love..., p. 49-72, p. 53.

CHAPITRE IV

LES CYCLES DE LA PRODUCTION DOMESTIQUE

Le milieu social, les ressources matérielles et les critères de performance propres à l'époque sont autant de facteurs qui définissent la nature du travail qui se fait au foyer; mais celui-ci relève aussi directement de l'environnement familial, du nombre de personnes donc, dont les ménagères ont la charge. Mais surtout, la production domestique est fonction du cycle de vie des femmes: elles se marient, ont un enfant, puis plusieurs autres; éventuellement, ces enfants vont à l'école, travaillent, et se marient à leur tour. C'est tout cela qui tisse le quotidien des femmes et, d'une décennie à l'autre, l'univers féminin change considérablement; la production domestique suit le mouvement.

A. L'environnement familial

La vie des Victoriennes est axée sur la famille disions-nous au chapitre précédent. Le tableau 4.1 indique que, dans notre région comme dans l'ensemble du

Tableau 4.1
Structure des ménages (%)
1851-1871

Type de ménage	1851	U51	R51	1871	U71	R71
nucéaire	60,6	58,5	63,3	64,0	63,7	64,4
avec parenté	10,6	6,1	15,2	9,7	7,4	12,3
parenté et autres	3,1	2,3	3,8	2,1	1,6	2,6
avec domestiques	9,8	15,7	3,6	7,9	10,8	4,6
domestiques et autres	6,7	9,2	4,3	4,6	3,6	3,3
locataires	6,3	8,0	6,3	11,0	10,6	11,2
autres	0,7	0,2	1,2	0,6	0,2	1,1
Total	646	426	422	956	501	455

legende

*autres: autres combinaisons plus complexes faisant intervenir, notamment, des apprentis ou des employés à domicile.

U51: paroisses urbaines, 1851
U71: paroisses urbaines, 1871
R51: paroisses rurales, 1851
R71: paroisses rurales, 1871

pays, la famille, c'est essentiellement la cellule nucléaire, composée du couple et des enfants célibataires. En 1871, près des deux tiers des ménages correspondent à ce modèle; il semble que l'environnement familial soit de plus en plus circonscrit aux parents et à leurs enfants, du moins à Reading, où les ménages nucléaires passent de 58,5% à 64,7% de 1851 à 1871. Dans les quartiers ouvriers, en 1871, 73% à 84% des familles vivent seules, ce qui est bien sur beaucoup plus rare dans les secteurs

Plusieurs études ont déjà démontré la prépondérance de la famille nucléaire dans l'Angleterre victorienne. F. Bedarida, La société anglaise, 1851-1975, Paris, Arthaud, 1976, p. 29.

bourgeois, où la maisonnée inclut au moins un domestique.

La cohabitation avec des parents est peu commune (13,7% en 1851, 11,8% en 1871), et elle est plutôt le fait des communautés rurales (19% en 1851), ce qui n'est d'ailleurs pas le propre du Berkshire. M. Anderson, notamment, a constaté que la famille élargie a conservé une certaine importance dans les régions agricoles du Lancashire.² En milieu rural, la stabilité des populations favorise le maintien des valeurs familiales traditionnelles et la collectivité veille à ce qu'elles soient respectées. En ville, l'exigüité des logements rend souvent la cohabitation difficile, et l'échange de services qui peut résulter de ce genre de contact avec la parenté est dans bien des cas assumé par le voisinage. On ne saurait affirmer que les réseaux de parentèle sont inexistants, mais, dans l'ensemble, il est clair qu'ils ne se manifestent pas par le partage du même toit.

La famille élargie perd en importance en 1871, mais la pratique d'héberger des locataires se répand, aussi bien à Reading qu'à la campagne; l'étranger remplace donc, dans une certaine mesure, le parent, à tout le moins en termes de contribution financière au ménage. En ville, c'est dans le St-Mary des mieux nantis (05) que le phénomène prend le plus d'ampleur, à un point tel qu'on y trouve plus de familles avec locataires que dans tous les autres quartiers en 1871 (14,4%). Nous avons observé au chapitre II l'augmentation marquée des

² M. Anderson, Family Structure in Nineteenth Century Lancashire, Cambridge, Cambridge University Press, 1971, p. 84-89.

cols bleus dans ce secteur de la ville. L'influx de travailleurs explique en partie l'accroissement du pourcentage de foyers qui fournissent l'hébergement à ces nouveaux arrivants. Mais il faut surtout tenir compte de ce que le revenu additionnel que procure ce service est sans doute essentiel pour plusieurs familles ouvrières. En règle générale, c'est au début du mariage, alors que l'espace le permet, que les ménagères prennent des locataires ou des pensionnaires.³ Or, les femmes de moins de trente ans passent de 13% à 32% à St-Mary de 1851 à 1871. Ces maîtresses de maison, qui ont alors peu d'enfants, peuvent plus aisément s'accommoder du travail supplémentaire qu'elles doivent fournir et qui consiste le plus souvent à offrir les repas, parfois le blanchissage. Malgré que la présence d'un étranger dans la maison génère fréquemment des tensions, les maris préfèrent de beaucoup que leurs femmes s'adonnent à ce travail rémunéré, plutôt qu'à celui qui se pratique en dehors du foyer.⁴

Si la présence de locataires est aussi commune à la campagne qu'à la ville, les écarts sont grands en ce qui concerne l'embauche de domestiques. Les citadines sont nettement plus choyées que les rurales puisqu'en 1851, un quart d'entre elles ont de l'aide à la maison alors que le pourcentage atteint à peine 8% en milieu

³ L. Davidoff, "The Separation of Home and Work? Landladies and Lodgers in Nineteenth Century England", Fit Work for Women, sous la dir. de S. Beerman, New York, St-Martin's Press, 1979, p. 64-97, p. 84.

⁴ P. Stearns, "Working-Class Women in Britain, 1890-1914", Suffer and Be Still: Women in the Victorian Age, sous la dir. de M. Vicinus, Bloomington, Indiana University Press, 1972, p. 100-120, p. 115.

rural. A l'intérieur de ce dernier groupe toutefois, il arrive plus souvent que les maîtresses de maison aient plus d'une domestique: près de la moitié ont une seule servante (49%), mais plusieurs en ont deux (34%), voire trois (11%). En ville, les trois quarts des femmes qui ont de l'aide n'ont qu'une seule domestique, 20% seulement en ont deux.²

L'analyse de la structure socio-professionnelle que nous avons faite au chapitre II est éclairante quant aux causes de ce phénomène. On se souviendra en effet qu'à Reading, les secteurs d'emploi sont beaucoup plus variés qu'en milieu rural et qu'à l'intérieur de la nomenclature, les individus qu'on pourrait situer comme faisant partie des classes moyennes sont bien représentés. Les femmes de commerçants, d'artisans qualifiés, de petits professionnels, qui peuvent s'offrir les services d'une domestique sont donc assez nombreuses. Par contre, rares sont celles des milieux très aisés où l'on peut se permettre d'en embaucher plusieurs.

A la campagne, les catégories socio-professionnelles sont beaucoup plus polarisées: entre la masse des travailleurs manuels, qui forment le gros de la population active, et l'élite, constituée de gros propriétaires, de fermiers, et de quelques éminents professionnels, les groupes intermédiaires comptent pour peu. D'où le fait que, parmi les femmes qui ont des domestiques, celles qui ont les moyens d'en avoir plus de deux sont presque aussi nombreuses que celles qui n'en ont qu'une.

² Ces résultats ne sont pas illustrés.

A la fin de notre période, les maîtresses de maison de Reading qui se payent de l'aide ne comptent plus que pour 16,4% du total. Cette diminution est particulièrement remarquable à St-Mary (05), où les foyers qui emploient des domestiques passent de 60% à 40%. Ce changement, conjugué à l'augmentation marquée des logeuses, confirme bien le recul de la bourgeoisie dans ce quartier.

Il demeure un fait intéressant à noter: malgré la diminution des maisons qui ont des employées, le pourcentage de femmes qui ont plus de deux servantes passe de 6,5% à 10,8% en ville, alors qu'il reste stable à la campagne. C'est dire que, si le fardeau domestique s'accroît pour bien des ménagères, celles qui ont de l'aide en ont plus en 1871 qu'en 1851. Mais il s'agit là d'une poignée de femmes.

En gros, la majorité des maîtresses de maison que nous étudions vivent avec mari et enfants; autrement il arrive plus fréquemment qu'on cohabite avec des parents à la campagne, plus souvent avec des domestiques à la ville. Cela indique clairement que, pour la plupart des femmes, le travail domestique consiste largement à assurer le bien-être de la famille immédiate, mari et marmaille.

Nous avons défini au chapitre précédent la nature des tâches féminines selon l'environnement physique et les ressources disponibles. Mais l'envergure de la production n'est pas uniforme dans le temps puisqu'elle est largement fonction du cycle de croissance de la famille. La jeune mariée qui n'a qu'un seul enfant ne connaît pas les contraintes d'une femme de trente-cinq

ans qui en a déjà plusieurs. Le tableau 4.6 servira à illustrer ce propos, mais il importe en premier lieu de situer nos groupes féminins à l'intérieur des catégories d'âge que nous avons retenues,* et qui font l'objet du tableau 4.2.

Il en ressort que ces groupes de femmes constituent un échantillon de population équilibré, à plus forte raison en 1871, alors que l'écart numérique entre les plus et les moins de quarante ans diminue considérablement. Il faut en retenir aussi que les maîtresses de maison de Reading forment un ensemble démographique beaucoup plus jeune que les femmes de région agricole, les urbaines de moins de quarante ans comptant pour plus de la moitié du total pendant toute la période. D'ailleurs, nous l'avions constaté au chapitre II, les quartiers urbains dans leur ensemble se démarquent par la place considérable qu'y occupe la jeunesse, résultat de l'immigration de jeunes travailleurs en ville.

* Nous avons regroupé le gros de nos agrégats par tranches quinquennales de façon à identifier leurs caractéristiques le plus précisément possible. Les femmes dans la cinquantaine, de même que celles de plus de soixante ans, ont été regroupées différemment du fait de leurs caractéristiques en termes de cycle de vie; malgré que la ménopause survienne dans la plupart des cas dans la quarantaine, L. A. Tilly, J. W. Scott, Women Work and Family, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1978, p. 27, nous avons établi le plafond de fécondité à cinquante ans, à la suite de plusieurs opérations statistiques qui démontraient que les femmes enfantent parfois encore dans la quarantaine. Nous avons par ailleurs tenu à isoler les femmes de 50 à 59 ans, parce qu'il n'est pas exclu que plusieurs d'entre elles aient encore des enfants assez jeunes à la maison. Cela n'est pas le cas des femmes de plus de soixante ans, ce pourquoi nous les avons regroupées en bloc.

Tableau 4.2

Répartition des épouses par groupe d'âge
1851-1871

Age	1851	U51	R51	1871	U71	R71	total
15-24	66/7,8	34/8,1	32/7,9	87/9,1	59/12,3	28/6,5	153/8,5
25-34	106/12,7	56/13,6	50/12,3	126/13,4	79/16,4	49/11,4	236/13,1
35-44	153/15,6	63/15,0	69/17,0	124/13,0	69/14,3	55/12,8	356/14,2
45-54	131/14,3	72/17,1	49/12,2	105/11,0	57/11,6	48/11,1	226/12,5
40-44	99/11,7	50/11,9	49/12,1	125/13,1	65/13,5	60/13,9	224/12,4
30-34	84/9,9	43/10,2	41/10,1	95/9,9	50/10,4	45/10,4	179/9,9
20-24	139/16,4	60/14,1	79/16,7	161/16,6	69/13,6	92/20,2	300/16,6
10-14	79/11,7	46/10,8	53/12,6	131/13,7	53/10,6	78/17,1	230/12,7
total	646	420	405	956	463	431	1804

Légende

- U51: paroisses urbaines, 1851
- R51: paroisses urbaines, 1871
- U71: paroisses rurales, 1851
- R71: paroisses rurales, 1871

La première ligne de chaque case indique les effectifs des femmes et la seconde correspond au pourcentage de la colonne.

En milieu rural, la tendance est au vieillissement, mouvement que nous avons déjà relevé précédemment pour l'ensemble des deux paroisses. Alors que les femmes de plus et de moins de quarante ans se répartissaient équitablement en 1851, en 1871, 61,6% d'entre elles ont plus de quarante ans. Le phénomène de vieillissement des campagnes s'applique donc au Berkshire comme au reste de l'Angleterre verte: à mesure que l'on avance dans le siècle, de plus en plus de jeunes gens vont

chercher du travail en ville, où les salaires sont plus élevés. Dans le cas des femmes qui ne parviennent pas à se marier, l'émigration est presque obligatoire puisque le travail agricole est de plus en plus une affaire d'hommes.⁷

B. Les cycles de la vie familiale

Bien sûr, groupe d'âge et progéniture sont étroitement liés. Parmi les femmes qui ont des enfants à la maison (tableau 4.3), celles qui se situent aux deux extrémités de l'échelle démographique, les très jeunes et les plus âgées, en ont donc considérablement moins que les autres; dans un cas comme dans l'autre, plus de 40% des femmes n'ont pas d'enfants à charge en 1851. Par rapport au groupe d'âge précédent, on observe une baisse sensible (environ 1) du nombre d'enfants dans les foyers où les femmes ont entre 50 et 59 ans, mais il demeure qu'en moyenne, celles-ci ont plus d'enfants à la maison que les jeunes femmes de moins de vingt-cinq ans. Après soixante ans toutefois, la majorité des ménagères ne le sont que pour leur mari, et celles qui ont encore des enfants à la maison en ont moins que les plus jeunes. Si l'on pense aux enfants en termes de travail, c'est au début et à la fin de la vie conjugale que les femmes sont le moins accaparées. Elles le sont d'autant moins que la

⁷ W. A. Armstrong, "The Workfolk", The Victorian Countryside, sous la dir. de G. E. Mingay, London, Routledge & Kegan Paul Ltd, 1981, p. 491-505.

Tableau 4.3

Nombre moyen d'enfants par femme* selon le groupe d'âge
et le milieu géographique

Age		1851	U51	R51	1871	U71	R71
15-24	NF	38	18	20	58	38	20
	%	57,5	52,9	62,5	66,6	64,4	71,4
	M	2,02	1,66	2,35	1,50	1,44	1,60
	ET	1,12	0,68	1,34	0,75	0,60	0,99
25-29	NF	85	46	39	104	61	43
	%	78,7	79,3	78,0	81,2	77,2	87,7
	M	2,27	2,17	2,38	2,45	2,31	2,65
	ET	1,10	1,16	1,04	1,13	1,00	1,28
30-34	NF	111	54	57	103	56	47
	%	84,0	85,7	82,6	83,0	81,1	85,4
	M	3,19	2,98	3,40	3,51	3,19	3,89
	ET	1,60	1,63	1,55	1,57	1,43	1,67
35-39	NF	104	61	43	85	48	37
	%	85,9	84,7	87,7	80,9	84,2	77,0
	M	3,82	3,95	3,65	3,92	3,97	3,86
	ET	1,75	1,76	1,75	2,08	1,97	2,25
40-44	NF	75	39	36	103	54	49
	%	75,7	78,0	73,4	82,4	83,0	81,6
	M	3,74	3,89	3,58	3,73	3,50	4,00
	ET	2,04	2,02	2,08	1,98	1,89	2,07
45-49	NF	69	33	36	78	42	36
	%	82,1	76,7	87,8	82,1	84,0	80,0
	M	3,33	3,15	3,50	3,21	3,30	3,11
	ET	1,60	1,48	1,71	1,71	1,74	1,68
50-59	NF	98	36	62	115	48	67
	%	70,5	60,0	78,4	71,4	69,5	72,8
	M	2,42	2,55	2,35	2,48	2,45	2,50
	ET	1,39	1,55	1,30	1,51	1,62	1,43
+ 60	NF	42	19	23	48	21	27
	%	42,4	41,3	43,3	36,6	39,6	34,6
	M	1,80	1,78	1,82	1,62	1,85	1,44
	ET	0,90	0,97	0,90	0,84	0,96	0,69
total		622	306	316	694	368	326

Légende

U51: paroisses urbaines, 1851

U71: paroisses urbaines, 1871

R51: paroisses rurales, 1851

R71: paroisses rurales, 1871

NF: Nombre de femmes

%: % des mères dans toute la catégorie

M: Nombre moyen d'enfants par femme

ET: Ecart type

* Les calculs excluent les femmes qui n'ont pas d'enfants.

majorité d'entre elles ne travaillent pas à l'extérieur, même lorsque dispensées de leurs responsabilités maternelles.

6

Tableau 4.4

Emploi des femmes sans enfants selon le milieu géographique et socio-professionnel

Secteur	1851				1871			
	Emploi		Foyer		Emploi		Foyer	
	%	N	%	N	%	N	%	N
rural	36,7	(41)	61,3	(65)	17,1	(22)	62,9	(107)
urbain	21,7	(26)	78,3	(94)	10,5	(14)	69,5	(119)
total	29,6	(67)	70,3	(159)	13,7	(36)	66,2	(226)
bourgeois	11,1	(5)	66,9	(40)	5,5	(3)	94,5	(52)
prolétaire	28,0	(21)	72,0	(54)	14,1	(11)	65,9	(67)

Légende

* Le secteur bourgeois regroupe les paroisses urbaines de St-Mary et St-Giles en 1851 (65,06) et en 1871 (15,16).

* Le secteur prolétaire regroupe celles de St-Mary et de St-Giles en 1851 (65,84) et en 1871 (13,14).

En 1851, plus des deux tiers des femmes sans enfants (70,3%) sont au foyer, et en 1871, le pourcentage atteint 66,2%. Cette augmentation touche tous les milieux, géographiques et socio-professionnels, quoiqu'elle soit plus accentuée en milieu rural de même que dans les quartiers prolétaires, où les ménagères travaillaient à l'extérieur en plus grand nombre en

1851. Cette évolution est fondamentale parce qu'elle démontre sans équivoque que dans nos populations, les femmes ont adhéré au modèle de la famille bourgeoise, qui repose sur la stricte division des rôles mari/pourvoyeur et épouse/ménagère. Il est clair que, dès que les épouses peuvent se permettre de rester au foyer, ce qui est fort probable lorsqu'elles n'ont pas plusieurs bouches à nourrir, elles le font, et de plus en plus.

Mais somme toute, peu d'entre elles échappent à la maternité et cela, malgré que le pourcentage de femmes sans enfants puisse soulever quelques interrogations. Le fait qu'environ 20% des épouses de moins de trente ans ne soient pas encore mères ne surprend pas outre mesure; à l'intérieur de groupes d'âges répartis sur cinq ans, on compte sans doute beaucoup de jeunes mariées pour lesquelles les grossesses viendront plus tard, sans compter que les sources ne permettent pas d'identifier les femmes enceintes. Les limites imposées par les recensements s'appliquent aussi aux plus âgées; l'infertilité, les fausses couches, la mortalité infantile, les enfants absents sont autant de facteurs que les documents passent sous silence. Il est très probable qu'en définitive, les femmes n'ayant pas vécu au moins une grossesse soient tout à fait marginales.

Entre l'âge de vingt-cinq et quarante-neuf ans, les trois quarts des ménagères au moins ont des enfants à charge^o et, à compter de l'âge de trente ans, elles en

^o Rappelons que les enfants mariés qui vivent chez leurs parents sont considérés comme de la parenté et ne sont donc pas inclus dans la moyenne.

ont toujours trois ou plus en moyenne. C'est dans la deuxième moitié de la trentaine qu'elles en ont le plus (3,82) et si leur charge commence à décroître par la suite, elle ne diminue de façon marquée qu'après cinquante ans, pour devenir minime après soixante ans. Si l'on considère que l'espérance de vie se situe dans la soixantaine, autant dire que les maîtresses de maison n'ont de répit que lorsque jeunes mariées, puis dans la vieillesse.

Il faut noter toutefois, comme l'indique l'écart type, que les situations ne sont pas homogènes, à plus forte raison entre trente et cinquante ans, et tout particulièrement au début de la quarantaine. Il semble que ce soit surtout chez les urbaines de moins de vingt-cinq ans que les dimensions de la famille soient les plus semblables.

Bourgeoises et prolétaires de Reading

Malgré que le tableau 4.3 fasse bien ressortir les grandes tendances de l'ensemble de nos groupes, le tableau suivant démontre bien que le vécu des bourgeoises et des prolétaires n'est pas uniforme. Il n'est semblable qu'en ce qui concerne les cycles de croissance de la famille, à la nuance près que la charge des prolétaires demeure très élevée jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, alors qu'elle diminue sensiblement chez les bourgeoises dès quarante ans. Pour le reste, ce sont les contrastes qui priment et ils sont frappants.

Tableau 4.5

Nombre moyen d'enfants par femme*
selon le groupe d'âge
et le milieu socio-professionnel

		1851		1871	
Age		ouvrier	bourgeois	ouvrier	bourgeois
15-24	NF	18		28	10
	%	64,2		51,5	50,0
	M	1,66		1,53	1,20
	ET	0,68		0,63	0,42
25-29	NF	38	8	46	15
	%	80,8	72,7	82,1	65,2
	M	2,05	2,75	2,39	2,06
	ET	1,03	1,58	1,02	0,96
30-34	NF	37	17	39	17
	%	82,2	94,4	82,9	77,2
	M	3,24	2,41	3,20	3,17
	ET	1,57	1,66	1,52	1,23
35-39	NF	46	15	35	13
	%	88,4	75,0	87,5	76,4
	M	4,15	3,33	4,05	3,76
	ET	1,73	1,75	2,01	1,92
40-44	NF	30	9	35	19
	%	78,9	75,0	79,5	90,4
	M	4,20	2,88	3,85	2,84
	ET	1,90	2,20	2,04	1,38
45-49	NF	22	11	30	12
	%	81,4	68,7	83,3	85,7
	M	3,40	2,63	3,40	3,08
	ET	1,25	1,80	1,88	1,37
50-59	NF	25	11	33	15
	%	65,7	50,0	76,7	57,6
	M	2,80	2,00	2,51	2,33
	ET	1,68	1,09	1,58	1,75
+ 60	NF	13	6	14	7
	%	44,8	35,2	42,4	35,0
	M	1,92	1,50	1,57	2,42
	ET	1,11	0,54	0,93	0,78
total		229	77	225	108

Légende

ouvrier : quartiers 03,04 en 1851, 13,14 en 1871
bourgeois: quartiers 05,06 en 1851, 15,16 en 1871

NF: Nombre de femmes

% : % des mères dans toute la catégorie

M : Nombre moyen d'enfants par femme

ET: Ecart type

*Il s'agit des femmes qui ont des enfants.

En 1851, près des deux tiers des femmes des quartiers prolétaires ont déjà des enfants avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans alors qu'aucune femme des milieux aisés n'est mère. Comme la pratique d'envoyer les nouveau-nés en nourrice n'est pas communée, on en conclut que la maternité est plus tardive dans la bourgeoisie. En milieu ouvrier, à compter de l'âge de vingt-cinq ans et cela jusqu'aux abords de la cinquantaine, le pourcentage de femmes ayant des enfants à la maison se situe toujours aux environs de 50%; il est considérablement moins élevé dans la bourgeoisie, la différence pouvant aller jusqu'à plus de 10%. Compte tenu du fait que le phénomène de la limitation des naissances ne se manifeste pas sur le plan démographique durant notre période, il est peu probable que le fort-pourcentage de femmes n'ayant pas d'enfants en résulte. Par contre, il est à peu près certain que les familles les plus à l'aise envoient leurs enfants, surtout les fils, au pensionnat, puisque l'éducation formelle devient de plus en plus importante, ce qui se reflète par l'expansion des public schools entre 1850 et 1870.⁷ L'explication est d'autant plus plausible que, dans nos groupes bourgeois, seulement deux familles, l'une à St-Giles, l'autre à Aldworth, font éduquer leurs enfants à domicile.

Entre trente et cinquante ans donc, les bourgeoises ont en moyenne entre 0,5 et 1,4 enfants de moins à la maison que leurs homologues de milieu prolétaire, ce

7 J. A. Banks, O. Banks, Feminism and Family Planning in Victorian England, New York, Schocken Books Inc., 1964, p. 60.

qui est très considérable. Les premières en ont entre 2,4 et 3,3, les secondes entre 3,2 et 4,2; la charge minimum des ouvrières correspond ainsi à la charge maximum des bourgeoises.

En 1971, les écarts sont réduits considérablement. Le nombre moyen d'enfants par femme tend à diminuer légèrement dans les quartiers de travailleurs et il augmente dans les quartiers bourgeois pour atteindre un maximum de 3,7. Il n'en demeure pas moins que, dans les milieux moins favorisés, les femmes de tous âges continuent d'assumer la responsabilité de plus d'enfants que les maîtresses de maison des classes moyennes.

Milieu rural

En ce qui a trait au cycle de croissance de la famille, les femmes de la campagne suivent le même parcours que celles de la ville; comme l'indique le tableau 4.3, elles ont toutes leur charge maximum entre trente-cinq et trente-neuf ans. Les dimensions de la famille, toutefois, sont très différentes. Les femmes de milieu rural se distinguent nettement des citadines dans leur ensemble, mais leur charge ressemble beaucoup à celle des femmes de milieu prolétaire de Reading. C'est dire que les démarcations qui tiennent à l'environnement géographique ne jouent pas sur tous les plans.

Nous l'avons constaté au chapitre II, les femmes se marient plus jeunes à la campagne, ce qui explique le pourcentage beaucoup plus considérable de jeunes épouses ayant déjà des enfants tôt dans la vingtaine. Elles en ont par ailleurs beaucoup plus que les citadines avant trente-cinq ans. Il faut bien noter aussi qu'en région agricole, on compte 10% à 20% de plus de femmes ayant encore des enfants à la maison entre 45 et 59 ans. En milieu rural comme dans les quartiers ouvriers de Reading, les ménagères sont beaucoup plus nombreuses à devoir continuer d'assumer leurs responsabilités maternelles lorsqu'elles sont âgées.

En 1871, dans l'ensemble des groupes, le pourcentage de femmes qui ont des enfants avant trente ans augmente, et elles en ont plus qu'en 1851 avant la quarantaine. Le phénomène est particulièrement accentué à la campagne, où l'accroissement du nombre moyen d'enfants se poursuit jusqu'à quarante-quatre ans, étape où il atteint un maximum de 4, plus tard que dans tous les secteurs urbains. Il est probable que les enfants célibataires logent chez leurs parents plus longtemps à la campagne, d'une part parce que les salaires y sont moins élevés qu'en ville, ce qui prolonge la dépendance, d'autre part parce qu'il est plus difficile de se loger en milieu rural.¹⁰

¹⁰ M. Anderson, Family Structure..., p. 124-125.

Les femmes consacrent donc leur existence à la famille, ce qui, à la lumière de nos résultats statistiques, s'entend au sens propre de l'expression, puisqu'elles ont des enfants à charge pendant au moins vingt-cinq ans de leur vie adulte. Bien sûr, l'ampleur du fardeau varie selon le milieu, mais il reste que le cycle de travail commence peu après le mariage et il ne se termine que dans la vieillesse. L'analyse mérite toutefois d'être poussée plus à fond, parce que, dans l'accomplissement de leurs tâches, les maîtresses de maison disposent de ressources qui apportent des nuances à ce tableau d'ensemble, nuances qui nous ramènent à notre hypothèse de départ.

Les cycles de la production domestique

Cette étude s'est élaborée autour d'une idée centrale, à savoir que le rôle assumé par les femmes dans la société victorienne est en tout premier lieu déterminé par leur sexe; au XIXe siècle, cela s'exprime par le confinement des épouses à la production domestique qui est, en clair, un travail de femmes, et aucune n'y échappe; nos données ont confirmé de façon probante que de plus en plus de ménagères l'assument à temps plein. À partir de cette prémisse, nous nous sommes proposé de démontrer l'unicité de la condition féminine qui, au-delà du fait que toutes les femmes font le même type de travail, se manifeste par l'homogénéité des cycles de la production domestique,

qui est fonction de l'âge des femmes. Par contre, et c'était là le deuxième volet de notre hypothèse, il n'est plus question d'une condition féminine si l'on se penche sur l'ampleur du fardeau domestique qui, lui, se définit d'abord en fonction de l'appartenance sociale. Ce sont ces deux dimensions du vécu féminin qui seront illustrées dans l'analyse qui suit, à partir d'une définition quantitative de la charge domestique.

A date, la recherche historique s'est essentiellement concentrée sur l'aspect qualitatif du travail des femmes au foyer, et il ne fait aucun doute que cette démarche soit essentielle. Mais il faut bien dire que cet aspect du vécu féminin doit être reconstitué à partir d'approches diverses et complémentaires. La quantification en est une.

Si l'on considère que la production domestique est fonction du nombre de personnes dont les femmes assurent le confort, elle devient une donnée mesurable, pondérée par plusieurs facteurs tels l'âge et l'occupation des membres de la maisonnée. Quel que soit le milieu, il se trouve dans chaque ménage un certain nombre de femmes qui contribuent à temps plein à l'entretien ménager, et qui sont au service des autres membres de la maison: "The rule that only women were to be full-time houseworkers reflected the fact that full-time houseworkers routinely served full-time paid workers."¹¹ Dans notre étude, la production

¹¹ L. Jamieson, "Limited Resources and Limiting Conventions: Working-Class Mothers and Daughters in Urban Scotland, 1890-1925", Labour and Love, Women's Experience of Home and Family, sous la dir. de J. Lewis, Oxford, Basil Blackwell Ltd, 1986, p. 49-72, p. 67.

domestique est quantifiée à partir de la distinction entre ces deux groupes, l'un qui génère du travail, l'autre qui l'assume.

Nos données recensées nous ont permis de situer les uns et les autres de façon précise. Parmi ceux qui se font servir, on compte bien sûr tous les hommes de la maison puisque, nous l'avons établi, le travail domestique n'est pas de leur ressort: le mari, les parents, de même que les locataires, les pensionnaires et les apprentis, sont une charge. Certaines filles le sont aussi, mais cela dépend de leur âge et de leur occupation. Les filles et les parentes qui sont aux études ou qui travaillent à l'extérieur se rangent parmi les personnes à charge.

On trouve à l'opposé trois groupes féminins dans la catégorie des travailleuses domestiques: les ménagères, les servantes le cas échéant, et les filles et les parentes qui sont à la maison et qui sont en âge d'aider, critère dont l'évaluation a nécessité un certain nombre d'opérations statistiques.

Nous avons vérifié, pour l'ensemble de nos populations, par groupe socio-professionnel et selon le milieu géographique, à quel moment les filles terminaient leurs études. Elles avaient alors deux options: s'insérer sur le marché du travail ou rester à la maison pour aider leur mère. En les regroupant par âge et par profession, nous avons retracé la courbe des occupations. Nos résultats ont démontré qu'entre l'âge de neuf et douze ans, le pourcentage de jeunes filles qui fréquentent l'école diminue sensiblement. C'est donc vers l'âge de neuf ans que celles-ci sont

jugées aptes à "se rendre utiles", soit au foyer, soit à l'extérieur. Malgré que la fréquentation scolaire augmente en 1871, nous avons conservé le même barème d'âge pour classer celles qui contribuent aux tâches domestiques, parce qu'il est clair que les raisons qui incitent les ménagères à garder leurs filles à la maison prévalent autant en 1871 qu'en 1851.

Nous avons appliqué ce raisonnement à l'ensemble de la gent féminine, sans distinctions d'appartenance sociale. En milieu ouvrier, cette question a été bien documentée; compte tenu de l'ampleur du fardeau ménager et des critères de rendement, les mères doivent faire appel à leurs filles pour abattre la besogne et la pratique est courante.¹² Le fait est moins fréquemment discuté en ce qui concerne la bourgeoisie, mais nos données, conjuguées aux commentaires des auteurs qui l'ont abordé, confirment que le modèle s'applique partout, lorsque les circonstances l'exigent, et cela même dans les maisons qui embauchent du personnel. Lorsque les femmes ont trop à faire, et cela peut être le cas dans la bourgeoisie aussi bien que dans la classe ouvrière, leur première ressource, ce sont les filles: "Even in fairly affluent middle-class homes there were often so many children generating so much mending and the like that daughters would be recruited into helping."¹³

¹² L. Jamieson, "Limited Resources...", p. 65.

¹³ C. Dyhouse, "Mothers and Daughters in the Middle-Class Home, 1870-1914", Labour and Love..., p. 27-47, p. 35.

Les tableaux 4.6 à 4.11, qui illustrent les cycles de la production domestique, sont ainsi divisés en quatre catégories: le nombre moyen d'individus par foyer (total), le nombre moyen d'individus ne participant pas aux tâches domestiques (T), le nombre moyen de personnes y contribuant (A), y compris la ménagère, et l'indice de travail (IND). C'est essentiellement sur ce dernier élément que porte notre analyse. La charge de travail est certes quantifiable, mais encore faut-il trouver un barème de comparaison adéquat; nous avons créé un indice qui devait servir à pondérer la charge domestique: il correspond au nombre total moyen d'individus par foyer, divisé par le nombre moyen de contributrices au travail domestique. Cet outil statistique indique donc le rapport entre le fardeau ménager, qui est généré par tous les membres de la maisonnée, puisque les tâches ménagères se font pour tout le monde, et l'aide, qui est le fait des femmes qui fournissent les services pour l'ensemble.¹⁴

Le tableau 4.6 indique que les femmes gèrent des maisons bien remplies, qui, en moyenne, sont constituées de plus de trois personnes, et d'au moins cinq lorsqu'elles ont entre trente et quarante-neuf ans, le maximum se situant dans la deuxième moitié de la trentaine. Les maîtresses de maison les plus jeunes et les plus âgées vivent, comme l'indique l'écart type, dans un environnement semblable, à plus forte raison en 1871, mais autrement, l'hétérogénéité s'accroît à mesure que la taille des foyers augmente. Nos résultats préliminaires indiquent que, chez les femmes

¹⁴ Le programme utilisé pour définir la charge se trouve en annexe III.

Tableau 4.6
Indice de travail par groupe d'âge*
Ensemble des femmes
1851-1871

Age	1851					1871				
	NN	Total	T	A	IND	NN	Total	T	A	IND
15-24	64	3,51 1,49	2,39 1,38	1,12 0,41	3,25 1,39	87	3,25 1,06	2,08 0,99	1,17 0,51	2,94 1,01
25-29	107	4,33 1,80	3,09 1,52	1,24 0,59	3,70 1,43	127	4,37 1,55	3,08 1,39	1,28 0,62	3,72 1,43
30-34	130	5,36 2,30	3,86 1,97	1,50 0,90	4,07 1,95	121	5,41 2,19	4,06 1,99	1,34 0,80	4,56 2,17
35-39	120	5,86 2,23	4,13 1,99	1,73 1,09	4,10 1,98	104	5,83 2,74	4,27 2,50	1,55 0,96	4,39 2,38
40-44	96	5,28 2,36	3,64 2,15	1,63 0,83	3,66 1,98	120	5,36 2,37	3,96 2,22	1,40 0,87	4,42 2,34
45-49	79	5,27 1,94	3,49 1,78	1,78 0,96	3,48 1,79	95	4,96 2,13	3,50 1,85	1,46 1,21	4,00 2,02
50-59	132	4,49 1,99	2,78 1,69	1,70 1,19	3,15 1,64	151	4,39 2,41	2,78 1,73	1,60 1,81	3,32 1,73
+60	95	3,55 1,60	1,98 1,25	1,56 1,00	2,61 1,28	117	3,14 1,25	1,67 1,00	1,47 0,84	2,38 1,04
total	823					922				

Légende

NN : Nombre de femmes
Total: Nombre moyen de personnes par foyer
T : Personnes qui ne contribuent pas aux tâches ménagères
A : Personnes qui y contribuent
IND : Indice moyen

* La première ligne de la case indique la moyenne,
et la seconde l'écart type

de 30 à 49 ans, certains foyers sont constitués de plus
de dix personnes, voire un maximum de 14, alors que
d'autres ne regroupent que le couple, ce qui explique
l'écart type plus élevé ici.

Si la composition des foyers est révélatrice de l'environnement des femmes, c'est néanmoins sur l'indice de travail qu'il faut se pencher pour voir en quoi consiste la charge et comment elle évolue. On remarquera en premier lieu que les femmes de moins de 25 ans et de plus de soixante ans ont moins à faire que les autres, quoique ce ne soit qu'à l'intérieur de cette dernière catégorie que l'indice de travail passe en deçà de 3. La trentaine constitue par ailleurs la période la plus astreignante pour les maîtresses de maison, et cela encore plus en 1871 que vingt ans auparavant; l'augmentation de la charge de travail est toutefois particulièrement marquée pour les ménagères dans la quarantaine (+0,7, +0,5): en 1871, de trente à cinquante ans, l'indice se maintient au-dessus de 4. Dans l'ensemble donc, les femmes travaillent plus et plus longtemps que leurs mères ne l'avaient fait dans leur phase de vie la plus active. Ce n'est pas le cas pour les plus jeunes et plus âgées pour lesquelles l'indice diminue légèrement.

Le tableau 4.6 démontre que, dans l'ensemble, le travail domestique est considérable pour la majeure partie de la vie d'une femme: essentiellement, à compter de vingt-cinq ans, et pour les trente-cinq prochaines années, malgré les variations, il se maintient à un niveau très élevé. Dans ce cadre, la phase charnière, c'est la trentaine, étape où le fardeau est le plus astreignant. Hormis la période tranquille, brève, qui marque le début de la vie conjugale, la trêve, pour les femmes, c'est la vieillesse. Si l'on se souvient de ce que cela signifie que de prendre soin des autres, on s'imagine

bien l'usure qui accompagne l'accalmie. Ce parcours, toutes les femmes le suivent, mais le travail n'a pas le même poids pour toutes.

Tableau 4.7
Indice de travail par groupe d'âge*
Milieu urbain
1851-1871

Age	1851					1871				
	NN	Total	T	A	IND	NN	Total	T	A	IND
15-24	32	3,21 1,18	2,06 1,04	1,15 0,44	2,91 1,04	59	3,16 1,01	2,00 0,92	1,16 0,42	2,84 0,90
25-29	58	4,20 1,79	2,91 1,49	1,29 0,59	3,43 1,28	78	4,16 1,55	2,87 1,39	1,29 0,66	3,54 1,48
30-34	63	5,25 2,17	3,58 1,86	1,66 0,91	3,60 1,83	67	5,02 1,97	3,64 1,74	1,38 0,75	4,08 1,88
35-39	71	5,90 2,33	4,16 2,04	1,73 1,10	4,09 1,97	57	6,05 2,64	4,57 2,57	1,47 0,90	4,87 2,63
40-44	48	5,39 2,54	3,91 2,36	1,47 0,74	4,04 2,15	61	5,09 2,23	3,75 2,16	1,34 0,79	4,36 2,33
45-49	38	5,10 1,99	3,23 1,68	1,86 1,11	3,22 1,56	50	5,00 1,95	3,70 1,92	1,30 0,61	4,29 2,12
50-59	56	4,25 1,90	2,41 1,54	1,83 1,05	2,71 1,38	64	4,32 2,09	2,82 1,93	1,50 0,95	3,38 1,92
+60	43	3,37 1,41	1,72 1,16	1,65 0,89	2,31 1,18	49	3,20 1,38	1,73 1,09	1,46 0,98	2,45 1,12
total	409					485				

Légende

NN : Nombre de femmes
Total : Nombre moyen de personnes par foyer
T : Personnes qui ne contribuent pas aux tâches ménagères
A : Personnes qui y contribuent
IND : Indice moyen

* La première ligne de la case indique la moyenne, et la seconde l'écart type

En ville, la maisonnée est légèrement plus modeste que la moyenne. En ce qui concerne le fardeau domestique toutefois, les citadines se démarquent de l'ensemble par un indice qui est, de façon générale, considérablement moins élevé, et, si l'on en juge par les écart types, les situations sont beaucoup plus homogènes en milieu urbain.

Quoique les dimensions des ménages demeurent assez stables à vingt ans d'intervalle, l'indice de travail augmente, et de beaucoup, pour les urbaines de 30 à 59 ans (entre 0,4 et 1,1, ce qui représente une augmentation de 9,9% dans le premier cas et de 34,1% dans le deuxième cas). Si l'on revient au tableau 4.3, il est clair que le fait n'est pas attribuable à l'augmentation du nombre d'enfants à charge. On se souviendra, par contre, de la baisse marquée du nombre de foyers avec domestiques à Reading, d'où l'augmentation d'un fardeau ménager que les maîtresses de maison assument, de plus en plus, sans aide de l'extérieur. Si l'indice maximum survient encore dans la trentaine avancée, il se situe désormais aux alentours de 5 plutôt que près de 4 en 1851. En 1871 donc, les citadines besognent plus que vingt ans auparavant, et plus que la moyenne des ménagères.

En région agricole comme à la ville, c'est lorsque les femmes sont dans la trentaine que les maisonnées sont les plus denses, et, dans l'ensemble, elles le sont légèrement plus qu'à Reading, particulièrement chez les jeunes mariées. Les écarts sont très marqués lorsqu'on se penche sur les indices de travail,

Tableau 4.8
Indice de travail par groupe d'âge*
Milieu rural
1851-1871

1851						1871					
Age	NN	Total	T	A	IND	NN	Total	T	A	IND	
15-24	32	3,81 1,71	2,71 1,61	1,09 0,39	3,58 1,62	28	3,42 1,16	2,25 1,10	1,17 0,66	3,17 1,18	
25-29	49	4,48 1,81	3,30 1,55	1,18 0,60	4,01 1,55	49	4,69 1,51	3,42 1,33	1,26 0,56	4,01 1,33	
30-34	67	5,47 2,43	4,11 2,04	1,35 0,88	4,50 1,98	54	5,88 2,37	4,59 2,17	1,29 0,86	5,15 2,38	
35-39	49	5,81 2,10	4,08 1,94	1,73 1,09	4,12 2,01	47	5,57 2,87	3,91 2,38	1,65 1,02	3,82 1,92	
40-44	48	5,16 2,19	3,37 1,89	1,79 0,89	3,28 1,73	59	5,64 2,50	4,18 2,28	1,45 0,95	4,47 2,37	
45-49	41	5,43 1,89	3,73 1,85	1,70 0,81	3,73 1,96	45	4,93 2,32	3,28 1,75	1,64 1,63	3,68 1,87	
50-59	76	4,67 2,05	3,06 1,76	1,60 1,28	3,48 1,74	87	4,43 2,63	2,75 1,58	1,67 2,24	3,24 1,57	
+60	52	3,71 1,74	2,21 1,28	1,50 1,09	2,85 1,31	68	3,10 1,16	1,63 0,94	1,47 0,74	2,34 0,99	
total	414					437					

Légende

NN : Nombre de femmes
Total: Nombre moyen de personnes par foyer
T : Personnes qui ne contribuent pas aux tâches ménagères
A : Personnes qui y contribuent
IND : Indice moyen

* La première ligne de la case indique la moyenne,
et la seconde l'écart type

nettement plus élevés en milieu rural, où la différence varie entre 0,5 et 0,9, ce qui n'est pas négligeable. Entre 25 et 39 ans, l'indice se maintient toujours au-delà de 4, et les situations sont ici beaucoup plus hétérogènes.

Si le travail des femmes augmente à la campagne, le phénomène n'est pas aussi systématique qu'en région urbaine. Dans les paroisses rurales, il ne se manifeste qu'au début de la trentaine (+0,7) et dans la quarantaine (+1,2). Quoiqu'il soit limité à ces groupes, l'accroissement est considérable et il est dû à l'accroissement du nombre d'enfants à charge (tableau 4.3), qui n'est pas surprenant compte tenu du fait que les rurales se marient plus jeunes en 1871, prolongeant ainsi le cycle déjà long des grossesses successives. Ici aussi, c'est dans la jeunesse, et surtout dans la vieillesse, que les ménagères sont les plus dégagées des contraintes liées à la production domestique.

Les tableaux 4.9 à 4.11 permettent de jeter un regard différent sur ces mêmes populations, regard orienté cette fois-ci sur l'appartenance socio-professionnelle.¹⁵ Cette perspective fera ressortir la singularité des groupes aisés par rapport aux deux autres catégories, singularité qui découle du fait que les foyers bourgeois sont en quelque sorte de "mini-hôtels" comparés aux maisonnées des milieux plus modestes, mais aussi de ce que l'indice de travail y est beaucoup moins élevé, ce à quoi on pouvait s'attendre. Hormis les particularités de ce groupe,

¹⁵ Nos regroupements sont basés sur la classification qui se trouve en annexe I: le groupe bourgeois est constitué des catégories I et II, des épouses de cols blancs donc, qui embauchent au moins une servante. Le groupe intermédiaire correspond à la catégorie III, et regroupe ainsi les femmes de gens de métier, qui font partie de ce que l'on pourra appeler, à défaut de mieux, l'élite ouvrière. Enfin, le groupe prolétaire est formé des épouses de travailleurs semi-qualifiés (IV) et non qualifiés (V). Etant donnée l'hétérogénéité du milieu ouvrier et l'ampleur de la catégorie III, il nous paraissait important d'isoler ce groupe; nos résultats confirmeront l'à-propos de cette démarcation.

nous verrons que les démarcations entre les femmes de gens de métier et celles d'ouvriers non qualifiés s'amenuisent très sensiblement dans l'espace de vingt ans et donc, qu'en termes de production domestique, les milieux ouvriers deviennent de plus en plus homogènes.

Tableau 4.9
Indice de travail par groupe d'âge*
Groupes bourgeois
1851-1871

1851						1871					
Age	NN	Total	T	A	IND	NN	Total	T	A	IND	
15-24	5	4,40 1,67	2,40 1,51	2,00 0,70	2,46 1,45	14	3,57 1,08	1,57 0,64	2,00 0,87	1,93 0,55	
25-29	19	5,89 2,07	3,73 1,59	2,15 0,83	2,91 0,95	21	5,00 1,51	2,71 1,14	2,28 0,84	2,37 0,98	
30-34	31	6,67 2,44	4,09 1,71	2,58 1,11	2,73 0,84	23	6,47 2,31	3,95 1,49	2,52 1,20	2,86 1,29	
35-39	23	6,65 2,67	3,82 2,53	2,82 1,58	3,07 2,00	20	7,50 2,66	4,65 2,49	2,85 1,03	2,92 1,39	
40-44	19	5,78 2,12	3,57 2,16	2,21 0,91	3,02 1,54	13	6,38 2,36	3,53 1,61	2,84 1,72	2,97 1,92	
45-49	16	5,87 1,96	3,31 1,66	2,56 1,41	2,80 1,48	8	6,75 2,91	3,00 0,75	3,75 3,10	2,12 0,54	
50-59	36	5,13 2,28	2,33 1,54	2,80 1,65	2,04 0,77	23	5,47 4,26	2,17 1,55	3,30 4,08	2,21 1,35	
+60	22	4,45 1,89	1,68 0,99	2,77 1,34	1,74 0,62	26	3,80 1,38	1,53 0,70	2,26 1,25	1,83 0,55	
total	171					148					

Légende

NN : Nombre de femmes
Total: Nombre moyen de personnes par foyer
T : Personnes qui ne contribuent pas aux tâches ménagères
A : Personnes qui y contribuent
IND : Indice moyen

* La première ligne de la case indique la moyenne,
et la seconde l'écart type

Dans la bourgeoisie, on ne retrouve aucun foyer dont la moyenne soit inférieure à 4 personnes, et pour la majeure partie de leur vie (de 25 à 49 ans), les femmes évoluent dans des maisonnées de près ou plus de six personnes en moyenne. Si telle est la tendance, il faut tout de même noter que, comme l'indique l'écart type, les situations varient plus ici que pour l'ensemble des maîtresses de maison. Il n'en demeure pas moins qu'en moyenne, les foyers aisés comportent souvent près ou plus d'un membre de plus que les autres.

En milieu bourgeois plus qu'ailleurs, abondance de résidents n'est pas synonyme de surcharge de travail puisque l'indice maximum de 3,07 (35-39 ans) se situe en-deçà de l'indice de travail moyen des jeunes mariées de moins de 25 ans; il ne se maintient d'ailleurs à 3 que chez les groupes dans la trentaine, qui sont dans la bourgeoisie aussi les plus taxés; ici comme ailleurs, ce sont les femmes de plus de soixante ans qui sont les moins accaparées. Des cycles de vie semblables donc, mais un fardeau domestique bien distinctif, à tout le moins en termes quantitatifs. En ce qui concerne la production domestique, l'homogénéité de l'ensemble, particulièrement accentuée pour les 25 à 34 ans, et pour les plus de cinquante ans, est remarquable.

En 1871, les foyers bourgeois demeurent beaucoup plus peuplés que la moyenne, surtout chez les groupes de 35 à 49 ans; on observe par contre une réduction du nombre de personnes par ménage aux deux extrémités de l'échelle démographique. L'indice de travail tend

aussi à diminuer, et considérablement, pour les femmes de moins de trente ans (entre -0,5 et -0,6), et aux abords de la cinquantaine (environ -0,7). Cette évolution éloigne d'autant plus les maîtresses de maison bourgeoises de la moyenne. En 1871, l'indice de travail de ce groupe est partout inférieur d'au moins 1, parfois de près de 2 à l'indice moyen. Un groupe donc, qui se démarque de plus en plus en termes de travail et d'uniformité.

La maisonnée des femmes de gens de métier est beaucoup plus modeste que la précédente, quoiqu'entre 35 et 39 ans, les ménages sont constitués de près de six personnes. On notera chez ce groupe une plus grande uniformité en ce qui a trait à la composition des maisons.

Il n'en va pas de même pour la charge, dont les proportions varient plus ici que dans la bourgeoisie. Le travail des femmes de tous âges correspond essentiellement à la charge moyenne de l'ensemble des ménagères, sauf en fin de quarantaine, où elle est supérieure, à raison de 0,5. C'est dire qu'il y a un monde de différence entre milieux aisés et groupes intermédiaires. Si les cycles de travail suivent un tracé parallèle, le gros des tâches se présentant, pour toutes les femmes, dans la trentaine, la production domestique est beaucoup plus lourde pour les femmes d'ouvriers qualifiés.

Malgré que les maisonnées des groupes intermédiaires demeurent plus petites que la moyenne en 1871, contrairement aux ménages bourgeois, elles augmentent considérablement leurs effectifs et cela presque

Tableau 4.10
Indice de travail par groupe d'âge*
Groupes intermédiaires
1851-1871

1851						1871					
Age	NN	Total	T	A	IND	NN	Total	T	A	IND	
15-24	21	3,14 1,10	2,14 1,10	1,00 0,00	3,14 1,10	29	3,24 1,15	2,20 1,04	1,03 0,18	3,12 0,90	
25-29	37	3,45 1,32	2,43 1,28	1,02 0,16	3,37 1,25	49	4,22 1,73	3,14 1,62	1,08 0,27	3,93 1,49	
30-34	47	4,91 2,28	3,68 2,17	1,23 0,55	4,26 2,08	47	5,04 2,22	4,00 2,22	1,04 0,20	4,92 2,26	
35-39	46	5,71 2,31	4,21 1,95	1,50 0,78	4,20 1,77	30	6,13 3,23	4,90 2,95	1,23 0,67	5,29 2,77	
40-44	36	4,80 2,41	3,38 2,22	1,41 0,64	3,67 1,99	48	5,45 2,55	4,18 2,45	1,27 0,53	4,63 2,44	
45-49	28	5,21 2,00	3,78 1,89	1,42 0,57	3,97 1,77	42	4,80 2,00	3,54 2,00	1,26 0,54	4,20 2,14	
50-59	26	3,73 1,61	2,34 1,35	1,38 0,69	2,94 1,19	47	4,40 1,86	3,06 1,76	1,34 0,66	3,64 1,73	
+60	27	2,96 1,19	1,66 0,87	1,29 0,54	2,37 0,76	34	3,02 1,19	1,88 1,14	1,14 0,35	2,75 1,13	
total	268					326					

Légende

NN : Nombre de femmes
Total: Nombre moyen de personnes par foyer
T : Personnes qui ne contribuent pas aux tâches ménagères
A : Personnes qui y contribuent
IND : Indice moyen

* La première ligne de la case indique la moyenne,
et la seconde l'écart type.

uniformément, surtout dans le groupe des 25 à 29 ans
(+0,8), au début de la quarantaine (+0,7), et dans la
cinquantaine (+0,7).

Au moment où les maîtresses de maison bourgeoises
voient leurs tâches décroître, les femmes de milieux
modestes voient les leurs augmenter partout, et de

beaucoup dans la plupart des cas. L'accroissement de l'indice se situe entre 0,6 et 1,1 pour les ménagères de 25 à 44 ans, et est tout aussi marqué pour les femmes dans la cinquantaine. Si l'allègement du fardeau domestique éloignait considérablement les bourgeoises de la moyenne, les femmes de gens de métier s'en écartent tout autant, en sens inverse. En 1871, les ménagères de tous âges triment plus que la moyenne et, malgré que les situations soient très hétérogènes, leur charge maximum (35-39 ans) est supérieure de 0,7 au maximum moyen. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question.

L'environnement des femmes des franges inférieures du milieu ouvrier est celui qui se rapproche le plus de la moyenne, quoique les maisonnières soient ici légèrement plus restreintes; elles surpassent néanmoins en effectifs les foyers d'artisans et de petits fonctionnaires. Ici aussi, les maîtresses de maison dans la trentaine ont les maisonnières les plus denses. Pour la majeure partie de leur vie, de trente à quarante-neuf ans, les ménagères sont entourées de quatre personnes ou plus.

L'indice de travail est ici plus élevé que partout ailleurs; il se situe à un minimum de 4 dès l'âge de vingt-cinq ans, et s'y maintient pour les vingt prochaines années. Quoique la trentaine soit aussi la phase la plus exigeante, c'est dès trente ans que les ménagères sont les plus accaparées. Si les jeunes mariées et les femmes plus âgées sont les moins contraintes ici aussi, l'indice de travail demeure très

Tableau 4.11
Indice de travail par groupe d'âge*
Groupes prolétaires
1851-1871

Age	1851					1871				
	NN	Total	T	A	IND	NN	Total	T	A	IND
15-24	38	3,60 1,61	2,52 1,51	1,07 0,35	3,41 1,51	44	3,15 1,01	2,15 1,01	1,00 0,00	3,15 1,01
25-29	51	4,39 1,60	3,33 1,51	1,05 0,31	4,22 1,52	57	4,26 1,36	3,17 1,26	1,08 0,34	4,03 1,25
30-34	52	5,00 1,97	3,88 1,93	1,11 0,37	4,69 1,96	51	5,27 2,00	4,17 2,00	1,09 0,30	5,00 2,06
35-39	51	5,64 1,89	4,19 1,78	1,45 0,72	4,48 2,03	54	5,05 2,16	3,79 2,15	1,25 0,61	4,44 2,21
40-44	41	5,46 2,40	3,90 2,10	1,56 0,83	3,95 2,12	59	5,06 2,18	3,88 2,15	1,18 0,43	4,56 2,27
45-49	35	5,05 1,87	3,34 1,76	1,71 0,78	3,41 1,86	45	4,80 1,99	3,55 1,85	1,24 0,57	4,15 1,92
50-59	70	4,44 1,88	3,18 1,80	1,25 0,52	3,80 1,79	81	4,07 1,86	2,80 1,74	1,27 0,57	3,45 1,71
+60	46	3,47 1,50	2,32 1,46	1,15 0,41	3,17 1,47	57	2,91 1,13	1,61 1,03	1,29 0,56	2,42 1,06
total	384					448				

Légende

NN : Nombre de femmes
Total : Nombre moyen de personnes par foyer
T : Personnes qui ne contribuent pas aux tâches ménagères
A : Personnes qui y contribuent
IND : Indice moyen

* La première ligne de la case indique la moyenne,
et la seconde l'écart type

élevé jusqu'à soixante ans, et, malgré qu'il diminue sensiblement à cette étape, il demeure beaucoup plus élevé que la moyenne (+0,6). En milieu défavorisé, en 1851, on travaille plus et plus longtemps que partout ailleurs.

Les foyers sont beaucoup moins denses en 1871 mais cela ne se reflète pas de façon uniforme sur la charge de travail. Celle-ci demeure en gros légèrement supérieure à l'ensemble quoiqu'elle s'allège pour les ménagères de moins de trente ans et de plus de cinquante ans. Si les femmes en début de trentaine demeurent les plus taxées, les ménagères dans la quarantaine voient leur charge augmenter considérablement (+0,6, +0,7), ce qui prolonge la période très active jusqu'à cinquante ans.

L'augmentation très marquée du travail des femmes des groupes intermédiaires et la diminution de la charge des plus démunies réduit de beaucoup les écarts que nous avons observés entre les deux milieux. Si, en 1851, les maîtresses de maison des échelons inférieurs de la classe ouvrière avaient une charge supérieure aux femmes de travailleurs qualifiés, à raison de 0,3 à 0,9, tel n'est plus le cas vingt ans plus tard. En 1871, les démarcations entre ces groupes sont à peine visibles pour ce qui est des femmes de moins de trente-cinq ans et après cet âge, les ménagères de milieux défavorisés ont un fardeau domestique moins imposant que leurs homologues de l'élite ouvrière.

Tout indique que ces dernières se sont résignées à se passer de l'aide de leurs filles pour les mieux faire instruire. Désormais, la gent féminine de l'élite ouvrière va à l'école plus longtemps et, à la fin des études, elle est de moins en moins assignée aux travaux ménagers et de plus en plus dirigée vers le travail rémunéré.

Tableau 4.12
Occupation des filles selon le milieu* (%)
1851-1871

Age	Ecole		Foyer		Travail	
	1851	1871	1851	1871	1851	1871
<u>Groupe A</u>						
0-4	14,2	6,38	85,7	91,4	0,0	2,1
5-8	71,4	54,8	28,5	41,9	0,0	3,2
9-12	56,6	47,0	43,3	52,9	0,0	0,0
13-15	55,5	43,7	38,8	56,2	5,5	0,0
+15	2,0	0,0	77,5	91,9	20,4	8,1
<u>Groupe B</u>						
0-4	7,3	17,7	92,6	81,3	0,0	0,9
5-8	63,1	72,8	36,8	27,1	0,0	0,0
9-12	59,3	88,8	37,5	8,6	3,1	2,4
13-15	30,3	31,2	54,5	31,2	15,1	37,5
+15	0,0	1,5	48,5	35,3	51,4	63,0
<u>Groupe C</u>						
0-4	8,0	17,6	91,9	82,3	0,0	0,0
5-8	55,0	82,8	44,0	16,1	1,0	1,0
9-12	44,4	75,8	48,1	24,1	7,4	0,0
13-15	26,5	34,3	48,9	46,8	24,4	18,7
+15	0,0	0,0	34,8	42,4	65,1	57,5
*Les regroupements sont les mêmes que pour les tableaux 4.9 à 4.11:						
Groupe A	: bourgeoisie (effectifs totaux: 336)					
Groupe B	: intermédiaire (effectifs totaux: 661)					
Groupe C	: prolétaire (effectifs totaux: 875)					

Dans l'espace de vingt ans, l'éducation formelle a énormément gagné en importance, comme l'indique l'accroissement considérable du pourcentage de fréquentation scolaire (tableau 4.12), surtout chez les 9 à 12 ans. Il est peu probable que la loi de 1870, qui permet de créer des commissions scolaires là où les écoles ne suffisent plus à accommoder la clientèle, y

ait joué un rôle; bien que, cette année-là, Reading se dote de sa propre commission scolaire, il serait surprenant que l'impact s'en soit fait sentir aussi rapidement. Par contre, déjà avant 1870, la pratique de faire instruire les enfants est bien implantée chez l'élite ouvrière, qui mise de plus en plus sur l'éducation de sa progéniture comme outil de mobilité.¹⁶ Ainsi, parmi les filles de travailleurs qualifiés (groupe B), en 1871, on compte près de 30% de plus d'écolières de 9 à 12 ans que dans les autres groupes, et il est clair que le déplacement se fait nettement du foyer à l'école. Après 13 ans, un autre mouvement s'opère; à ce stade, près du quart des filles qui étaient au foyer en 1851 se retrouvent sur le marché du travail, et la tendance se poursuit dans le groupe d'âge suivant.

Dans la bourgeoisie par contre, les filles sont au foyer en plus grand nombre et, même après quinze ans, très peu d'entre elles travaillent à l'extérieur, ce qui confirme, de fait, qu'en attendant de fonder foyer à leur tour, les jeunes bourgeoises restent à la maison avec leur mère.

Les ménagères de milieu prolétaire sont pour leur part privées de l'aide de leurs filles pendant quelques années, puisqu'ici aussi, ces dernières étudient en plus grand nombre jusqu'à douze ans. Cela peut d'ailleurs expliquer l'augmentation de la charge des maîtresses de maison que nous avons observée dans la tranche des femmes de quarante ans. Mais il s'agit ici

¹⁶ J. S. Hurt, Elementary Schooling and the Working Classes 1860-1918, London, Routledge and Kegan Paul, 1979, p. 210.

d'une étape temporaire puisque de 13 à 15 ans, les filles sont au foyer en aussi grand nombre qu'en 1851 et, après 15 ans, 7,6% de plus d'entre elles sont à la maison.

Il semble bien que ce soit les filles de travailleurs qualifiés qui profitent le plus de l'indépendance qui va de pair avec le travail rémunéré, puisque ce sont elles qui travaillent à l'extérieur en plus grand nombre. Il est bien possible qu'il s'agisse là des futures travailleuses du secteur tertiaire, puisque les postes d'infirmière, d'institutrice et de commis, qui occupaient 5% des femmes en 1861, en font travailler 16,4% au début du XXe siècle.¹⁷ Une chose est certaine: le fait que les filles de l'élite ouvrière aillent à l'école en plus grand nombre et pratiquent par la suite un travail rémunéré annonce un tant soit peu que les alternatives seront plus nombreuses pour elles qu'elles ne l'avaient été pour leurs mères, ce qui ne signifie pas pour autant qu'elles seront dégagées des contraintes de la production domestique. Mais cela relève d'un autre parcours féminin, qui pourrait à lui seul faire l'objet d'une autre étude.

La nôtre s'arrête ici, au moment où les femmes d'ouvriers qualifiés font les frais de l'éducation de leurs filles, au prix d'une charge domestique plus lourde, alors que leurs homologues voient la leur diminuer. Ce cheminement, que nous avons tenté de retracer, soulève en lui-même quelques réflexions.

¹⁷ M. Vicinus, Independent Women. Work and Community for Single Women, Chicago, University of Chicago Press, 1985, p. 5.

CONCLUSION

Tracer l'itinéraire des maîtresses de maison, à l'époque mid-victorienne, c'est dire que, quel que soit le milieu, l'essentiel de la vie d'une femme se consomme dans la production domestique, dont le poids est invariablement plus lourd dans la trentaine, quoique le fardeau des ménagères de milieux défavorisés atteigne son maximum dès trente ans. Dans tous les cas, ce n'est que dans la cinquantaine qu'il s'allège et le répit, somme toute, ne se présente qu'après soixante ans, quelle que soit l'appartenance sociale. Tout compte fait, adhérer au modèle de la domesticité, au XIXe siècle, c'est entrer dans un long cycle de travail, axé sur le bien-être des autres, et cela commence peu après le mariage pour se terminer dans la vieillesse, après avoir élevé plusieurs enfants et en avoir porté, puis perdu sans doute, quelques-uns en cours de route.

L'uniformité du parcours féminin ne doit pas faire oublier pour autant les distinctions de classes. Il est clair que plus l'on monte dans l'échelle sociale, plus la charge de travail diminue. Les bourgeoises constituent un groupe privilégié, à plus forte raison dans la deuxième génération, alors qu'elles sont d'autant plus dégagées des contraintes de la production domestique. Elles tendent par ailleurs à former un

ensemble de plus en plus cohérent en termes de travail. Il s'agit donc d'un groupe à part, dont les traits distinctifs s'accroissent en 1871.

A l'autre extrémité de l'échelle socio-professionnelle se trouvent les épouses d'ouvriers non qualifiés, les plus taxées et de beaucoup; celles aussi dont les situations sont les plus variées. Mais les ménages prolétaires, comme les ménages bourgeois, évoluent dans le même sens, en ce que les femmes voient leur charge diminuer en 1871; leurs situations tendent elles aussi vers une plus grande homogénéité à intervalle de vingt ans.

Le contexte est tout autre pour les femmes des groupes intermédiaires dont la charge s'accroît considérablement, et suffisamment pour les placer, en termes de travail, sur le même pied que les ménagères des franges inférieures du monde ouvrier. Tout indique par contre que la situation sera tout autre pour leurs filles.

D'affirmer que la vie des Victoriennes est moulée par les impératifs de la domesticité, cela semble évident; soutenir que la reconstitution du passé féminin doit tenir compte des étapes de vie des femmes le semble d'autant plus, surtout du moment où il est clair que ce vécu est largement axé sur les fonctions reproductives. Pourtant, le concept de cycle de vie n'a à peu près pas été retenu comme outil d'analyse, si l'on fait exception de quelques historiens de la famille, qui s'en sont servis pour illustrer les

contraintes économiques qui pesaient sur les ménages ouvriers au XIXe siècle.¹ En histoire des femmes, on en fait tout au plus mention au passage alors que, en surcroît des pressions financières cycliques qui affectent la famille, c'est le travail même des femmes qui se modifie par phases tandis que celui des hommes, finalement, demeure uniforme dans le temps. Somme toute, c'est là le caractère distinctif du parcours qui se définit par le sexe, et ses jalons sont loin d'être clairement tracés.

En revanche, ce trajet au féminin, qui a été et qui demeure l'objet de la dénonciation de l'oppression féminine au sens large, ne doit pas masquer la diversité du vécu des femmes; celui-ci varie en fonction de l'appartenance sociale, mais il peut aussi être fort différent d'une région à l'autre, et d'un groupe socio-professionnel à l'autre. Tout compte fait, c'est la confrontation de toutes ces données qui, éventuellement, apportera une perspective d'ensemble sur ce que c'était que d'être femme dans le passé.

Etudier la condition féminine, en précisant les différences, c'est aussi nuancer, confirmer ou infirmer ce que l'on tient pour acquis, c'est en quelque sorte "bousculer les idées reçues" comme le disait Martine Ségalen il y a quelques années.² Bon nombre de controverses historiques portant sur les femmes victoriennes se sont articulées à partir de la distinction à établir entre mythe et réalité; plusieurs

¹ Nous faisons référence en particulier à M. Anderson.

² M. Ségalen, "Quelques réflexions pour l'étude de la condition féminine", Annales de démographie historique, 1981, p. 9-22, p. 20.

d'entre elles persistent parce que de nombreuses facettes de vécu féminin doivent, justement, être mieux définies. Dans ce sens, la quantification, qui a remis en question plusieurs interprétations en histoire de la famille, aura aussi une contribution à apporter en histoire des femmes. Dans notre étude, vérifier les acquis, c'était constater, de fait, les proportions qu'ont prises le modèle de la domesticité et rendre compte de la longue durée du cycle de travail féminin, et de son poids, dans plusieurs milieux.

C'était aussi poursuivre une réflexion sur le mouvement qui s'opère entre discours et réalité, hier comme aujourd'hui. Certes, le modèle de la femme au foyer a vieilli et les cycles de vie des femmes ne sont plus les mêmes; au Québec, au début des années 80, la moitié des ménagères à temps plein avaient plus de 45 ans.³ Plusieurs d'entre elles, les real women, revendiquent ni plus ni moins le retour à ce modèle vieillissant, auquel plusieurs autres se sont substitués depuis. Dans l'Angleterre contemporaine, comme dans la plupart des pays occidentaux, la majorité des femmes ont fini d'enfanter dès 30 ans.⁴ Pour le très grand nombre de ces femmes qui travaillent à l'extérieur, les cycles de vie sont plus courts, définis par un va-et-vient constant entre la maison et l'emploi. Nous voici à l'heure de la "femme complète" et de son corrolaire, le double emploi et donc, des

³ Vandelac, L. (sous la dir. de). Du travail et de l'amour. Les dessous de la production domestique, Montréal, Les éditions coopératives Albert St-Martin, 1985, p. 38.

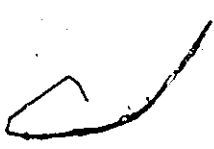
⁴ D. Gittins, The Family in Question. Changing Households and Familiar Ideologies, New Jersey, Humanities Press International Inc., 1986, p. 12.

contraintes de la domesticité, version moderne:

En prime, plus leurs cycles (ceux des femmes) de vie sont courts et polyvalents, passant des études au salariat au mariage à la maternité aux études au retour à l'emploi, à moins de réussir, stade suprême, à accomplir toutes ces activités en même temps, plus elles ont de chances de se mériter la vraie réputation de femmes complètes.⁵

Ou encore, pour les "privilégiées", celle de "super femme". C'est là l'objet de certaines études sociologiques et bientôt, sans doute, sujet de recherche historique, car il faudra bien se pencher, éventuellement, sur le vécu que représentent ces nouveaux modèles.

⁵
L. Vandelac, Du travail et de l'amour..., p. 41.



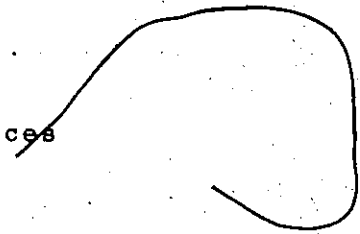
ANNEXE I

PROFESSIONS ET NIVEAUX DE QUALIFICATION

Notre système de codage des professions et des niveaux de qualification correspond, hormis quelques aménagements, au modèle établi par A. Armstrong.¹ Il a été conçu pour permettre aux utilisateurs du recensement de situer les individus dans la structure professionnelle de l'Angleterre victorienne, et pour identifier le degré de compétence et le prestige liés à leurs diverses occupations. Le schéma établi par A. Armstrong est fondé sur le classement des professions publié par l'état civil en 1951, Classification of Occupations (HMSO, 1951), qui énumère 981 professions, divisées en cinq catégories selon les degrés de qualification requis dans l'exercice de chacune. Il tient compte de la perception que les Victoriens avaient de différents métiers mais il a été aménagé pour compenser le manque de précision du classement de base.

¹ Nous ne retenons ici que les éléments essentiels; l'auteur en fait une présentation détaillée dans "The Use of Information About Occupation", Nineteenth Century Society. Essays in the Use of Quantitative Methods for the Study of Social Data, sous la dir. de E. A. Wrigley, Cambridge, Cambridge University Press, 1972. p. 191-310.

D'après ce modèle, nous avons attribué un code numérique à 95 types d'occupations,² subdivisés selon dix secteurs d'activité, en ajoutant, pour les besoins de notre étude, une onzième subdivision pour les professions strictement féminines:

1. Agriculture et pêche
 2. Mines
 3. Bâtiment
 4. Secteur secondaire
 5. Transport
 6. Commerce
 7. Secteur bancaire
 8. Fonction publique, services
 9. Service domestique
 10. Population non active
 11. Professions féminines
- 

C'est à partir de ce schéma de base que nous avons effectué différents regroupements de professions féminines et masculines, pour simplifier la lecture des résultats statistiques.

Pour ce qui est du classement socio-professionnel, nous avons adopté les six catégories suivantes:

I. HAUTEMENT QUALIFIES: professionnels (médecins, hommes de loi), officiers supérieurs dans la marine ou dans l'armée, propriétaires et rentiers.

II. INTERMEDIAIRE: cols blancs qui ne cadrent pas dans l'élite professionnelle du groupe I: professeurs, fonctionnaires (chefs de police, percepteurs d'impôt, inspecteurs des chemins de fer), employés du secteur industriel (comptables), certains professionnels (vétérinaires), négociants, marchands.

² Nous exprimons ici nos remerciements à J. G. Daigle, qui a utilisé la même procédure et qui nous a donné accès à sa liste de professions codées.

III. QUALIFIES: gens de métier (charpentiers, ébénistes, charrons, forgerons, tisserands, cordonniers, meuniers, contremaîtres), employés de commerce (vendeurs, représentants), petits fonctionnaires (policiers, postiers).

IV. SEMI-QUALIFIES: domestiques (valets, bonnes à tout faire, buandières), certains métiers agricoles ou liés à l'élevage (bergers), transporteurs (charretiers), et certains métiers du secteur secondaire (briquetiers).

V. NON QUALIFIES: journaliers, sans spécification, femmes de ménage, colporteurs, messagers, etc.

VI. NON ACTIFS: retraités sans spécification sur l'occupation antérieure, gentlemen, indépendants, sans occupation.

Malgré que la variable profession soit déterminante dans l'élaboration de ces catégories, A. Armstrong a fait intervenir d'autres facteurs pour préciser le classement des individus dans la hiérarchie socio-professionnelle, facteurs dont nous avons aussi tenu compte; à l'intérieur du groupe III, tous ceux qui avaient des employés ne faisant pas partie de la famille ont été reclassés dans le groupe II, de même que tous ceux qui pouvaient se permettre d'embaucher un domestique. Selon le même principe, les gens qui auraient normalement fait partie du groupe II mais qui embauchaient plus de vingt employés ont été placés dans le groupe I.

L'hétérogénéité du groupe III peut susciter des questionnements puisqu'on y trouve des gens de métier aussi bien que des cols blancs de moindre envergure. A l'origine, ces deux types de travailleurs ont été placés dans la même catégorie parce que leur degré de compétence et le prestige attribué à leurs fonctions

étaient comparables; dans l'Angleterre victorienne, un commis n'était pas en général tenu en plus haute estime qu'un homme de métier par exemple.³ Ce regroupement de travailleurs manuels et non manuels n'est d'ailleurs pas forcément permanent-puisqu'on peut, à l'étape du traitement des données, les distinguer et vérifier les différences, le cas échéant.

Nous ne prétendons pas que ce schéma ne comporte aucune faille. Certains détails auront sans doute échappé à la documentation; il a toutefois été aménagé pour être le plus précis possible compte tenu de l'information contenue dans le recensement, et il répondait bien aux besoins de notre étude en ce qu'il nous permettait de distinguer nos gens selon l'appartenance socio-professionnelle sans qu'il soit question pour autant de faire une analyse de classes.

³ A. Armstrong, "The Use of Information...", p. 209.

ANNEXE III

PROGRAMME SAS DE DEFINITION DE L'INDICE

```

data POO;
SET B.B;
IF FEMMEAGE EQ . THEN DELETE;
IF FEMMEAGE NE . THEN FEMME = 1;
IF MARIAGE NE . THEN MARI = 1;
IF MARIAGE = . THEN MARI = 0;
IF PARANNEE EQ '01' OR PARANNEE EQ '02' THEN TYPE='R51';
IF PARANNEE EQ '11' OR PARANNEE EQ '12' THEN TYPE='R71';
IF PARANNEE GE '03' AND PARANNEE LE '06' THEN TYPE='U51';
IF PARANNEE GE '13' AND PARANNEE LE '16' THEN TYPE='U71';
IF FEMMEAGE GE 01 AND FEMMEAGE LE 24 THEN CYCLE = 'A';
IF FEMMEAGE GE 25 AND FEMMEAGE LE 29 THEN CYCLE = 'B';
IF FEMMEAGE GE 30 AND FEMMEAGE LE 34 THEN CYCLE = 'C';
IF FEMMEAGE GE 35 AND FEMMEAGE LE 39 THEN CYCLE = 'D';
IF FEMMEAGE GE 40 AND FEMMEAGE LE 44 THEN CYCLE = 'E';
IF FEMMEAGE GE 45 AND FEMMEAGE LE 49 THEN CYCLE = 'F';
IF FEMMEAGE GE 50 AND FEMMEAGE LE 59 THEN CYCLE = 'G';
IF FEMMEAGE GT 59 THEN CYCLE = 'H';
DATA FIN.FIN;
SET POO;
ARRAY FILLEA FIAGE1-FIAGE7;
ARRAY FILLEP FIPROF1-FIPROF7;
ARRAY FILSA GAAGE1-GAAGE7;
ARRAY FILSP GAPROF1-GAPROF7;
ARRAY PARENTEA AGEFPA1-AGEFPA4;
ARRAY PARENTEL LIENFPA1-LIENFPA4;
ARRAY PARENTEP PROEFPA1-PROEFPA4;
ARRAY PARENTA AGEHPA1-AGEHPA4;
ARRAY PARENTL LIENHPA1-LIENHPA4;
ARRAY PARENTP PROFHPA1-PROFHPA4;
TFILLE=0;
DO OVER FILLEA;
IF FILLEA NE . THEN DO;
TFILLE+1;
END;END;
TRFI=0;
DO OVER FILLEA;
IIF FILLEA NE . THEN DO;
IF FILLEA LE 8 OR FILLEA GE 9 AND FILLEP EQ 1 OR FILLEP GE 3
THEN DO;
TRFI +1;
END;END;END;
PARENTET=0;
DO OVER PARENTEA;
IF PARENTEA NE . THEN DO;
PARENTET+1;
END;END;
TPARENTE=0;
DO OVER PARENTEA;
IF PARENTEA NE . THEN DO;
IF PARENTEA LE 8 OR PARENTEA GE 9 AND PARENTEP EQ 1 OR PARENTEP
GE 3 THEN DO;
TPARENTE+1;
END;END;END;
TGAR=0;
DO OVER FILSA;

```

```
IF FILSA NE . THEN DO;
  TGAR+1;
END;END;
TPARENT=0;
DO OVER PARENTA;
  IF PARENTA NE . THEN DO;
    TPARENT+1;
  END;END;
  TENF=TEFILLE + TGAR;
  RESIDENT=PENSIONN+LOCATAIR+APPRENTI;
  IF RESIDENT = . THEN RESIDENT = 0;
/*AIDE*/
AFI=0;
DO OVER FILLEA;
  IF FILLEA NE . THEN DO;
    IF FILLEA GE 9 AND FILLEP EQ 2 THEN DO;
      AFI+1;
    END;END;END;
    APARENTE=0;
    DO OVER PARENTEA;
      IF PARENTEA NE . THEN DO;
        IF PARENTEA GE 9 AND PARENTEP EQ 2 THEN DO;
          APARENTE+1;
        END;END;END;
        DOM=HOUSKEEP+OUTSERV+GENSER+COOKS+NURSES+CHILCARE+CHILEDU;
        IF DOM = . THEN DOM = 0;
        TRAVAIL=MARI+TRFI+TPARENTE+TGAR+TPARENT+RESIDENT;
        AIDE=AFI+APARENTE+DOM;
        TOTAL= TENF+TPARENT+PARENTET+RESIDENT+DOM+MARI+FEMME;
        PROC SORT DATA=FIN.FIN;BY CYCLE;
        FORMAT CYCLE AGE. PARANEE PAROISSE. TYPE ZONE.;
```

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES MANUSCRITES

Public Record Office, H.O. 107/1692, Census Returns,
Enumerators' Schedules for Reading Registration
District, 1851:

e.d. 1b	St-Mary
e.d. 1f	St-Giles
e.d. 1g	St-Giles
e.d. 1h	St-Giles
e.d. 1k	St-Mary

Public Record Office, H.O. 107/1691, Census Returns,
Enumerators' Schedules for Bradfield Registration
District, 1851:

e.d. 4d	Tilehurst
e.d. 4b	Tilehurst
e.d. 4,5	Tilehurst

Public Record Office, H.O. 107/1689, Census Returns,
Enumerators' Schedules for Wantage Registration
District, 1851:

e.d. 9	Aldworth
--------	----------

Public Record Office, R.G. 10/1280, Census Returns,
Enumerators' Schedules for Reading Registration
District, 1871:

e.d. 4	St-Giles
e.d. 7	St-Giles
e.d. 9	St-Mary
e.d. 13	St-Mary

Public Record Office, R.G. 10/1277, Census Returns,
Enumerators' Schedules for Bradfield Registration
District, 1871:

e.d. 1	Theale
e.d. 2	Tilehurst

Public Record Office, R.G. 10/1269, Census Returns,
Enumerators' Schedules for Wantage Registration
District, 1871:

e.d. 1	Aldworth
--------	----------

II. SOURCES IMPRIMEES

Billing, M., Directory and Gazetteer of the Counties of Berkshire and Oxfordshire, Birmingham, Billing, 1854.

Bowley, A. L., "Working-Class Households in Reading", Journal of Royal Historical Society, vol. LXXVI, Part VII (June 1913), p. 672-701.

Cassey, E., History, Gazetteer, and Directory of Berkshire and Oxfordshire, London, Edward Cassey & Co., 1868.

Davies, M. L., Life as we Have Known it, London, Hogart Press, 1931.

Dower, J., Simmons T. H., Plan of the Town of Reading (1:40 chains, 1: 66 peds) Reading, J. Macauley, 1861, 1 carte: 10.5 13.5 po., Reading Libraries, 1975.

Lee, W., Report to the General Board of Health on a Preliminary Enquiry into Sewerage, Drainage and Supply of Water, and the Sanitary Condition of the Inhabitants of Reading, London, Clowes and Sons, 1851.

Pember-Reeves, M., Round About a Pound a Week, London, Virago, 1979 (1913).

Parliamentary Papers 1867-8 (4068) XVII, Royal Commission on the Employment of Children, Young Persons and Women in Agriculture, Evidence, 1867.

Parliamentary Papers 1852-3 (1691-1) LXXVIII, Census of Great Britain, 1851. Population Tables. Part II: Vol. I. Ages, Civil Condition, Occupations, and Birth-Places of the People, England and Wales.

Parliamentary Papers 1873 (c. 872) LXXII, Census of England and Wales, 1871. Population Abstracts. Part I. Vol. III. Ages, Civil Condition, Occupations, and Birth-Places of the People.

Parliamentary Papers 1850 (732) L, Copy of the Correspondence in the Possession of the Poor Law Board as Relates to the Pulling Down of Cottages in the Neighbourhood of Reading.

Parliamentary Papers 1850 (1152) XXVII, Report to the Poor Law Board on Operation of Laws of Settlement and Removal of the Poor.

Spearing, J. B., "On the Agriculture of Berkshire, Prize Essay", Journal of Royal Agricultural Society, vol. XXI, 1860, p. 1-46.

III. TRAVAUX

A. Société anglaise au XIXe siècle

- Bédarida, F., La société anglaise 1851-1975, Paris, Arthaud, 1976.
- Bédarida, F., L'ère victorienne, Paris, P.U.F. (Que sais-je, #1566), 1974.
- Best, G., Mid-Victorian Britain 1851-1875, London, Weindenfeld and Nicolson (The History of British Society), 1971.
- Burnett, J., A History of the Cost of Living, Buckinghamshire, Hazell Watson & Viney Ltd (Pelican Books), 1969.
- Burnett, J., Plenty and Want. A Social History of Diet in England from 1815 to the Present Day, Buckinghamshire, Hazell Watson & Viney (Pelican Books), 1968.
- Crossick, G., "La petite bourgeoisie britannique au XIXe siècle", Le mouvement social, #108 (juillet-septembre 1979), p. 268-295.
- Gardner, P. W., The Lost Elementary Schools of Victorian England. The People's Education, London, Croom Helm, 1984.
- Gray, R., The Aristocracy of Labour in Nineteenth Century Britain, 1850-1900, London, Macmillan (Studies in Economic and Social History), 1981.
- Hurt, J. S., Elementary Schooling and the Working Classes 1860-1918, London, Routledge and Kegan Paul, 1979.
- Mingay, G. E., The Victorian Countryside, London, Routledge and Kegan Paul Ltd, 1981.
- Morgan, D. H., Harvesters and Harvesting 1840-1900. A Study of the Rural Proletariat, London, Croom Helm, 1982.
- Morris, R. J., Class and Class Consciousness in the Industrial Revolution, London, Macmillan (Studies in Economic and Social History), 1979.
- Neale, R. S., "Class and Class Consciousness in Early Victorian England: Three Classes of Five?", Victorian Studies vol. XII (September 1978), p. 5-32.
- Perkin, H., The Origins of Modern English Society 1780-1880, London, Routledge and Kegan Paul (Studies in Social History), 1969.

Samuel, R. (sous la dir. de), Village Life and Labour, London, Routledge and Kegan Paul (History Workshop Series), 1975.

Vincent, D., Bread, Knowledge and Freedom. A Study of Nineteenth Century Working Class Autobiography, New York, Methuen & Co., 1981.

Weeks, J., Politics and Society. The Regulation of Sexuality Since 1800, New York, Longman's, 1983.

Wrigley, E. A., Schofield, R. S., The Population History of England. A Reconstruction, London, Edward Arnold Ltd, 1981.

B. Histoire de la famille

Anderson, M., Family Structure in Nineteenth Century Lancashire, Cambridge, Cambridge University Press, 1971.

Banks, J. A., Prosperity and Parenthood. A Study of Family Planning among the Victorian Middle Classes, London, Routledge and Kegan Paul, 1954.

Banks, J. A., Banks, O., Feminism and Family Planning in Victorian England, New York, Schocken Books Inc., 1964.

Bédarida, F., "La famille dans l'Angleterre victorienne", L'histoire, #8 (janvier 1979), p. 31-39.

Gillis, J. R., For Better, For Worse. British Marriages, 1600 to the Present, Oxford, Oxford University Press, 1985.

Gittins, D., Fair Sex. Family Size and Structure in Britain 1900-1939, New York, St-Martin's Press, 1982.

Gittins, D., The Family in Question. Changing Households and Familiar Ideologies, New Jersey, Humanities Press International Inc., 1986.

Meacham, S., A Life Apart. The English Working Class 1890-1914, London, Thames and Hudson, 1977.

Navailles, J. P., La famille ouvrière dans l'Angleterre victorienne. Des regards aux mentalités, Paris, Editions du Champ Vallon, 1983.

Rabb, K., Rotberg, R. I. (sous la dir. de), The Family in History. Interdisciplinary Essays, New York, Harper & Row Publishers (Harper Torchbooks), 1973.

Stone, L., "Family History in the 1980s. Past Achievements and Future Trends", Journal of Interdisciplinary History, vol. XII (Summer 1981), p. 51-87.

Wrigley, E. A., "Reflections on the History of the Family", Deadalus, #106 (Spring 1977), p. 71-86.

C. Histoire des femmes

Barker, D., Allen, S. (sous la dir. de), Exploitation in Work and Marriage, London, Longman's, 1976.

Basch, F., Les femmes victoriennes, Paris, Payot, 1979.

Blunden, K., Le travail et la vertu. Femmes au foyer: une mystification de la révolution industrielle, Paris, Payot, 1982.

Branca, P., Silent Sisterhood. Middle Class Women in the Victorian Home, London, Croom Helm, 1975.

Branca, P., Women in Europe Since 1750, London, Croom Helm, 1978.

Bridenthal, R. (sous la dir. de), Becoming Visible: Women in European History, Boston, Houghton Mifflin Co., 1976.

Burman, S. (sous la dir. de), Fit Work for Women, New York, St-Martin's Press, 1979.

Burstyn, J. N., Victorian Education and the Ideal of Womanhood, London, Croom Helm, 1980.

Davidoff, L., The Best Circled: Society, Etiquette and the Season, London, Croom Helm, 1973.

Davidoff, L., "Mastered for Life: Servant and Wife in Victorian England", Journal of Social History, vol. VII, #4 (Summer 1974), p. 406-428.

Davidson, C., A Woman's Work is Never Done. A History of Housework in the British Isles, 1650-1950, London, Chatto & Windus Ltd, 1982.

Delamont, S., Duffin L. (sous la dir. de), The Nineteenth Century Woman: Her Cultural and Physical World, London, Croom Helm, 1978.

Dyhouse, C., "Working-Class Mothers and Infant Mortality in England, 1895-1914", Journal of Social History, #12 (Winter 1979), p. 248-267.

Gorham, D., The Victorian Girl and the Feminine Ideal, Bloomington, Indiana University Press, 1982.

John, A., By the Sweat of their Brow. Women Workers at Victorian Coal Mines, London, Croom Helm Ltd, 1980.

Kamm, J., Hope Deffered: Girls' Education in English History, London, Methuen & Co. Ltd, 1965.

Kanner, B., The Women of England from Anglo-Saxon Times to the Present, Hamden, Conn., Archon Books, 1979.

- Lewis, J. (sous la dir. de), Labour and Love: Women's Experience of Home and Family, 1850-1940, Oxford, Basil Blackwell Ltd, 1986.
- Malcomson, P., "Laundresses and the Laundry Trade in Victorian England", Victorian Studies, #24 (Summer 1981), p. 439-462.
- Newton, J. L., Ryan, M. P., et al. (sous la dir. de), Sex and Class in Women's History, London, Routledge and Kegan Paul (History Workshop Series), 1983.
- Oren, L., "The Welfare of Women in Labouring Families: England 1860-1950", Feminist Studies, #1 (Winter-Spring 1973), p. 107-121.
- Pinchbeck, I., Women Workers and the Industrial Revolution 1750-1850, London, Virago Press, 1979 (1930).
- Ross, E., "Fierce Question and Taunts: Married Life in Working-Class London, 1870-1914", Feminist Studies, vol. VIII, #3 (Fall 1982), p. 575-602.
- Tilly, L. A., Scott, J. W., Women, Work and Family, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1978.
- Tomes, N., "A Torrent of Abuses: Crimes of Violence Between Working-Class Men and Women in London, 1840-1875", Journal of Social History, vol. II, #3 (Spring 1978), p. 328-345.
- Vandelac, L. (sous la dir. de), Du travail et de l'amour. Les dessous de la production domestique, Montréal, Les éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1985.
- Vicinus, M., Independent Women. Work and Community for Single Women, Chicago, University of Chicago Press, 1985.
- Vicinus, M. (sous la dir. de), A Widening Sphere. Changing Roles of Victorian Women, Bloomington, Indiana University Press, 1977.
- Vicinus, M. (sous la dir. de), Suffer and be Still: Women in the Victorian Age, Bloomington, Indiana University Press, 1972.

D. Condition féminine: problématique

- Alexander, S., "Women, Class and Sexual Differences in the 1830's and 1840's: Some Reflections on the Writing of a Feminist History", History Workshop Journal, #17 (Spring 1984), p. 125-149.
- Davis, N. Z., "Women's History in Transition: The European Case", Feminist Studies, vol. 3, #3/4 (Spring/Summer 1976), p. 83-103.

- Jaggar, A. M., Rothenberg, S. P., Feminist Frameworks, Alternative Theoretical Accounts of the Relations Between Women and Men, New York, McGraw and Hill Incorporated, 1978.
- Kelly-Gadoll, J., "The Social Relations of the Sexes: Methodological Implications of Women's History", Signs, #4, 1976, p. 809-823.
- Leifner, G., Smith-Rosenberg, C., et al., "Politics and Culture in Women's History: A Symposium", Feminist Studies, vol. 6, #1 (Spring 1980), p. 26-64.
- Lerner, G., The Majority Finds its Past: Placing Women in History, New York, Oxford University Press, 1979.
- Perrot, M. (sous la dir. de), Une histoire des femmes est-elle possible?, Paris, Editions Rivage, 1984.
- Ségalen, M., "Quelques réflexions pour l'étude de la condition féminine", Annales de démographie historique, 1981, p. 9-21.
- Smith-Rosenberg, C., "The New Woman and the New History", Feminist Studies, vol. 3, #1/2 (Fall 1975), p. 185-198.
- Wallach Scott, J., "Survey Articles: Women in History. II- The Modern Period", Past and Present, #101 (Nov. 1983), p. 414-157.

E. Quantification et méthodologie

- Floud, R., An Introduction to Quantitative Methods for Historians, London, Methuen & Co. Ltd, 1973.
- Floud, R., "Quantitative History and People's History: Two Methods in Conflict?", History Workshop Journal, #17 (Spring 1984), p. 113-123.
- Henry, L., Techniques d'analyse en démographie historique, Paris, Editions de l'Institut national d'études démographiques, 1980.
- Pressat, R., L'analyse démographique, méthodes, résultats et applications, Paris, P.U.F., 1961.
- SAS Institute Inc., SAS User's Guide: Basics, Version 5 Edition, Cary, NC: SAS Institute Inc., 1985.
- Spiegel, M. R., Théorie et application de la statistique, Paris, McGraw-Hill Inc., 1972.
- Wrigley, E. A. (sous la dir. de), Nineteenth Century Society. Essays in the Use of Quantitative Methods for the Study of Social Data, Cambridge, Cambridge University Press, 1972.

F. Etudes sur le Berkshire

Babbage, T., Tilehurst Described. An Historical Account, Reading, Reading Libraries, 1976.

Blake, S. T., "The Physical Expansion of the Borough of Reading, 1800-1862", Ph. D. dissertation, Reading, University of Reading, 1976.

Cliffe, D., The Stranger in Reading. An Unofficial Biography, Reading, Reading Libraries, 1978.

Daigle, J. G., "Alliances et filiations: la mobilité socio-professionnelle à Reading (1837-1882)", manuscrit en préparation.

The Victoria History of the Counties of England. Berkshire, vol. 3, Folkestone and London, Dawsons of Pall Mall, 1923.

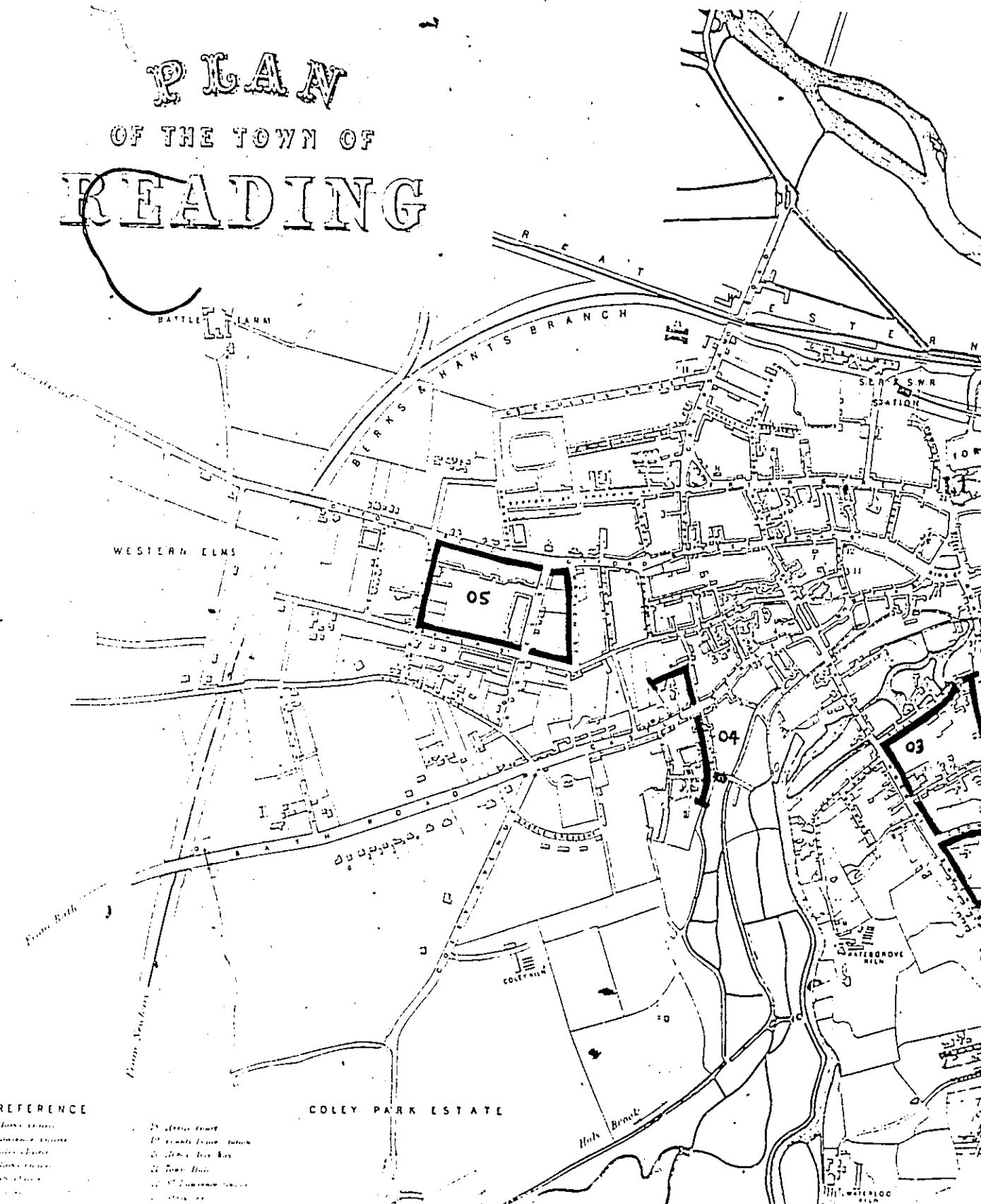
Wykes, A., Reading. A Biography, London, Macmillan and Co., 1970.

Yeo, S., Religion and Voluntary Organisations in Crisis, London, Croom Helm, 1976.

ANNEXE II

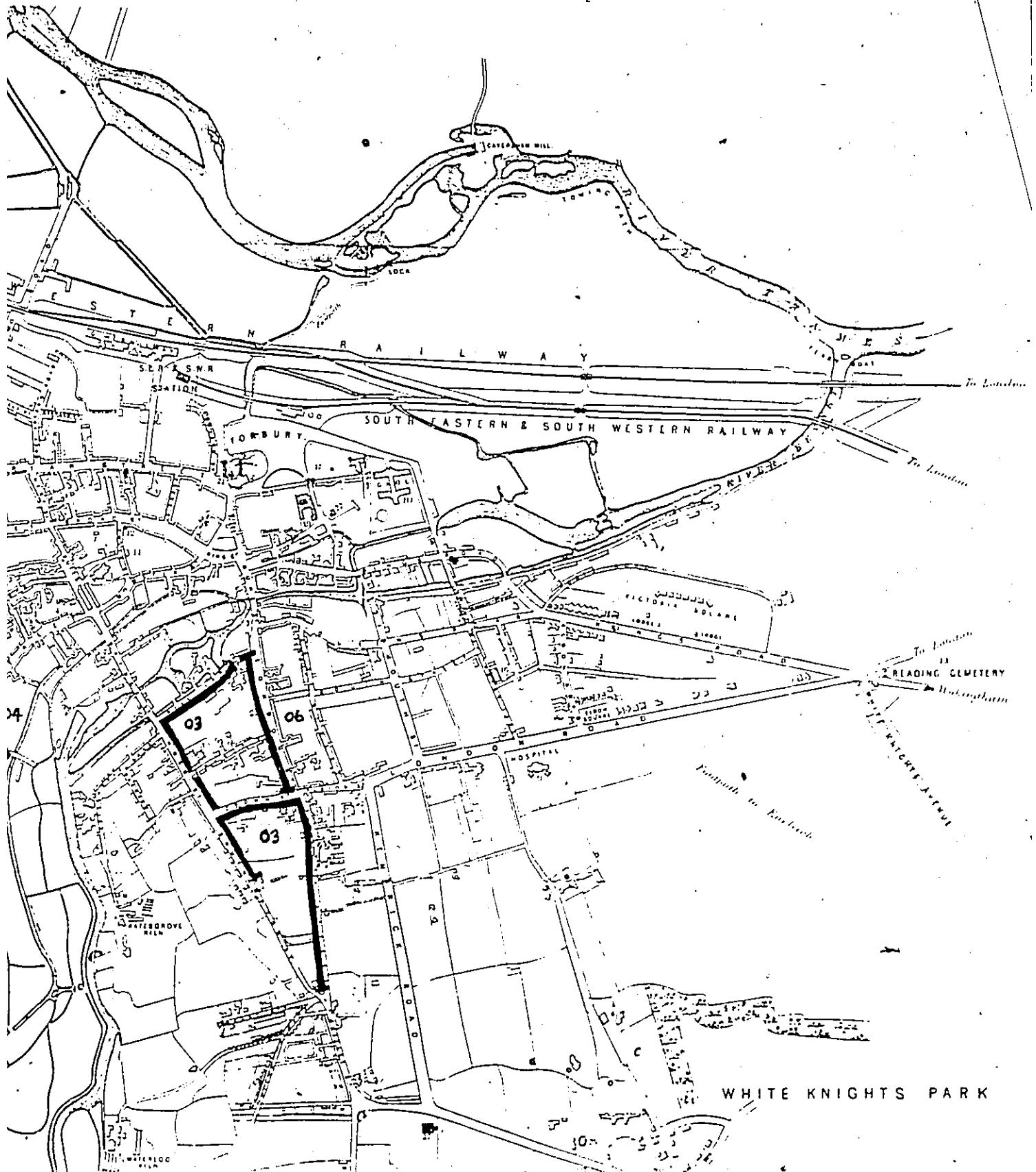
READING EN 1861

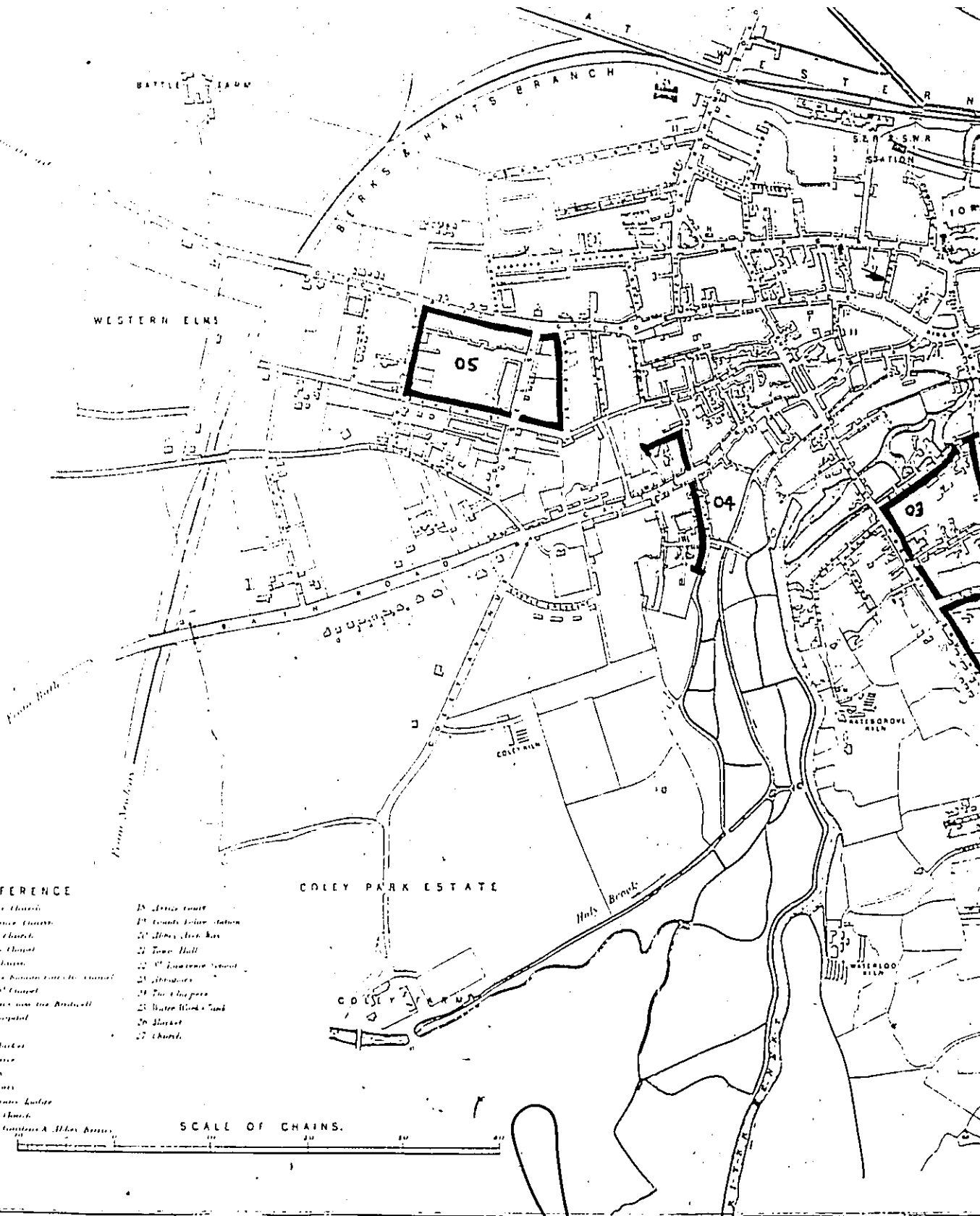
PLAN OF THE TOWN OF READING



REFERENCE

- | | |
|---------------------------|---------------------------|
| 1. St. Mary's Church | 24. St. Mary's Church |
| 2. St. Lawrence's Church | 25. St. Lawrence's Church |
| 3. St. Peter's Church | 26. St. Peter's Church |
| 4. St. John's Church | 27. St. John's Church |
| 5. St. Andrew's Church | 28. St. Andrew's Church |
| 6. St. George's Church | 29. St. George's Church |
| 7. St. James's Church | 30. St. James's Church |
| 8. St. Michael's Church | 31. St. Michael's Church |
| 9. St. Nicholas's Church | 32. St. Nicholas's Church |
| 10. St. Paul's Church | 33. St. Paul's Church |
| 11. St. Vincent's Church | 34. St. Vincent's Church |
| 12. St. Mary's Church | 35. St. Mary's Church |
| 13. St. Lawrence's Church | 36. St. Lawrence's Church |
| 14. St. Peter's Church | 37. St. Peter's Church |
| 15. St. John's Church | 38. St. John's Church |
| 16. St. Andrew's Church | 39. St. Andrew's Church |
| 17. St. George's Church | 40. St. George's Church |
| 18. St. James's Church | 41. St. James's Church |
| 19. St. Michael's Church | 42. St. Michael's Church |
| 20. St. Nicholas's Church | 43. St. Nicholas's Church |
| 21. St. Paul's Church | 44. St. Paul's Church |
| 22. St. Vincent's Church | 45. St. Vincent's Church |
| 23. St. Mary's Church | 46. St. Mary's Church |





REFERENCE

- | | |
|---|----------------------------|
| 1. St. Mary's Church | 18. Drive road |
| 2. St. Lawrence Church | 19. County Police Station |
| 3. St. John's Church | 20. St. Mary's Clock Tower |
| 4. St. Mary's Chapel | 21. Town Hall |
| 5. Trinity Church | 22. St. Lawrence School |
| 6. St. James' Roman Catholic Church | 23. Dispensary |
| 7. General St. Church | 24. The Almshouse |
| 8. Lane Bridge over the River | 25. Water Works Tank |
| 9. Post Office | 26. Market |
| 10. Road | 27. Church |
| 11. Little Market | |
| 12. Post Office | |
| 13. Cemetery | |
| 14. Dispensary | |
| 15. Roman Catholic Chapel | |
| 16. St. James Church | |
| 17. Father's Cemetery & St. Mary's Cemetery | |

SCALE OF CHAINS.

